

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BERQUIN.
TOME VIII.



[redacted]

Le Livre de famille



LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

ENTRETIENS FAMILIERS

sur les connoissances les plus nécessaires à la jeunesse.

PAR BERQUIN.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

L'OBÉISSANCE.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MAMAN, pourquoi faut-il donc que les enfans obéissent aux grandes personnes?

mad. DE VERTEUIL.

C'est que les enfans ne savent pas encore ce qui peut leur faire du bien ou du mal, et qu'il leur arriveroit à chaque instant des accidens fâcheux, si les grandes personnes qui les entourent n'étoient sans cesse occupées à les en garantir. Ne te souviens-tu pas de ce qui arriva l'autre jour au pauvre Alexandre, pour avoir voulu jouer avec la bougie?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle très-bien

mad. DE VERTEUIL.

La petite flamme lui paroissoit si jolie qu'il voulut la toucher. J'eus beau lui dire que cela lui feroit du mal, Alexandre ne fut pas obéissant: et qu'en arriva-t-il?

PAULINE.

Il prit la flamme dans ses petites et il se brûla. Le pauvre Alexandre encore l'entendre crier.

mad. DE VERTEUIL

N'auroit-il pas mieux valu pour m'eût obéi?

PAULINE.

Oh! sans doute, maman.

mad. DE VERTEUI

Voilà pourquoi les enfans doiv jours obéir aux grandes personnes vent être bien sûrs que lorsqu'on fend quelque chose, c'est que l'on cela peut leur faire du mal.

PAULINE.

Et comment les grandes person vent-elles le savoir?

mad. DE VERTEUI

C'est que lorsqu'elles étoient peti l'ont appris de leur papa, de leu ou de leur bonne. Elles se souvien toutes les fois qu'elles n'ont pas vou croire, elles ont eu sujet de s'en re

PAULINE.

Oh! c'est bon, maman: ce qu *dites là.* je le dirai un jour à mes

d. DE VERTEUIL.

ıdant, veux-tu que je te dise en-
ļuoi tu dois obéir aux personnes
que toi?

PAULINE.

ıman; vous me ferez plaisir.

ıd. DE VERTEUIL.

ι, pourrois-tu préparer toi-même
et ton souper?

PAULINE.

ıaman; je ne suis pas assez bonne
.

ad. DE VERTEUIL.

ɔis-tu faire tes habits?

PAULINE.

:nt pourrois-je en venir à bout? je
s encore manier l'aiguille.

ad. DE VERTEUIL.

présent que tes habits sont faits,
t'habiller toute seule?

PAULINE.

n, certes; je serois bien embarras-
e secours de Nanette.

ad. DE VERTEUIL.

ue tu vas à la promenade, ne

faut-il pas que je te donne la main pour em-
pêcher qu'il ne t'arrive aucun accident ?

PAULINE.

Oh ! oui ; car autrement les voitures m'au
roient bientôt écrasée.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois donc en combien de choses tu a
besoin des grandes personnes ?

PAULINE.

Il est vrai.

mad. DE VERTEUIL.

Mais toi, peux-tu faire quelque chos
pour elles ? Pourrois-tu, par exemple, re
passer le linge pour Nanette, qui prend tou
les jours la peine de t'habiller et de te dé
habiller ? Saurois-tu éplucher les herbes pou
la cuisinière qui t'apprête à manger ? As-t
de l'argent à donner à la couturière qui fa
tes habits ? Rends-tu le moindre service
ton papa, qui donne cet argent pour toi ? S
rois-tu capable enfin de me soigner dan
mes maladies comme je te soigne dans l
tiennes ?

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois combien de choses ton papa

maman, Nanette, la couturière, la cuisinière, en un mot, toutes les grandes personnes, peuvent faire pour toi. Tu vois en même temps que tu ne peux rien faire à ton tour pour elles.

PAULINE.

Cela est vrai, maman : je suis encore trop petite.

mad. DE VERTEUIL.

Il est cependant une chose que tu peux faire pour nous.

PAULINE.

Eh! quoi donc, je vous prie?

mad. DE VERTEUIL.

C'est qu'en étant douce et obéissante, tu peux nous soulager de la peine que nous prenons à veiller continuellement sur toi. Par exemple, lorsque Nanette te dit : Ne touchez pas le flambeau, et que, malgré cela, tu t'obstines à le prendre, il faut que Nanette se détourne de son ouvrage pour tirer le flambeau de tes mains, afin que tu ne mettes pas le feu à la maison. Lorsqu'elle te dit : Ne tourmentez pas votre petit frère, et que tu continues de le tirailler, il faut u'elle se détourne encore de son ouvrage

pour éloigner ton petit frère de toi, afin que tu ne le fasses plus crier. Lorsqu'elle te dit : Ne descendez pas l'escalier si vîte, et que tu n'en vas que plus étourdiment, il faut qu'elle se détourne une troisième fois de son ouvrage pour aller te prendre par la main, et t'empêcher de te casser la tête en dégringolant du haut en bas, comme cela ne manqueroit pas de t'arriver. Tout cela n'est-il pas bien fatigant pour Nanette ?

PAULINE.

Oui, maman. Aussi me gronde-t-elle d'une bonne façon.

mad. DE VERTEUIL.

Il le faut bien; et si tu refusois plus long-temps de lui obéir, elle seroit enfin obligée de te dire : Écoutez, mon enfant, puisque vous ne voulez pas rester tranquille, et que par-là vous m'empêchez de faire ma besogne, vous aurez la bonté de faire vous-même toutes les choses dont vous avez besoin. Lorsque vous viendrez me prier de vous mettre au lit, je ne pourrai pas le faire, parce que j'aurai mon ouvrage à finir : c'est ainsi que parleroit Nanette. Que ferois-tu alors ? Est-ce que tu saurois te déshabiller ?

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que si les enfans ne peuvent rien faire sans le secours des grandes personnes, ils doivent être toujours disposés à leur obéir pour ménager leur peine ; autrement ils méritent qu'on les abandonne à eux-mêmes pour se tirer d'affaire comme ils l'entendront.

PAULINE.

Cela me paroît fort juste.

mad. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout : il est encore une autre chose à considérer.

PAULINE.

Voyons, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Les grandes personnes ne sont-elles pas plus fortes que les enfans? Nanette, par exemple, n'a-t-elle pas plus de force que toi?

PAULINE.

Oh! sans doute.

mad. DE VERTEUIL.

C'est par-là que les grandes personnes

sont en état de donner leurs secours aux er fans; mais, par la même raison, elles son aussi en état de forcer les enfans à faire c qu'elles leur disent. Lorsque Nanette t'ap pelle, et que tu ne vas pas la trouver, qu fait-elle?

PAULINE.

Elle se lève, et vient me prendre par l bras.

mad. DE VERTEUIL.

Et lorsqu'elle te tient, peux-tu l'empê cher de t'entraîner?

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Ne vaut-il pas mieux obéir de bonn grace que de te faire traîner de force, e d'être encore grondée par-dessus le marché A quoi te sert ton obstination? Tu as bea crier et trépigner : tout ce que tu peux fair est inutile : il me semble qu'il vaudroit bie mieux t'en épargner le chagrin et la honte

PAULINE.

Oui, maman, cela seroit beaucoup plu raisonnable; et toute petite que je suis, j'es père que je serai bientôt une grande per sonne pour la raison.

LA JUSTICE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M. DE PALMY, CHARLES, AUGUSTE, PAULIN, ses enfans.

M. DE PALMY.

Charles, Auguste, Paulin, venez, mes chers enfans, venez.

CHARLES, *en s'avançant avec les autres.*

Que nous voulez-vous, mon papa?

M. DE PALMY.

Vous serez charmés de l'apprendre, je vous en réponds : commençons par le plus grand. Tiens, Charles, voici un cheval que je te donne; il est pour toi seul, entends-tu? c'est-à-dire que toi seul tu peux désormais en faire ce que tu voudras.

CHARLES.

O mon papa, je vous remercie. Nous al-*lons faire bien* des courses ensemble.

M. DE PALMY.

Auguste, à ton tour. Voici une brouette elle n'est que pour toi; tu auras seul le dro de t'en servir.

AUGUSTE.

Grand-merci, mon papa; elle ne reste pas sous la remise. Ce sera pour voitur tout ce qui vient dans mon jardin.

M. DE PALMY.

C'est à merveille. Et toi, Paulin, appr che, mon ami : voici un carrosse; toi se tu en es le maître.

PAULIN.

O mon papa, qu'il est joli! je vous reme cie de tout mon cœur: je cours l'essayer.

M. DE PALMY.

Attendez, attendez, mes chers enfan j'ai encore un mot essentiel à vous dire. vous voulez vous faire aimer les uns des a tres, il faudra quelquefois vous prêter tou à-tour vos joujoux; car de bons frères dc vent être toujours prêts à s'obliger; de cet manière, vos amusemens seront plus vari et vos cœurs plus joyeux. N'est-il pas vr Charles? C'est à toi que je le demande.

CHARLES.

Je suis de votre avis, mon papa.

M. DE PALMY.

Sais-tu pourquoi je viens de te faire cette question ?

CHARLES.

Oh! je m'en doute à-peu-près.

M. DE PALMY.

Voyons ce que tu penses ; je veux le savoir.

CHARLES.

C'est que vous étiez hier dans le jardin lorsque j'y jouois avec Auguste. Il me pria de lui prêter mon fouet ; je n'en voulus rien faire ; mon refus lui donna de l'humeur, et notre partie fut rompue.

M. DE PALMY.

Je suis bien aise que tu t'en souviennes. Voilà ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque les enfans n'ont pas de complaisance entre eux. C'est pourquoi il faut que vous soyez toujours disposés à vous prêter mutuellement vos joujoux ; mais vous ne devez jamais vous les prendre l'un à l'autre. Toi, Charles, tu n'as aucun droit ni sur la brouette d'Auguste, ni sur le carrosse de Paulin ; ainsi tu ne dois *point les prendre*, sans avoir *d'abord demandé à tes frères* s'ils veulent bien *te les prêter. S'ils* te les prêtent, c'est à mer-

veille : tu peux t'en servir jusqu'à ce q
te les redemandent ; mais alors il faut
leur rendre de bonne grace, puisqu'il
sont les maîtres. Comprends-tu bien,
fils?

CHARLES.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Et toi aussi, Auguste ; tu ne dois pre
ni le carrosse de Paulin, ni le cheva
Charles, s'ils ne veulent pas te les pr
Chacun est maître de son bien.

AUGUSTE.

Oui, mon papa ; cela est juste.

M. DE PALMY.

Enfin, toi, Paulin, tu ne dois pas
toucher aux joujoux de tes frères sans
permission, qu'ils ne peuvent toucher
tiens. Chacun de vous n'a droit que s
que je lui ai donné pour lui seul. Ma
nant que vous voilà bien instruits, allez j
sous les arbres, et songez à vous bie
corder.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, oui, oui, mon papa.

ONDE JOURNÉE.

M. DE PALMY.

:N, mes enfans! vous étiez hier si ccord ensemble! Pourquoi n'en va- de même aujourd'hui?

CHARLES.

ɔapa, ce n'est pas ma faute. Auguste .on cheval, et il ne veut pas me le

M. DE PALMY.

;'avoit-il demandé?

CHARLES.

mon papa.

M. DE PALMY.

en, Auguste! pourquoi avez-vous ıeval de votre frère? Ne vous avois- it hier que vous ne pouviez y tou- ıs sa permission?

AUGUSTE.

bien vrai, mon papa; mais je n'a- ı pour *jouer* : Paulin avoit pris ma . *J'ai trouvé* le cheval de Charles *faire*, *et j*'ai cru pouvoir m'en ser-

vir, tandis que Charles couroit après des pa-
pillons.

M. DE PALMY.

Il n'importe. Tu n'avois aucun droit sur l
cheval, quoique ton frère n'en fît pas usag
en ce moment. Et toi, Paulin, pourqu
avois-tu pris la brouette de ton frère, sa
savoir d'abord s'il vouloit te la prêter?

PAULIN.

Mon papa, c'est que tandis que j'étois al
un moment sur la porte, Auguste avoit traî
mon carrosse; il ne m'en avoit pas deman
la permission : alors j'ai pris ma revanc
sur sa brouette, en la faisant courir.

M. DE PALMY.

Il me semble, Auguste, que tu l'av
mérité. Mais toi, Paulin, fais-y bien atte
tion une autre fois. Quand bien même l'
de tes frères te prendroit quelque chose,
ne dois pas pour cela prendre ce qui lui a
partient : autrement ce seroit des querel
à ne jamais finir.... Tu dois plutôt le pr
de te rendre ton bien, et s'il ne veut pas
faire, lui dire que tu viendras m'en avert
s'il refuse encore, tu n'auras qu'à ven
moi, et j'irai à ton secours. Allons, re

moi tous vos joujoux, pour que je fasse justice.

CHARLES.

Qu'est-ce que faire justice, mon papa?

M. DE PALMY.

C'est rendre à chacun ce qui lui appartient, et punir ceux qui l'ont mérité. Tiens, Charles, voici ton cheval. Auguste, voici ta brouette. Voilà ton carrosse, Paulin. Que chacun reprenne ce qui est à lui; mais puisque Auguste a été la cause de toutes ces querelles, puisqu'il a été le premier à prendre le carrosse de Paulin, tandis que Paulin étoit allé sur la porte, et le cheval de Charles, tandis que Charles couroit après des papillons, je veux qu'il passe le reste de la journée sans jouer avec sa brouette; elle restera dans ce coin.

AUGUSTE.

Mais, mon papa....

M. DE PALMY.

Mon ami, l'arrêt est prononcé. Tu dois sentir en toi-même qu'il est juste; et tu sais qu'il faut obéir, sans murmurer, à mes ordres.

AUGUSTE.

Eh bien, mon papa! je m'y soumets.

M. DE PALMY.

C'est ton premier devoir. Pour toi, Paulin, souviens-toi désormais que tu ne dois rien prendre à un autre, sous prétexte qu'il t'a pris quelque chose. Cela s'appelle se faire justice soi-même; et ce droit n'appartient pas aux enfans, il n'appartient qu'à leur père. Si les enfans prétendoient se faire justice eux-mêmes, ils passeroient leur journée à se prendre leurs jouets et à se les reprendre, puis à se quereller, peut-être même à se battre; ce qui seroit affreux entre des frères qui doivent toujours s'aimer. Songez, à l'avenir, que c'est moi seul qui ai le droit d'arranger vos différends, et tâchez, surtout, de vous accorder assez bien ensemble pour que je n'en sois pas continuellement importuné.

TROISIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Quelle est donc, mes enfans, cette manière de vous conduire, et qu'avez-vous à *vous disputer*?

AUGUSTE.

Mon papa, Charles a pris ma balle, et l'a poussée dans un trou.

M. DE PALMY.

Allons, Charles, il faut aveindre cette balle, puisque tu l'as poussée. Tu sais qu'elle appartient à Auguste; et il est de la justice que chacun ait le sien.

CHARLES.

Je le voudrois bien, mon papa; mais ce n'est pas ma faute si le trou est si profond. Il n'est pas possible d'atteindre jusqu'à la balle, même avec les pincettes.

M. DE PALMY.

Cela ne fait rien à Auguste; il ne doit pas souffrir de ce que tu as jeté sa balle dans un trou. C'est toi qui l'as perdue, c'est toi qui dois la rendre; et si cela n'est pas en ton pouvoir, il faut en dédommager ton frère en lui donnant une autre balle qui soit aussi bonne. Dans tous les cas, il doit avoir ce qui lui appartient, ou quelque chose de la même valeur. Tu sais que c'est la justice : as-tu une balle pareille?

CHARLES.

Oui, mon papa. La voici.

M. DE PALMY.

Auguste, vois si elle est aussi bonne qu la tienne.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE PALMY.

Eh bien! elle est à toi, pour remplac celle que ton frère t'a fait perdre. Charle vous la lui devez justement, puisque vo l'avez privé de la sienne; il ne doit pas so frir de votre faute. Si vous aviez fait cela votre propre mouvement, alors j'aurois d que vous étiez un enfant juste, qui sait re dre aux autres ce qui leur appartient, sa donner à son père la peine de l'y forcer; c lorsque les enfans ne veulent pas être just entre eux, ne faut-il pas que leur père fas justice?

CHARLES.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE PALMY.

Pourquoi n'avez-vous pas fait d'abor cette réflexion? Mais il est impossible qu vous ne l'ayez pas faite : ne me déguise rien. Ne s'est-il pas élevé une voix dan votre cœur, qui vous a dit que vous devie

donner votre balle à Auguste, puisque vous lui avez fait perdre la sienne?

CHARLES.

Oui, mon papa; j'ai d'abord senti que c'étoit juste.

M. DE PALMY.

Eh bien, mon ami! pourquoi n'avoir pas cédé à un mouvement si honnête? Vous auriez été bien plus satisfait de vous-même que vous ne l'êtes en ce moment. Oui, mon cher fils, que cela te serve de leçon pour une autre fois. Ne résiste jamais à ce premier cri de ton cœur quand il te parleroit contre toi-même. C'est en suivant ces nobles impulsions, quelque sacrifice qu'il nous en coûte, que l'on acquiert l'habitude et le goût de la justice, la vertu la plus utile entre les hommes.

LA FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

ALLONS, mes enfans, je vais me promener. Quels sont les deux parmi vous qui doivent me suivre?

CHARLES et AUGUSTE.

C'est notre tour, mon papa; c'est notre tour.

M. DE PALMY.

Etes-vous d'accord entre vous trois?

CHARLES.

Paulin sait bien que je suis resté hier à la maison.

AUGUSTE.

Et moi avant-hier.

M. DE PALMY.

Ainsi donc, c'est à lui de rester aujourd'hui.

PAULIN.

Oui, mon cher papa, cela est vrai. Mais, *mon cher* Auguste, ne voudrois-tu pas res-

ter à ma place? Je meurs aujourd'hui d'envie de me promener. Tiens, si tu veux me céder ton tour, je te donnerai cette jolie toupie que je prêtai hier à mon cousin pour jouer avec toi.

AUGUSTE.

A la bonne heure, je resterai à ta place. Où est la toupie?

PAULIN.

Mon cousin ne me l'a pas encore rendue. Il doit me la rapporter ce soir, et je te promets que je te la donnerai tout de suite.

AUGUSTE.

Oh! c'est une autre affaire. Donne-moi la toupie en ce moment, ou je garde mon tour de sortir.

PAULIN.

O mon cher Auguste! je t'en prie. Je t'assure que je te la donnerai sitôt que mon cousin sera venu.

AUGUSTE.

Ce n'est pas là mon marché. (*Il tend la main.*) Je te l'ai déjà dit; la toupie, ou je sors.

PAULIN.

Je ne l'ai point à présent. Comment pourrois-je te la donner?

AUGUSTE.

En ce cas, rien de fait. Il faut qu restes.

M. DE PALMY.

Mais, Auguste, puisque ton frère te met sa toupie, n'est-ce pas comme s'il donnoit effectivement? Tu l'auras tou ce soir.

AUGUSTE.

Cela n'est pas si sûr que vous le cro mon papa. Il m'avoit promis hier la po de son goûter pour une jolie fleur que j avois donnée, et lorsque je lui demand pomme, il me dit qu'il venoit de la ma

PAULIN.

Eh bien! crois-tu que je manger toupie?

AUGUSTE.

Non, mais tu la garderois; et moi j rois resté pour rien à la maison.

M. DE PALMY.

Si les choses sont ainsi, Paulin, Au n'a pas tort. Dès que tu n'es pas fidèle parole, tes promesses ne peuvent serv rien. Ainsi tu ne dois pas être surpris *l'on refuse* de se fier à toi. Peux-tu do *tout-de suite* la toupie à ton frère?

PAULIN.

Non, mon papa. Mon cousin l'a gardée pour toute la journée entière.

M. DE PALMY.

J'en suis fâché ; mais je ne peux rien faire pour toi. Il faut que tu restes au logis. Cette leçon ne te sera pas inutile pour tenir une autre fois ta parole.

PAULIN.

Mais, mon papa!.....

M. DE PALMY.

Tu n'as plus rien à dire. C'est moi qui ai à te dire encore une autre chose. Puisque tu ne donnas pas hier à ton frère la pomme que tu lui avois promise, il faudra la lui donner aujourd'hui. Tu sais bien qu'un père doit exercer la justice entre ses enfans, s'ils ne veulent pas être justes entre eux. Toutes les fois que tu as promis quelque chose qui t'appartient, une pomme, une toupie, n'importe, alors cette chose ne t'appartient plus ; elle appartient à celui à qui tu l'as promise, parce qu'en vertu de ta promesse, tu lui donnes sur cette chose le *droit que tu* avois. Si la *toupie étoit dans tes mains* en ce moment, tu l *donnerois à Auguste*, n'est-il pas vrai?

[redacted]

dès ce moment ne deviendroit-elle pas bien?

PAULIN.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Mais puisque tu ne l'as pas à présent qu'ainsi tu ne peux pas la livrer, tu pro à ton frère de la lui remettre au premier ment où tu l'auras, et tu le pries de la r der déjà comme en sa possession, et de pour toi comme s'il l'avoit reçue, pui sur ta seule promesse, tu veux qu'il te réellement son tour de sortir?

PAULIN.

Oui, mon papa; voilà bien notre ma

M. DE PALMY.

Il faudroit donc que ton frère regar promesse comme la chose elle-même, e ne peut être qu'autant qu'il se tiendr de ce que tu lui aurois promis. Or, je mande à toi-même s'il peut compter c lui donnes aujourd'hui ta toupie, lo se souvient que tu refusas hier de lui d ta pomme?

PAULIN.

Oui; mais, mon papa, je promets *sent que* je tiendrai ma promesse.

M. DE PALMY.

comment veux-tu qu'il devine si tu la ras effectivement? Celui qui est connu manquer à sa parole, est comme celui ;t connu pour dire des mensonges : on ɔit pas un menteur, même lorsqu'il dit ·ité, parce que l'on ne peut jamais discer s'il la dit en ce moment; et l'on ne pas à la parole de celui qui a pris l'hae de la rompre, même lorsqu'il seroit é pour cette fois à la tenir, parce que n'a aucun indice pour reconnoître la :ité de cette résolution : or, n'est-ce pas ıonte pour un garçon bien né comme ?aulin, que l'on ne fasse pas plus de e tes paroles, que de celles d'un mendéclaré?

PAULIN.

mon papa! vous me faites sentir bien ıent ma faute.

M. DE PALMY.

suis charmé que tu la reconnoisses, le t'èn préserver à l'avenir. Lorsque tu ; acquis une réputation d'être fidèle à ngagemens, alors on fera pour ta sim-*romesse ce que l'on* feroit pour la chose *éme, et je me ferai* honneur d'être ton

père; mais si tu continuois à te faire un je de ta parole, on ne voudroit plus se fier à te protestations, même les plus solemnelles, e moi je rougirois de te compter au nombre d mes enfans.

PAULIN.

O mon papa! de quel malheur vous m menacez!

M. DE PALMY.

Il ne tient qu'à toi de le prévenir.

PAULIN.

Oui, c'en est fait, mon papa, ma pre mière promesse est de me corriger; et j veux vous montrer, en tenant celle-ci, com bien je serai désormais fidèle à toutes le autres.

L'UTILE
AVANT L'AGRÉABLE.

MAD. DE VERTEUIL, HENRIETTE, sa fille aînée.

MAD. DE VERTEUIL.

EH BIEN, Henriette! es-tu contente de promenade que tu viens de faire à la foire avec ta cousine et ta bonne?

HENRIETTE.

Oui, maman; nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous avons vu des boutiques fort brillantes, et de très-jolies illuminations. Je ne pourrois jamais vous dire combien il y avoit de belles poupées. Ma cousine Lucie ne pouvoit se rassasier de les voir. Elle sautoit de joie à chaque pas.

MAD. DE VERTEUIL.

Vous avez fait sans doute de belles emplettes. Ton *papa t'avoit* donné de l'argent *pour avoir bien appris* tes leçons. Voyons, *qu'est-ce que tu* apportes?

HENRIETTE.

Maman, je n'ai apporté qu'une petite b
bonnière de bergamotte pour ma sœur.

mad. DE VERTEUIL.

Tu as donc mieux aimé garder ton arg
que de le dépenser? Ton papa cepend
ne te l'avoit donné que pour en faire usa

HENRIETTE.

Aussi m'en suis-je servie, ma chère
man. Je n'ai plus rien de reste.

mad. DE VERTEUIL.

Qu'en as-tu donc fait?

HENRIETTE.

Je vais vous conter tout cela. Nous ét
occupées, ma cousine et moi, à regarder
jolie boutique. Il y avoit tout près de
une pauvre femme. Elle avoit un petit
çon sur l'un de ses bras, et elle tenoit
petite fille par la main. O ma chère man
ils étoient tous les deux si jolis! le petit
çon avançoit son corps et étendoit ses
tites mains pour atteindre les joujoux
voyoit; puis il pleuroit de ne pouvoi
saisir.

Je me suis alors avancée vers sa mè
je lui ai dit : Eh bien! la bonne femm

ce que vous n'achetez rien pour vos enfan
Il y a tant de choses qui leur feroient pla
sir! et il me semble qu'ils en auroient bon
envie.

Ah, ma chère petite demoiselle! m'
t-elle répondu, comment acheterois-je d
joujoux pour mes enfans? Je serois bie
contente d'avoir toujours du pain à le
donner. Je ne suis pas venue ici pour le
faire des présens. C'est ma pauvre Louis
qui m'a tant pressée de la mener à la foir
que je n'ai pu la refuser. J'ai pensé que
vue n'en coûtoit rien; et c'étoit bien le moi
que je pusse faire que de leur procurer
plaisir, puisque je ne suis pas en état de le
en procurer d'autres. Il faut que je travail
toute la journée pour leur donner de tem
en temps un morceau de pain, avec un pe
de lait ou une mauvaise soupe à midi,
autant le soir.

Oh! j'en suis bien fâchée, ai-je dit à
bonne femme; mais voulez-vous nous pe
mettre de leur acheter quelque chose? T
nez, voici une poupée que je puis donner
votre fille.

Et moi, a dit Lucie, je puis donner
carosse ou un tambour au petit garçon

Les pauvres enfans tressailloient de joi
mais leur mère nous a répondu : Ah, m
braves demoiselles ! cela est trop beau pc
eux. Puisque vous voulez leur faire du bie
voyez, voici l'hiver, et mon petit garçon i
pas de bas aux jambes, il faut que je
couvre de mon tablier. Pour la pauvre p
tite Louison, elle n'a plus que cette cam
sole, qui est près de tomber en lambeaux

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, leur ai-je r
pliqué, laissez-nous faire. Je me suis al
adressée au maître de la boutique, et je
ai demandé s'il pourroit nous vendre d
bas et des camisoles.

Il s'est mis à sourire d'un air dédaigneu
et il m'a répondu : Non, mademoiselle,
ne vends pas de ces guenilles. Je vous c
seille d'employer mieux votre argent.

Comment donc faire, ai-je dit à Nanet
Oh ! n'en soyez pas en peine, m'a-t-elle
pondu. Je sais une boutique où nous tr
verons tout ce qu'il nous faut.

Allons, Nanette, allons ! s'est écriée Luc

Et moi, j'ai dit au marchand : Monsie
s'il nous reste quelque chose, nous ache
*rons des bon*bons et des bijoux ; mais ce
sera pas des vôtres, puisque vous avez v

ɪus détourner de faire du bien à ces pau-
'es enfans.

Nous avons alors couru vers la boutique ı Nanette nous a conduites. Là, nous avons heté deux paires de bas et une bonne camile, que nous avons données à la pauvre mme.

Ce n'est pas tout, ai-je dit : à présent, 'ez-vous du pain pour ce soir? Oh oui! ma ère demoiselle, m'a-t-elle répondu, j'en ai ɪur la journée; mais celui de demain, je : sais guère où le prendre.

Allons, Nanette, voyons s'il demeure près ici un boulanger. Tiens, voilà de l'argent ɪur aller acheter quelques pains mollets à pauvre femme.

Oh non! je vous prie, mademoiselle, a pondu celle-ci, du pain de seigle, si vous voulez bien; c'est assez bon pour nous, nous en aurons davantage pour le même gent. Je sais ce qu'il vous faut, a dit Na-:tte, et j'y pourvoirai.

Elle est aussitôt allée chez le boulanger, ɪrès nous avoir recommandées à la maî-esse de la boutique où nous étions. Elle n'a *s tardé à revenir* avec un grand pain sous *ras. Elle l'a* donné à la pauvre femme,

qui l'a pris dans son tablier, et s'est mise à pleurer. Ah, maman! nous pleurions aussi! ma cousine Lucie et moi, et je ne sais guère à quel propos, car nous étions si joyeuses!

Cependant les pauvres enfans regardoient toujours du côté de la première boutique, et ils ne paroissoient pas aussi contens que leur mère.

Lucie s'en est aperçue, et elle m'a dit: Je serois fâchée que les pauvres petits eussent quelque chose à regretter. J'ai encore un peu d'argent de reste, et je leur acheterai un pain d'épice à chacun.

Et moi, ai-je ajouté, je leur acheterai à chacun une poupée.

Nous sommes allées à une autre boutique où j'ai commencé par acheter cette petite bonbonnière pour ma sœur; puis nous avons donné à chacun des petits enfans son pain d'épice et sa poupée. Oh! il auroit fallu voir comme ils ont alors paru joyeux! c'étoit un plaisir de les regarder. La petite fille me mangeoit les mains de baisers, et la bonne femme s'est retirée, après nous avoir donné mille bénédictions.

mad. DE VERTEUIL.

Je ne te demande pas si tu étois alors bie
tise toi-même:

HENRIETTE.

h, maman ! nous les avons un peu suivis
yeux. Si vous aviez vu avec quel plaisir
nfans grignotoient leur pain d'épice, et
me ils caressoient leur poupée ! le petit
on sur-tout ; il bondissoit de joie sur les
de sa mère. J'étois fâchée de ne leur avoir
icheté une grande quantité de pain d'é-
et de joujoux, au lieu de leurs bas et
eur camisole, car ils n'avoient pas l'air
en soucier.

mad. DE VERTEUIL.

eureusement leur mère a pensé plus pru-
ment qu'eux et que toi. Car, dis-moi,
riette, si tu avois bien faim, et que je
onnasse un chariot pour aller courir dans
ande allée, au lieu de te donner quelque
se à manger, serois-tu contente ?

HENRIETTE.

on certes, maman. J'aimerois mieux,
le moment, un morceau de pain sec,
le plus beau chariot.

mad. DE VERTEUIL.

e le crois aussi. Et si, pendant l'hiver, tu
obligée de rester dans une chambre sans
ans bas aux jambes et sans camisole,

et que je te donnasse, au lieu de tout cela, une belle poupée pour jouer, ne serois-tu pas réduite à pleurer de froid? et ne donnerois-tu pas ta poupée pour le moindre vêtement qui pourroit te réchauffer?

HENRIETTE.

Oui, sans doute.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien! il en auroit été de même des petits malheureux, lorsqu'ils seroient rentrés dans leur cabane, et qu'ils auroient eu bien faim.

HENRIETTE.

Mais, maman, ils auroient alors pu manger leur pain d'épice.

mad. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille; mais s'ils en avoient mangé assez pour appaiser leur faim, ils en auroient été malades : cela t'auroit fait sûrement de la peine.

HENRIETTE.

Oh! oui, vraiment.

mad. DE VERTEUIL.

Et tous les joujoux que tu leur aurois donnés *de plus*, les auroient-ils garantis du froid *pendant* l'hiver?

HENRIETTE.

Hélas! non, j'en conviens.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que leur mère étoit bien lus avisée, en demandant pour eux du pain, ne camisole et des bas. Au reste, ma chère lle, je ne puis m'empêcher de te dire comien je suis satisfaite de l'emploi que tu as ait de ton argent; je ne manquerai pas d'en nstruire ton père, qui sûrement t'en aimera avantage, ainsi que moi-même.

HENRIETTE.

Oh! tant mieux, maman; c'est ce que je esire le plus.

mad. DE VERTEUIL.

Tu t'es privée de ce que tu aurois pu cheter pour toi-même, afin de faire du bien des malheureux, et pouvoir offrir un petit adeau à ta sœur : voilà un beau jour de oire pour toi.

LA PROPRIÉ
OU LE TIEN ET LE

M. DE VERTEUIL, A]
son fils et une petite fil

ADRIEN.

VOYEZ, mon papa, les jolies fl
en cueillir.

M. DE VERTEUI

Non, s'il te plaît, Adrien; ne
d'y toucher.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon pa]
prie?

M. DE VERTEUI

C'est que ces fleurs ne sont pa
appartiennent au jardinier qui c
bas dans cette petite cabane.

ADRIEN.

O mon papa, rien que deux ou
ment.

M. DE VERTEUI]

Pas une seule. Ne te souviens-

s, que tu vins te plaindre l'autre jour de : que ta sœur avoit arraché tes laitues, pour mer à la place du réséda?

ADRIEN.

Eh! mon papa, n'avois-je pas raison? j'a- ɔis pris tant de peine pour faire venir mes itues!

M. DE VERTEUIL.

Qu'avois-tu donc fait pour cela?

ADRIEN.

Vous le savez bien, puisque vous m'avez u faire mon jardin. C'étoit un petit coin de erre plein de mauvaises herbes et de cail- ɔux; j'avois passé trois jours entiers à enle- er les racines et les pierres, et à nettoyer la lace avec mon râteau. Je l'avois bêchée à lus d'un pied de profondeur; j'avois mis u fumier dans la terre; j'y avois tracé des illons; j'y avois ensuite transplanté des lai- ues que j'allois arroser le soir et le matin: 'ous savez avec quel soin j'arrachois les mau- 'aises herbes qui poussoient, et lorsque mes aitues grossissoient à vue d'œil, lorsque j'es- pérois vous en présenter bientôt une salade, voilà ma sœur *qui vient* les arracher toutes, *les unes après les autres*, pour mettre à la place *ι réséda, sous prétexte* qu'il a une meilleure

odeur. Que dites-vous de sa belle ent prise?

M. DE VERTEUIL.

Je dis que c'étoit fort mal de sa part, pu c'étoit ton jardin, que tu avois pris tant peine à défricher.

ADRIEN.

Devoit-elle me faire perdre ainsi, pc une légère fantaisie, tout le fruit de mes ti vaux?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute; mais sais-tu bien, m fils, que le tort que t'a causé ta sœur, en a rachant tes laitues, n'est rien en compar son de celui que tu causerois au jardinie si tu allois arracher ses fleurs?

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, je vous pri

M. DE VERTEUIL.

C'est que le jardinier a pris encore plus peine pour entretenir son jardin, que tu n' avois pris pour défricher le tien.

ADRIEN.

Quelle peine avoit-il donc prise, mon pap

M. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. L'automne dernier i *nettoyé* toutes ses couches; il y a répandi

ıu bien gras, et y a planté autant d'oi-
; que tu vois maintenant de gerbes de
:. Tu sais bien ces oignons que ta mère
dans des carafes sur sa cheminée?

ADRIEN.

ectivement, mon papa; ces fleurs sont
ément les mêmes que celles de maman.

M. DE VERTEUIL.

i; mais en il a coûté bien plus de soins
ıvre jardinier pour les faire venir; je ne
it encore que la moitié de son travail.
: avoir mis ses oignons dans la terre,
llu les recouvrir de fumier pour les ga-
du froid, et y établir encore des pail-
ıs qui les défendissent de la gelée: c'est
qu'il a tenu ses couches pendant tout
r. Ensuite, aux approches du prin-
:, lorsque les grands froids ont cessé,
a fallu découvrir par degrés ces fleurs,
arroser avec soin, quand le temps n'a
é assez humide. Combien de nouvelles
s elles lui ont coûté, jusqu'à ce qu'elles
:devenues aussi grandes que tu les vois!
tenant, si tu allois en arracher une, et
ne autre; si tous ceux qui en ont en-
loient de même en arracher, toutes les
de ce brave homme ne seroient-elles

pas perdues? et n'auroit-il pas un aussi juste sujet de se plaindre de nous, que tu en avois l'autre jour de te plaindre de ta sœur?

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est vrai; mais que fait cet homme de toutes ces fleurs? il en a tant et tant! il ne peut pas les manger, comme nous aurions mangé nos laitues.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; mais il les cueille pour les aller vendre à la ville. Par ce moyen, il se procure de l'argent; et tu sais qu'il en faut avoir pour se loger et pour se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin, plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprends cela de toi-même?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je l'entends à merveille. Mais Louis, notre jardinier, ne se plaint pas lorsque vous allez cueillir pour nous des fleurs dans le jardin; cependant j'ai vu qu'il prenoit bien de la peine à les cultiver. Hier encore il vint avec sa femme et tous ses enfans pour enlever les mauvaises herbes, parce que, disoit-il, les fleurs en deviendroient *plus hautes* et plus belles.

M. DE VERTEUIL.

a est vrai aussi; mais veux-tu que je
sse sentir la différence?

ADRIEN.

rous en serois bien obligé, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

nes affaires me le permettoient, je plan-
et je cultiverois moi-même les arbres
leurs de mon jardin. C'est une occu-
agréable, et qui procure un exercice
ılutaire, lorsqu'on y est accoutumé.
le plus souvent je suis occupé d'affai-
aucoup plus importantes. C'est pour-
'ai fait venir le jardinier Louis, et je
dit : Mon ami, je n'ai pas le temps de
:out ce qu'il faudroit dans mon jardin
e tenir en bon rapport; si vous voulez
n charger à ma place, et venir faire tous
ıvaux qui seront nécessaires, je vous
:rai cent écus par an. Moyennant cette
e, que vous aurez pour vos peines, toutes
ırs et tous les fruits qui viendront dans
ardin seront à moi. Je le veux bien,
eur, a répondu Louis; c'est une affaire
;ée. *Depuis cet accord*, Louis est venu
jour dans mon jardin pour y faire
e nécessaire, pour y planter, semer,

ratisser et tenir tout en bon état. Cependant, en vertu de notre marché, les fruits et les fleurs m'appartiennent au moyen des cent écus que je donne à Louis pour son travail; mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons rien donné à ce jardinier-ci pour ses soins. Il cultive ce jardin à son profit; ainsi personne ne peut l'en frustrer, en venant cueillir les fleurs qu'il a fait naître.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Mais si nous lui donnions de l'argent pour avoir de ses fleurs?

M. DE VERTEUIL.

Alors il nous en céderoit volontiers.

ADRIEN.

Eh bien! je vous prie, achetons-lui-en quelques-unes. Il me reste une pièce de six sous que je peux dépenser.

M. DE VERTEUIL.

Tu n'en auras pas beaucoup pour six sous. La saison n'est pas encore bien avancée; les fleurs sont rares, et par conséquent d'un grand prix. Cependant allons à sa cabane pour lui en parler.

ADRIEN.

Allons, allons, mon papa.

M. DE VERTEUIL, *en marchant.*

Sa porte me paroît bien fermée. Je crains qu'il ne soit sorti. Vas-y frapper. (*Adrien court frapper à la porte. Personne ne répond. Il revient.*)

M. DE VERTEUIL.

Il sera sûrement allé vendre ses fleurs à la ville. Nous lui en acheterons une autre fois.

ADRIEN.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas porter un joli bouquet à maman.

M. DE VERTEUIL.

Puisque tu as cette bonne pensée, je puis te procurer d'autres fleurs, qui ne sont pas aussi rares, mais qui ne laissent pas d'être fort jolies.

ADRIEN.

Où donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Là bas, dans cette bruyère. Nous y trouverons des fleurs sauvages, que personne n'a semées ni plantées, mais qui viennent d'elles-mêmes sur d'anciennes tiges, ou qui sont provenues de graines tombées des fleurs de l'année dernière.

ADRIEN.

Oh! c'est à merveille, mon papa. Voul vous bien m'y conduire?

M. DE VERTEUIL.

Avec grand plaisir, mon cher fils. (*vont dans la bruyère.*) . . .

ADRIEN.

Oh! voyez donc, je vous prie, combi de jolies fleurs! Puis-je les cueillir?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami, tu le peux sans craind de faire le moindre tort à personne. (*Adri se met à cueillir des fleurs.*)

ADRIEN.

O mon papa! voyez combien j'en ai dé cueillies! Elles ne peuvent plus tenir da ma main. J'ai peur de les gâter.

M. DE VERTEUIL.

N'as-tu donc rien pour les mettre?

ADRIEN.

Mais, non, je ne sais guère.... Oh! n'y pensois pas. Mon chapeau sera fort bo

M. DE VERTEUIL.

Sans doute, le temps est assez doux po avoir la tête découverte. (*Adrien met da son chapeau les fleurs qu'il tenoit à la mai et continue d'en cueillir.*)

ADRIEN.

O mon papa! voici deux œufs que je trouve lans un panier; je vais m'en saisir. (*Il pose on chapeau près du panier, et court vers on père avec un œuf dans chaque main.*)

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Adrien? ces œufs ne ont pas à toi pour les prendre. Ils appar-iennent à quelqu'un, car ils ne sont pas enus d'eux-mêmes dans le panier. (*Une etite fille sort du milieu de la bruyère où lle étoit cachée, et voyant les œufs dans a main d'Adrien, elle court au chapeau u'elle emporte avec les fleurs, en criant:*) Mon petit monsieur, ces œufs sont à moi. Si ous ne voulez pas me les rendre, je ne ous rendrai pas votre chapeau. (*Adrien uitte son père pour courir après la petite fille. Il fait un faux pas, tombe sur les ufs et les casse. Il se relève, et crie à la etite fille:*) Comment donc, petite vo-leuse! veux-tu bien me rendre mes fleurs? J'ai pris la peine de les cueillir; elles m'ap-partiennent.

LA PETITE FILLE.

Et moi aussi j'ai pris la peine de chercher s œufs de vanneau que vous m'avez pris.

Ils sont bien à moi ; je veux les ravoir
vous n'aurez ni votre chapeau, ni vos fle

ADRIEN.

Comment veux-tu que je te rend
œufs ? je viens de les casser sans le vou

LA PETITE FILLE.

Eh bien ! en ce cas, il faut me les p
ce que je les aurois vendus à la ville.

ADRIEN, *à son père, qui s'est appr dans l'intervalle.*

L'entendez-vous, mon papa ? elle
garder mes fleurs et mon chapeau.

M. DE VERTEUIL.

Que veux-tu que je te dise, Adri
Pourquoi as-tu cassé les œufs ? Elle a pı
peine de les chercher pour les aller ven
il n'est pas juste que tu lui fasses perdı
peine. Dis-moi, ma chère enfant, com
les aurois-tu vendus ?

LA PETITE FILLE.

Trois sous la pièce, monsieur ; c'e
prix courant.

M. DE VERTEUIL, *à Adrien.*

Tu vois, mon fils, que tu as fait tor
six sous à cette petite fille. Il faut que

donnes la pièce que tu voulois donner tout-à-l'heure au jardinier pour avoir un bouquet. (*A la petite fille.*) Ne lui rendras-tu pas, à ce prix, son chapeau et ses fleurs?

LA PETITE FILLE.

Oui bien, monsieur, je ne demande pas mieux.

M. DE VERTEUIL.

En ce cas, vous voilà tous deux hors de procès.

ADRIEN.

Oui, mon papa; mais j'y perds mes six sous.

M. DE VERTEUIL.

Tu le mérites. Pourquoi toucher à ce qui ne t'appartient pas? Tu pouvois cueillir ici ces fleurs, parce qu'elles y viennent naturellement, sans que personne ait pris soin de les cultiver; mais tu devois bien comprendre que les œufs ne se trouvoient pas dans le panier sans que personne les y eût mis; cette petite fille a couru long-temps dans la bruyère pour les chercher; tu n'as pas le droit de t'emparer du fruit de ses peines. Ainsi donc il faut lui rendre son bien; et comme tu ne peux *pas le rendre en nature*, il faut lui en donner *la valeur en argent*; cette valeur est



justement ta pièce de six sous. Voilà, mon ami, le seul parti qui te reste à prendre; autrement la petite fille peut justement reten tes fleurs et ton chapeau, jusqu'à ce que tu l'aies satisfaite.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je sens la justice de v jugement. Tiens, ma chère amie, voic six sous; ils sont à toi.

LA PETITE FILLE, *en lui rend chapeau et ses fleurs.*

Tenez, mon petit monsieur, v ce qui vous appartient.

M. DE VERTEU

Allons, mon fils, il est tirer. Si tu veux m'en croi désormais de toucher à ce sans savoir auparavant s' personne; tu vois que l'on son chapeau ou ses pièces d

ADRIE

Oui, mon papa; c'est u je vous assure, et me voilà l'avenir.

LES CHATS.

. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

MON papa, n'est-ce pas une souris que chat tient entre ses pattes?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils; c'est un ennemi dont il ent de nous délivrer. Les souris et les rats nt un grand dégât dans une maison, en ngeant les tapis et les meubles. Nous ne urrions guère les attraper nous-mêmes, rce qu'ils sont plus agiles que nous; et le at nous rend un grand service en les déuisant.

ADRIEN.

Je crois qu'il ne songe guère à nous lors-u'il les attrape; il ne pense qu'au plaisir u'il aura de les manger.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Cependant ce service ne *us est pas moins* utile; le chat est d'ail-

leurs un joli animal; il n'est pas aussi sant que le chien, il est même d'un n un peu sauvage; mais il est assez p pour rester une heure entière immob guet d'une souris, jusqu'à ce qu'il la paroître. Il sait aussi se poster toujour tant d'avantage, que d'un seul bond il sauter sur son ennemi et le saisir. N jamais vu dans le jardin notre chat se au guet pour attraper des oiseaux?

ADRIEN.

Oui, mon papa; mais alors je le et je lui dis : Va-t-en, Minet; je ne pas que tu prennes les jolis oiseaux.

M. DE VERTEUIL.

C'est fort bien fait; le chat n'est au que pour prendre les souris et les rats oiseaux ont un si joli ramage et font t plaisir dans un jardin! Il ne faut pas q chats les mangent.

ADRIEN.

Et puis, Minet n'est pas à plaind prends moi-même le soin de le bien no

M. DE VERTEUIL.

En effet, j'ai souvent observé qu'il dresser à toi de préférence, pour avoir *que chose* à manger.

ADRIEN.

O mon papa ! il est si gentil ! et pour son adresse, elle est incroyable. Lorsqu'il saute sur une table où il y a des carafes, des bouteilles, des verres et des salières, pourvu qu'on ne lui fasse pas de peur, ou qu'on ne le chasse pas brusquement, il court au milieu de tout cela sans jamais rien casser.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Je ne connois point d'animal plus souple. Mais croirois-tu que j'ai vu un chat boire du lait dans un vase où il ne pouvoit pas fourrer le museau ?

ADRIEN.

Apparemment qu'il prit le parti de le renverser ?

M. DE VERTEUIL.

Non, non ; il fit encore mieux.

ADRIEN.

Et comment donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas faire entrer sa tête dans le col du vase, ni atteindre avec sa langue jusqu'au lait pour le laper, il *plongea dans le vase* une de ses pattes, qu'il *retira aussitôt* pour la lécher, et il continua

cet exercice jusqu'à ce qu'il eût
appaisé sa soif.

ADRIEN,

Si le renard du bon La Fon
avisé de cet expédient, il auroit
la cicogne.

M. DE VERTEUI

Oui, tu as raison.

ADRIEN.

Voilà donc, malgré le prover
plus fin qu'un renard. Oh! tenez
quand le lait auroit été pour mo
j'aurois pardonné un si bon tou
en faveur de son industrie.

LES ÉGARDS
JS A NOS SERVITEURS.

DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils, une petite fille et sa mère.

ADRIEN.

›YEZ, je vous prie, mon papa : voici pomme de terre sur le chemin ; en i encore une ; en voilà bien d'autres en-
:.

M. DE VERTEUIL.

est vrai. Qui peut donc les avoir per-
s?

ADRIEN.

: ne sais. Je ne vois personne autour de
ı.

M. DE VERTEUIL.

i moi non plus. C'est dommage. Si nous rions rencontrer celui qui les a perdues, ; les ramasserions pour les lui rendre, *u moins nous* pourrions l'avertir qu'elles *tombées*.

ADRIEN.

Elles se perdront ici; voulez-vous que je les ramasse, mon papa? nous les emporterons à la cuisine.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; elles ne sont pas à nous. Si leur véritable maître ne vient pas les chercher, il ne manquera pas de passer ici des pauvres gens à qui cette rencontre fera plaisir, et qui les ramasseront pour leur souper.

ADRIEN.

Venez, venez, je vous prie, et regardez de ce côté, mon papa : derrière ce buisson, j'aperçois une petite fille. Oh! elle pleure, la pauvre enfant! c'est elle sûrement qui aura perdu les pommes de terre.

M. DE VERTEUIL, *s'avançant vers la petite fille.*

Qu'est-ce donc, ma chère amie! qu'as-tu à pleurer?

LA PETITE FILLE.

Hélas! monsieur, mon maître m'a envoyée ce matin à la ville pour acheter des pommes de terre : tenez, voyez ce sac tout plein. (*Montrant un sac qui est à terre*

auprès d'elle.) Mais la charge est trop pesante pour que je puisse la porter; je suis si lasse, que je ne peux plus faire un pas. Je ne sais guère comment j'arriverai à la maison.

M. DE VERTEUIL.

Qui est donc ton maître, et où demeure-t-il?

LA PETITE FILLE.

Mon maître s'appelle Bertrand; il est marchand fruitier. Voyez-vous là-bas, là-bas ces grands arbres? C'est-là qu'il demeure. Il me fait bien gagner les trente sous qu'il me donne par semaine. Ah! comme il va me battre! (*Elle se met à pleurer et à sangloter.*)

M. DE VERTEUIL.

Ne pleure pas, ma chère enfant, cela ne sert à rien; nous allons voir si nous pourrons te tirer d'affaire. Mais, dis-moi, nous avons trouvé tant de pommes de terre sur le chemin; sont-elles à toi?

LA PETITE FILLE.

Oui, monsieur.

M. DE VERTEUIL.

Est-ce que tu les aurois jetées?

LA PETITE FILLE.

Il n'est que trop vrai. Le sac étoit si pesant! J'ai jeté un peu de ma charge, pour la rendre plus légère. Hélas! cela ne m'a pas servi de beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Mais, mon enfant, cela n'est pas bien. Ces pommes de terre n'étoient pas à toi; elles sont à ton maître, qui a donné son argent pour les avoir, et tu ne devois pas jeter le bien de ton maître. Va les ramasser, et tu viendras les remettre dans le sac; nous verrons ensuite, mon fils et moi, de quelle manière nous pourrons te secourir. (*La petite se lève en soupirant.*)

ADRIEN.

Mon papa, elle est bien fatiguée. Voulez-vous me permettre de lui aider?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon fils : c'est un bon service à lui rendre; en attendant, je resterai près du sac. (*Adrien et la petite fille vont ensemble, et ramassent les pommes de terre.*)

ADRIEN, *revenant le premier.*

Mon papa, voici toutes celles qui peuvent

tenir dans mon mouchoir; faut-il que je les remette dans le sac?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. (*La petite fille remet aussi dans le sac les pommes de terre qu'elle rapporte dans son tablier.*)

LA PETITE FILLE.

Comment ferai-je maintenant pour me charger de tout ce poids?

ADRIEN.

Oh! mon papa, si j'avois ici mon chariot, nous pourrions y mettre le sac; et j'aiderois la petite fille à le tirer.

M. DE VERTEUIL.

Ce seroit un fort bon moyen; mais ton chariot est à la maison.

ADRIEN.

Oui, mon papa : voilà ce qui me fâche. (*Il veut prendre le sac.*) Oh! qu'il est pesant! Je ne peux seulement pas le soulever.

M. DE VERTEUIL.

Je le crois bien. La petite fille est plus grande que toi, et à peine peut-elle le porter. Mais moi, je puis m'en charger aisément. Je vais le prendre sur mes épaules, et nous irons avec la petite fille.

LA PETITE FILLE.

Oh! monsieur, le porter vous-même! vous avez trop de bonté.

M. DE VERTEUIL.

Laissez-moi faire. (*Il prend le sac.*) Allons, mon enfant, marche devant nous, et montre-nous le chemin. (*Ils font ensemble quelques pas.*)

LA PETITE FILLE.

Ah! monsieur, je suis perdue! Voici ma mère qui vient; elle va me gronder, et me battre peut-être.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon enfant, sois tranquille; je vais tâcher de l'appaiser.

LA MÈRE.

Eh bien! petite fille, qu'est-ce donc? Pourquoi tarder si long-temps à revenir? Ton maître est bien en colère contre toi. Il dit que tu es une paresseuse, et que tu t'amuses à baguenauder. Je vais t'apprendre à perdre ton temps. Où sont les pommes de terre que tu es allée acheter? Est-ce que tu n'en as pas?

LA PETITE FILLE.

Pardonnez-moi, ma mère, j'en ai; et voilà ce brave monsieur......

LA MÈRE.

.! que veux-tu dire?

. DE VERTEUIL.

ıne amie, ne grondez pas votre n'est pas coupable. Est-ce un far- ırd qu'il faut donner à porter à un ous l'avons trouvée ici près qui se :lle étoit si lasse, qu'elle ne pou- ıire un pas. Alors j'ai pris son sac, dit que je le porterois pour elle.

LA MÈRE.

non cher monsieur, vous avez pu de bonté? (*Elle prend le sac et sur sa tête.*)

[. DE VERTEUIL.

:quoi non, ma bonne amie? Ne ous pas tous dans ce monde pour r les uns les autres? Aurois-je dû te petite fille pleurer de douleur, ndre la main pour la secourir? Je mande à vous-même, n'aurois-je :n méchant?

LA MÈRE.

onsieur, que je vous ai d'obliga- :st bien vrai que son maître est un :t *qu'il* demande trop d'un enfant,

Ce sac est sûrement trop pesant pour elle. I
n'y a pas de reproche à lui faire. Console
toi, ma pauvre Madelon. Tu ne retourne
ras plus chez ton maître. Je te placerai che
un autre qui sera plus compatissant. Remei
cie bien ce brave monsieur, pour t'avoir
bonnement secourue. Tu peux retourner tou
droit à la maison. Je vais porter les pomme
de terre chez M. Bertrand, et lui dire que t
n'es plus à son service.

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma bonne amie, cherchez pour vo
tre fille un maître plus sensible et plus rai
sonnable. Ceux qui ne savent pas ménage
les gens qui les servent, et qui, sans pitié
leur imposent un travail au-dessus de leu
forces, méritent de s'en voir abandonnés.

LE VOL.

md. DE LIMEUIL, MAXIMIN, son fils, MINETTE, sa nièce.

MINETTE, *en entrant.*

Bonjour, ma chère tante. Bonjour, Maximin.

MAXIMIN, *froidement.*

Bonjour, ma cousine.

MINETTE.

Oh! les jolies choses que tu as là, mon cousin! Veux-tu que je joue avec toi?

MAXIMIN.

Non, je te remercie. (*Il ramasse avec un air d'inquiétude tous ses joujoux.*)

MINETTE.

O mon cher Maximin! je te prie, laisse-les-moi regarder. Nous nous amuserons bien joliment ensemble.

MAXIMIN.

Non, Minette; j'en suis fâché, mais cela ne se peut pas. (*Il met tous ses joujoux dans un tiroir, le ferme avec précaution, et se tient debout devant la com-*

mode, en regardant Minette d'un œil soupçonneux.)

MINETTE.

Eh bien! mon cousin, pourquoi ne veux-tu pas me laisser jouer avec toi? cela n'est pas joli, au moins. N'est-ce pas, ma tante? Oh! dites-lui, je vous prie, de me laisser voir un moment ses joujoux.

mad. DE LIMEUIL.

Écoute donc, ma chère nièce; Maximin n'a pas si grand tort de ne vouloir pas te laisser jouer avec lui. Tu lui pris hier sa petite clochette.

MINETTE, *avec embarras.*

Moi, ma tante?

mad. DE LIMEUIL.

Oui, oui; je sais que tu l'as prise sans qu'il s'en aperçût: je sais que tu l'emportas chez toi; et ce matin, au lieu de la lui rendre lorsqu'il te l'a envoyé demander, tu as répondu au domestique que tu ne savois ce qu'il vouloit dire.

MINETTE, *en rougissant.*

Ma chère tante, je vous demande bien excuse; je ne le ferai plus; et demain, sans plus tarder, je rapporterai la clochette.

mad. DE LIMEUIL.

Je te le conseille, Minette; autrement je le dirai à ta maman, et tu seras sévèrement punie. C'est une chose épouvantable de prendre ce qui ne nous appartient pas. Sais-tu que c'est-là proprement ce qu'on appelle voler? ce qui est un des vices les plus honteux.

MINETTE.

Ah, ma chère tante! combien vous me faites rougir!

mad. DE LIMEUIL.

Il te sied bien, à présent, d'être étonnée de ce que mon fils ne veut plus faire société avec toi! N'est-ce pas ta faute? Tu peux en juger toi-même. Lorsque ta cousine Adélaïde vient me voir, Maximin est tout joyeux. Il court à sa rencontre, il l'embrasse, il lui prête tous les joujoux qu'elle veut avoir, et ils jouent ensemble toute la soirée, tranquilles et contens. Maximin sait qu'Adélaïde est une petite fille bien née, qui rougiroit d'emporter furtivement la moindre chose de chez un autre. Il n'en est pas de même lorsque tu viens ici. Mon fils est triste de te voir arriver. Tous ses plaisirs sont aussitôt interrompus, parce qu'il se défie de toi, et

qu'il a peur que, sous prétexte
jouer avec lui, tu ne détournes
pour les emporter.

MINETTE.

Mais, ma chère tante.....

mad. DE LIMEU

Que pourrois-tu dire? Répon
lement. Te souviens-tu du jour
déroba les habits de ta poupée?

MINETTE.

Hélas! oui, je me le rappelle.
prit, parce que sa poupée, disoit
perdu les siens.

mad. DE LIMEU

En vérité, voilà une belle rais
ment fis-tu les autres jours lors
noit jouer avec toi?

MINETTE.

J'avois bien soin qu'elle ne to
mes affaires. Aussitôt que je la
nier la moindre chose, je la lui r
vîte des mains, ou je la suivois
lement des yeux aussi long-temp
tenoit.

mad. DE LIMEU

Et, dis-moi, trouvois-tu quel

à jouer, avec la crainte de voir disparoîtr quelqu'un de tes joujoux? Pouvois-tu avoi un moment de repos, pendant tout le temp que Cécile étoit dans ta chambre?

MINETTE.

Non, certes, ma tante, il faut l'avouer Je mourois d'inquiétude et d'ennui duran sa visite; et je ne me sentois à mon aise qu lorsqu'elle s'en étoit allée.

mad. DE LIMEUIL.

Eh bien! Minette, je te le demande, n'er doit-il pas être de même pour Maximin? Ne doit-il pas être aussi inquiet sur ton compte que tu l'étois sur celui de Cécile? Ne doit-il pas se trouver mal à son aise avec toi, et desirer que tu te retires? Tu as vu comme à ton arrivée il s'est empressé de serrer tous ses joujoux. Tu vois maintenant combien il s'ennuie de rester debout en sentinelle devant sa commode, sans oser s'en écarter d'un seul pas, de peur que tu ne profites de ce moment pour lui emporter encore quelque chose. Cela est-il bien amusant pour lui?

MINETTE.

Non, ma tante, j'en conviens.

mad. DE LIMEUIL.

Et si tes amies viennent jamais que tu dérobes, ce qui ne peut i d'arriver un jour, ne feront-elles p comme Maximin? En quelque enc tu ailles, chacun aura soin de serr ses affaires, de veiller continuellei toi, pour voir si tu n'emportes ri sonne ne pourra te souffrir dans sa Tous les plaisirs cesseront à ton arı seras obligée de rester seule dans et de sécher d'ennui. Mais le plus encore, c'est que personne n'aura ni d'amitié pour toi, et que l'on te au doigt dans la rue comme une v

MINETTE.

O ma chère tante! cela ne n plus de la vie, je vous assure, et entièrement corrigée.

mad. DE LIMEUII

Fais-y bien attention à l'ave cette fois, je ne le dirai pas à ta m je recommanderai à Maximin de ler à aucun de ses camarades.

MINETTE.

Oh! oui, mon petit cousin, je

ne le dis à personne. Je te rendrai ta clochette, et je te donnerai encore une jolie bourse pour serrer ton argent.

MAXIMIN.

Non, non, je ne veux pas de ta bourse. Rends-moi seulement ma clochette.

mad. DE LIMEUIL.

Sois tranquille, Minette; Maximin te gardera le secret, dans l'espérance que tu ne manqueras pas de te corriger. Mais s'il acceptoit la bourse que tu lui offres pour acheter son silence, ce seroit alors comme s'il étoit de moitié de ta faute, et je ne l'estimerois plus. C'est pourquoi je lui sais bon gré de t'avoir refusée. Mais, je te le répète encore, prends bien garde de ne plus te rendre coupable. Si cela t'arrivoit une seule fois, je ne pourrois m'empêcher d'en avertir ta maman, et de l'engager même à te punir avec la plus grande rigueur; car je ne voudrois, pour rien au monde, avoir une voleuse dans ma famille. Pour toi, Maximin, tu n'as plus rien à craindre maintenant de Minette, et tu peux jouer avec elle en toute sûreté.

MAXIMIN.

Allons, maman; je le veux bien sur votre

parole. Je ne me défie plus de ma cousine ; si elle a autant de peur de vous déplaire, que j'en aurois à sa place.

LE TRAVAIL.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Regardez, mon papa, je vous prie : voilà un bien joli petit enfant que cette femme a dans ses bras. Il ressemble à mon petit frère Alexandre.

M. DE VERTEUIL.

Il est fort joli, vraiment. Vois aussi cette petite fille qui est assise auprès de sa mère. Elle a les plus jolies couleurs du monde.

ADRIEN.

Oui, mon papa, comme Pauline.

M. DE VERTEUIL.

En voilà un autre dans un coin. C'est l'aîné, sans doute. Il travaille avec tant

d'ardeur, qu'il ne se détourne pas seulement pour nous regarder.

ADRIEN.

C'est une bonne leçon qu'il me donne.

M. DE VERTEUIL.

Cette femme devroit être bien contente d'avoir de si beaux enfans, et cependant elle a l'air triste.

ADRIEN.

Mon papa, je crois qu'elle pleure.

M. DE VERTEUIL.

Elle pleure en effet. Il faut lui demander ce qu'elle a.

ADRIEN.

Oui, oui, nous saurons peut-être la tirer de peine.

M. DE VERTEUIL, *en s'avançant vers la pauvre femme.*

Bonjour, ma bonne femme. Vous avez là de bien jolis enfans.

LA PAUVRE FEMME, *poussant un soupir, et pressant son fils contre son sein.*

O monsieur! je les aime bien aussi. (*Elle essuie ses larmes qui recommencent à couler.*)

M. DE VERTEUIL.

D'où vient donc que vous êtes si

LA PAUVRE FEMME

Hélas! monsieur, ces pauvres en crié tout aujourd'hui pour avoir du je n'en ai pas un morceau à leur Mon mari est malade depuis trois n dépensé pour lui tout ce que j'avoi fallu vendre tous mes meubles l'u l'autre. Mon mari ne peut pas b son lit, et je suis avec ces deux e les bras. Celui-ci, qui travaille à rouet, est un brave garçon. Il fa mieux pour nous gagner quelqu mais que peut-on faire à son âg trop petit; il n'a encore que six a *petit garçon essuie ses yeux du sa main, et se remet au travail nouvelle ardeur.*) La saison rigou prête à venir au milieu de ces emba combien j'aurai à souffrir tout le lo ver avec mon mari et mes enfan *laisse tomber sa tête sur son fi presse contre son sein, et commen gloter.*)

ADRIEN.

O mon papa! la pauvre femr

la plains! Maman m'a donné vingt-quatre sous pour les employer comme je voudrois : me permettez-vous de les donner à cette malheureuse famille?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami.

ADRIEN, *sautant de joie.*

O mon papa, que je vous remercie! (*Il fouille précipitamment dans sa poche.*) Tenez, ma bonne amie, prenez ces vingt-quatre sous; achetez-en du pain, et donnez à vos enfans de quoi manger.

LE PETIT GARÇON, *quittant son rouet, et courant baiser la main d'Adrien.*

Oh! grand-merci, mon cher petit monsieur; nous avions tant de faim! Mon père et ma mère sont si à plaindre! (*Il retourne aussitôt à son ouvrage.*)

ADRIEN, *les larmes aux yeux.*

Ah, mon papa! je n'ai rien de plus. Mais vous, n'auriez-vous pas quelque chose pour ce pauvre enfant?

M. DE VERTEUIL.

Tu m'as donné un trop bon exemple, mon fils, *pour que je ne* m'empresse pas de

suivre. (*Au petit garçon.*) Viens, r
cher ami; tu es un brave enfant, de
vailler avec tant d'ardeur pour soulager
père et ta mère. Sois toujours aussi la
rieux, et tu ne manqueras pas de trou
d'honnêtes gens qui te donneront des
cours. On aime les enfans diligens : m
pour les enfans paresseux, on n'en pr
aucune pitié. Tiens, voilà un écu. Donn
à ta mère, qui vous en achetera du p
Toutes les semaines nous viendrons v
voir.

LA PAUVRE FEMME.

Je vous remercie mille et mille fois, r
digne monsieur. Je suis maintenant en
de donner à mon mari quelque chose qu
fortifie.

M. DE VERTEUIL.

Mais, dites-moi, ma bonne amie, a
vous un bon médecin pour le malade?

LA PAUVRE FEMME.

Oui, monsieur, grace au ciel, j'ai à p
sent un très-bon médecin. Il demeure là
à-vis. C'est un bien digne homme. Dep
trois semaines il vient tous les jours v
mon mari. Je peux dire qu'il en prend

comme si c'étoit un grand seigneur. Il ne peut rien faire de plus.

M. DE VERTEUIL.

Je suis charmé de ce que vous me dites. Un médecin charitable est l'homme le plus utile pour les pauvres : il peut faire beaucoup de bien autour de lui, sans qu'il lui en coûte. Mais les remèdes, comment les avez-vous?

LA PAUVRE FEMME.

Ce brave homme nous les donne aussi pour rien.

M. DE VERTEUIL.

Vous m'inspirez une grande estime pour ses vertus.

LA PAUVRE FEMME.

C'est bien dommage qu'il n'ait pas vu mon mari dans le commencement de sa maladie, il l'auroit déjà guéri; mais il n'y a qu'un mois qu'il est venu loger dans notre voisinage, et ce n'est que par hasard que je l'ai connu.

M. DE VERTEUIL.

Vous n'avez qu'à bien exécuter ce qu'il vous ordonnera. Dans la saison où nous sommes, la santé est quelquefois long-temps à revenir. Il faut avoir du courage et de la patience.

LA PAUVRE FEMME.

Ah, monsieur! j'espère que je n'en m querai pas. Depuis que je me connois, suis accoutumée à attendre et à souffrir.

M. DE VERTEUIL.

Je suis enchanté de vous voir si bien signée. Je vous souhaite de tout mon co un état plus heureux. Nous reviendr bientôt vous faire notre visite.

LA PAUVRE FEMME.

Vous me trouverez toujours bien rec noissante de votre bonté. (*A la petite fi qui est assise auprès d'elle.*) Lève-t Jeannette; va baiser la main à ces b messieurs.

ADRIEN, *embrassant Jeannette.*

Adieu, ma petite amie; adieu, mes fans; adieu, ma bonne femme. (*Il sort a son père.*)

M. DE VERTEUIL.

Adrien, que dis-tu de ces pauvres m heureux?

ADRIEN.

Je suis bien aise que vous leur ayez au donné quelque chose pour les consoler.

M. DE VERTEUIL.

Quand les pauvres veulent travailler,

ne le peuvent pas, soit par maladie, ute d'ouvrage, il est de notre devoir secourir autant que nous le pouvons; orsqu'ils sont paresseux, c'est leur ;'ils souffrent; ils ne méritent aucune il faut les laisser pâtir, jusqu'à ce que ère leur ait donné une bonne leçon; ıent ils n'en deviennent que plus fai-, et ils finissent par devenir des scélé-Mais ce petit garçon qui travailloit au c'est un brave enfant. As-tu remar-mme il paroissoit propre sur ses ha-

ADRIEN.

, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

enfans doux et diligens ont ordinaire-le la propreté; mais les enfans opiniâ-paresseux sont toujours en désordre. is combien celui-ci m'a intéressé. Sois à son exemple, patient, laborieux et ué, tu verras tout le monde s'intéres-ta faveur.

ADRIEN.

s, mon papa, est-ce qu'il me faut ıdre à filer au rouet comme ce petit ı?

M. DE VERTEUIL.

Tous les hommes ne sont pas destin
mêmes travaux; je t'en expliquerai u
la raison, lorsque tu seras en état de la
prendre. Il suffit à présent que tu t'oc
avec ardeur de ce que je crois néc
pour ton instruction; elle fera un jour l
heur de ta vie. En attendant, tu auras l
sir de m'entendre dire de toi, comme l
vre femme disoit tout-à-l'heure de so
C'est un brave enfant; il fait tout c
peut pour remplir ses devoirs; et al
seras-tu pas bien joyeux?

ADRIEN.

Oui, mon papa, puisque vous deve
aimer davantage.



LE DANGER DE CRIER POUR RIEN.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

Qu'est-ce donc, Pauline? Pourquoi pleurer si fort?

PAULINE, *en sanglotant.*

O maman! j'ai voulu prendre un verre d'eau sur la table, je me suis heurté le bras, et il m'est tombé de l'eau froide sur le cou.

mad. DE VERTEUIL, *d'un ton ironique.*

Est-il bien possible?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure.

mad. DE VERTEUIL.

Voilà un terrible malheur. En vérité, cela vaut bien la peine de tant crier. N'as-tu pas honte d'être encore si enfant? Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infiniment de tort en criant ainsi?

PAULINE.

Eh, quel tort puis-je donc me fairè, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. Lorsqu'un enfant pousse des cris, il est tout naturel de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal, ou qu'il est dans quelque danger; alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet, et que l'on vienne à s'apercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir, on se dira à la fin : Nous aurions de l'occupation toute la journée, si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra jamais à tes cris, parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme, et alors il faudra que tu restes sans secours.

PAULINE.

Mais, maman, si j'en avois réellement besoin?

mad. DE VERTEUIL.

Et comment veux-tu qu'on le devine? Dix fois par jour, c'est pour rien que tu cries;

sse justement savoir que c'est alors tout
bon, et que tu as vraiment besoin d'être
ourue? Tu dois, par conséquent, bien
ipter que l'on ne fera plus la moindre at-
ion à tes cris, aussi long-temps que tu
leras la mauvaise habitude de crier pour
bagatelle. Il en est tout autrement de
frère. On sait fort bien qu'il ne crie ja-
s que lorsqu'il faut qu'on aille absolu-
it auprès de lui; et de cette manière,
qu'il crie, c'est une marque qu'il a véri-
ement besoin de secours. Mais pour toi,
fille, on ne doit point s'embarrasser de
cris : on ne sait jamais ce que cela signi-
si c'est pour une bagatelle, ou pour quel-
chose d'essentiel.

PAULINE.

est vrai, maman; vous m'en faites bien
ir la raison.

mad. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te raconte ce qui est ar-
une fois à un petit garçon qui crioit tou-
rs pour rien, et qui faisoit même encore
que tu ne fais?

PAULINE.

Oh! *voyons, je vous* prie, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Ce petit étourdi se faisoit un vilain plai de donner aux autres des inquiétudes par s plaintes. A la moindre aventure, il se me toit à pousser des cris perçans, comme s lui étoit arrivé du mal; et puis lorsqu'on rivoit près de lui, on voyoit que c'étoit po une bagatelle à-peu-près comme ton ver d'eau. Il crioit même souvent sans aucun jet, seulement pour donner des alarmes a domestiques, les faire accourir à ses côté et se moquer d'eux. Tantôt il couroit pré pitamment sur l'escalier, et faisoit tout-coup avec les pieds un grand bruit, com s'il fût tombé, et qu'il eût roulé du haut bas, tandis qu'il n'avoit fait que se couch doucement à terre; tantôt il frappoit grand coup sur la table, après s'être ba bouillé le visage de jus de cerises, pour av l'air de s'être fait un grand trou à la tête d'être tout en sang. Dans le commenceme on ne manquoit pas d'accourir aussitôt à cris; mais lorsqu'on y eut été trompé un c tain nombre de fois, on le laissoit frapp des pieds, se rouler, pousser des cris auta qu'il le vouloit, sans se déranger pour cel Enfin un jour il arriva qu'il se mit en tête

grimper sur une échelle; l'échelon sur lequel il mettoit le pied se rompit, en sorte qu'il tomba du haut en bas, et se disloqua entièrement une jambe; alors, comme tu le comprends bien, il se mit à crier de toutes ses forces, mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que l'on ne savoit pas que cette fois-ci c'étoit sérieusement. Il fut donc obligé de rester à terre, parce que sa jambe étant démise, il ne pouvoit pas se lever, et il souffrit des douleurs très-aiguës. Enfin, par hasard, il vint auprès de lui un domestique. Celui-ci vit tout de suite à sa mine que ce n'étoit pas pour rien qu'il crioit cette fois. Il le prit aussitôt dans ses bras, le porta sur son lit, et alla lui chercher un chirurgien; mais comme il étoit resté long-temps sans secours, sa jambe s'étoit considérablement enflée, et il souffrit infiniment plus qu'il n'auroit souffert, si l'on étoit allé tout de suite à son secours. Il ne fut même plus possible de redresser sa jambe, en sorte qu'il resta estropié toute sa vie. Par ce malheur, il se déshabitua de sa mauvaise coutume, mais un peu trop tard, comme tu le vois.

PAULINE.

C'étoit payer un peu cher sa faute.

mad. DE VERTEUIL.

Fais-y donc bien attention, Paul profite de l'exemple de ce petit malhe avant qu'il t'en arrive autant qu'à lui. bien que tu ne cries pas pour nous in ou nous faire peur; mais ton enfantill roit d'aussi mauvaises suites que sa t rie. On ne peut pas plus savoir de toi lui, si tu cries pour une bagatelle, ou vraiment parce que tu as besoin de se et par conséquent on te laisseroit, ai lui, sans assistance. Comme on au trompé plus d'une fois à tes cris, on aussi peu d'attention qu'au discours d fant qui se seroit accoutumé à menti la parole duquel on ne fait aucun cas lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on plus savoir s'il l'a dite en effet. Ap donc à souffrir patiemment, et sans de petits accidens, pour que tu puiss jours avoir du secours lorsque tu en véritablement besoin.

PAULINE.

Oui, maman : je vous remercie d histoire; me voilà toute corrigée, e *crierai plus* mal à propos.

LA CONSCIENCE.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsqu'en jouant avec ton frère, qui est plus petit et plus foible que toi, il t'arrive de lui prendre quelque chose de force, ou de le battre, en un mot, de lui causer du chagrin, ne sens-tu pas en toi-même que c'est fort mal fait, et n'as-tu pas bientôt du regret de t'être comportée de cette indigne manière?

PAULINE.

Oui, maman, je l'avoue; je ne suis plus aussi joyeuse qu'auparavant, et je me veux du mal d'avoir été si méchante.

mad. DE VERTEUIL.

Et si, dans un mouvement de dépit contre lui, tu entrois dans sa chambre quand il n'y seroit pas, et que, pour lui faire de la peine, tu jetasses dans le feu les joujoux dont il s'*amuse, ne sentirois*-tu pas bientôt une *inquiétude secrète*, comme si tu avois peur

de quelqu'un, quand même tu aurois
seule lorsque tu aurois fait ton coup, et
par conséquent, tu n'eusses aucune pun
à craindre?

PAULINE.

Ah, maman! vous avez raison.

mad. DE VERTEUIL.

Il sembleroit, à la vivacité de ta répe
que tu aurois fait quelque chose de ce ge

PAULINE.

Eh bien, maman, vous devinez enc
Je vais vous conter tout. Hier au soir, l
riette ne voulut pas me prêter le mou
de sa poupée pour habiller la mienne.
tois dans une grande colère, et cependa
ne dis mot; mais lorsque ma sœur fut s
de la chambre, j'allai prendre le mouc
et je le jetai dans la rue, en disant: V
mademoiselle, ce que vous y gagnez. '
n'avez pas voulu que j'eusse votre mouc
vous ne l'aurez pas non plus; et votre
pée s'en passera comme la mienne.

mad. DE VERTEUIL.

Je ne veux point te gronder, Paul
puisque tu m'as fait librement l'aveu c
faute, et que tu me parois en avoir u
repentir.

PAULINE.

Oh! oui, maman; je ne saurois vous dire :ombien j'en suis fâchée à présent. Mais ce i'est pas tout; je veux m'en punir, et je lonnerai à ma sœur le plus beau mouchoir le ma poupée.

mad. DE VERTEUIL.

Ce sera très-bien fait, et le plutôt sera le iieux. Je suis fort aise que tu aies pensé ela de toi-même. Lorsqu'on a fait tort à uelqu'un, il faut toujours le réparer aussi romptement qu'il est possible. Mais reveons. Tu as déjà éprouvé que l'on ressent u chagrin toutes les fois que l'on a fait ıal, même lorsque personne n'en a été téıoin, et qu'ainsi l'on n'a aucun sujet de raindre d'en être puni? Personne ne pouoit savoir que tu eusses jeté dans la rue le ıouchoir de ta sœur, et cependant tu as été ıchée de l'avoir fait?

PAULINE.

Ah! si je l'ai été, maman!

mad. DE VERTEUIL.

Mais au contraire, lorsque, de ton propre ıouvement, tu fais pour ta sœur quelque ıose *qui lui cause* beaucoup de plaisir; *squ'en voyant ton* petit frère courir quel-

que danger, tu cesses aussitôt de jouer voler à son secours; quand tu renco dans la rue un pauvre vieillard qui n de faim, et que tu lui donnes la moiti ton déjeûner, ne sens-tu pas en toi-n que tu as bien fait, et n'es-tu pas jo d'avoir agi de cette manière?

PAULINE.

Oui, certes, maman; c'est un g plaisir.

mad. DE VERTEUIL.

Et ne goûtes-tu pas ce plaisir, quo n'y ait personne pour te dire que tu t'e comportée?

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu sentois donc en toi-même qu'il bien d'agir ainsi, et que c'étoit ton de en sorte, par exemple, que si tu avois aimé continuer de te divertir que de au secours de ton frère, j'aurois eu de te gronder et de te dire : Comment line, vous pouviez empêcher votre frè se blesser, et vous ne l'avez pas fait! bien mal à vous.

PAULINE.

Oui, maman; je sens en moi quelque chose qui me dit que je mériterois vos reproches.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma chère Pauline, ce sentiment de chagrin et de repentir sur le mal que nous avons fait, ce sentiment de satisfaction et de joie sur le bien que nous faisons, la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un et de pratiquer l'autre, c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentimens, cette conscience, Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur, afin que dans chaque occasion nous puissions savoir ce que nous devons faire, et ce qu'il nous faut éviter.

PAULINE.

Ah, maman! si vous vouliez me servir de conscience, je serois bien plus sûre après vous avoir demandé votre avis, du parti que j'aurois à prendre.

mad. DE VERTEUIL.

Je me ferai toujours un devoir de t'aider *de mes conseils;* mais je ne suis pas avec toi à *tous les momens* du jour. D'ailleurs, il faut

que tu apprennes de bonne heure à tes propres sentimens pour régler ta

PAULINE.

Oh! je vous promets bien de ne d'essentiel sans les écouter.

mad. DE VERTEUI

Oui, ma chère fille ; lorsque tu faire quelque chose, et que tu senti même que cela seroit mal et que rois du regret, ne le fais jamais, qu vie que tu en aies dans le moment. tisfaire un instant ta fantaisie, tu a le cœur de la tristesse pendant plusi res, pendant plusieurs jours, et mê chose étoit grave, pendant des ann res. Tu l'as déjà éprouvé au sujet choir de la poupée d'Henriette. Au où tu l'as jeté dans la rue, tu as gc être quelque plaisir à contenter t mais combien de fois ensuite n'as-tu de la honte, en te rappelant cette v tion!

PAULINE.

Cela m'a empêché de dormir tout

mad. DE VERTEUI

Ainsi les sentimens de confusi *tristesse* que tu as eus à cette occ

n plus nombreux que ceux que tu as goû-
à remplir ta vengeance ?

PAULINE.

) maman ! il n'y a pas de comparaison.

mad. DE VERTEUIL.

e vais te citer un autre exemple. Suppo-
s qu'un petit garçon eût une forte envie
jouer avec un cheval de bois, et que n'en
nt pas un à lui, et ne voyant pas d'autre
nière de s'en procurer, il allât dérober
ui de l'un de ses camarades, alors il au-
bien un cheval avec lequel il pourroit
er, et cependant en seroit-il plus heureux
ır cela ?

PAULINE.

Mais, maman, au moins seroit-il bien
eux d'avoir un joli cheval ?

mad. DE VERTEUIL.

)ui, au premier instant peut-être ; mais
ons ensuite ce qui en arriveroit : si la
se venoit à être découverte, tu sens à
veille qu'il n'auroit pas long-temps à jouir
son cheval, et qu'il paieroit cher la jouis-
ce qu'il en auroit eue.

PAULINE.

est bien vrai, maman ; mais si personne
savoit rien ?

mad. DE VERTEUIL.

Il le sauroit toujours, lui; et il ne p
roit se le pardonner à lui-même. Il ne j
droit jamais ce cheval pour jouer, qu
lui vînt aussitôt dans la pensée : c'est u
que j'ai fait. Si mes camarades venoi
l'apprendre, ils me regarderoient ave
pris, et ils ne voudroient plus me so
dans leur compagnie, parce que je su
voleur; et quoique personne n'en soit ins
je n'en suis pas moins méprisable à mes
Au milieu de ces tristes pensées, croi
qu'un petit garçon puisse avoir bien du
sir à jouer avec un cheval de bois?

PAULINE.

Non, je ne le crois pas, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Et puis, dans quels tourmens conti
ne seroit-il pas obligé de vivre, par la c
d'être découvert, et de voir punir son
gnité! il n'oseroit jouer avec son chev
lorsqu'il seroit seul; et au moindre bru
se feroit entendre, il iroit le cacher da
coin, et se cacher lui-même. Pèse bie
cela, et dis-moi ensuite si, dans le fa
cheval ne lui donneroit pas encore p
peine que de plaisir?

PAULINE.

Oh! il n'y a pas de doute, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois, par tout ce que nous venons de dire, ma chère Pauline, que Dieu, qui nous aime comme ses enfans, et qui sait que nous ne pouvons être heureux qu'en faisant le bien, a mis dans nos cœurs un sentiment que nous ne pouvons étouffer, et qui nous détourne de faire le mal pour nous empêcher d'être malheureux. Il a même fait davantage; il a voulu que ce qui se passe alors au dedans de nous-mêmes se découvrît aux regards des autres, pour servir encore à nous retenir.

PAULINE.

Et comment cela se découvre-t-il, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Tu peux en voir un exemple dans les enfans qui disent un mensonge. Sans que personne puisse savoir encore si leurs discours sont des faussetés, ils ne peuvent s'empêcher de balbutier et de rougir, par ce sentiment de honte qui s'élève en notre cœur quand nous faisons une chose condamnable. N'as-tu pas vu la petite Agathe, lorsqu'elle ment?

PAULINE.

Oh ! oui, maman. Hier encore, e
portoit de son frère quelque chose qu
pas vrai. A mesure qu'elle s'enfiloit
mensonge, sa langue s'embarrasso
joues devenoient rouges comme du fe
sa tante lui dit : Fi donc, Agathe ! c
avez-vous pu dire cela ? N'avez-vou
honte d'être si menteuse ? Il fallut avo
ce qu'elle disoit de son frère n'étoit
table ; et cela fut très-heureux pour
vre innocent, car il auroit été ru
tancé, si l'on avoit pensé qu'Agathe
vrai sur son compte.

mad. DE VERTEUIL.

Voilà qui te prouve combien il
que Dieu nous ait donné ce sentim
rieur qui se manifeste au dehors, n
lement pour nous détourner de faire
par la crainte d'être découverts ; n
core, si nous le faisons, pour empê
le découvrant, que les autres n'en s
du dommage.

PAULINE.

Oh ! je sens cela, maman.

mad. DE VERTEUI

Lorsque tu seras plus grande, et c

s davantage les hommes, tu verras qu'a-
roir commis quelque mauvaise action,
t toujours inquiets, sombres et agités,
il n'y auroit personne au monde qui
s punir. Ils savent qu'ils ont mérité
hâtiment, et que s'ils ne le reçoivent
la main des hommes, ils le recevront
tard de la main de Dieu. Le ciel,
e je te le disois, a voulu que nous fus-
heureux sur la terre, et il a attaché
bonheur à la pratique du bien. Ton
t moi, nous sommes toujours attentifs
étourner par nos instructions de ce qui
oit te rendre moins heureuse; de même,
, notre père à tous, veille sans cesse à
détourner par notre conscience de ce
ourroit faire notre malheur. S'il est de
levoir d'entendre nos conseils et d'en
er, ne sommes-nous pas encore plus
ment obligés d'écouter et de suivre les
eils de Dieu? et ne serions-nous pas dou-
ent punissables en nous rendant crimi-
? Il n'y auroit rien alors pour nous ser-
'excuse. Nous ne pourrions pas dire : *Je
vois pas que je faisois mal*, car nous le
ons, et nous n'avons pas laissé de le faire
é cela. Cette conduite n'est-elle pas in-
nt coupable?

PAULINE.

J'en conviens, maman.

mad. DE VERTE

Souviens-toi donc toujours, n que la voix de ta conscience est même, qui crie en toi pour te p que tu dois faire et de ce que tu Lorsque tu désobéis à cette v Dieu même que tu désobéis; e pas une ingratitude bien affreu envers celui qui t'a fait tant continue de t'en faire encore to et qui ne te demande d'autre pri faits que de les employer à ton celui de tes semblables, pour les jours de nouvelles raisons d

PAULINE.

O maman! je ne veux pas grate.

mad. DE VERTE

Je ne crains pas non plus q viennes, après l'impression qu' cet entretien. Je n'ai cherché sent qu'à t'amener à l'amour du sentimens de douceur : il ne n qu'à t'inspirer encore l'horreur *une histoire* qui te le fera détest

PAULINE.

)h! voyons, maman.

mad. DE VERTEUIL.

:coute. Un jouaillier d'une grande ri-
se, fut obligé, par les affaires de son
merce, d'entreprendre un voyage. Il par-
accompagné d'un seul domestique, em-
nt avec lui dans sa valise pour une
ne considérable de ses bijoux les plus
ieux. La valeur de ce trésor tenta son
estique infidèle. Comme il aidoit son
re à descendre de cheval dans un en-
écarté, il prit un pistolet qu'il portoit à
inture, lui cassa la tête, et lui ayant
hé une grosse pierre au cou, il le jeta dans
rivière qui couloit près du chemin. Il
a aussitôt son cheval dans la forêt, monta
lui de son maître qui portoit les bijoux,
rès avoir traversé la mer, il se retira dans
etite ville d'Angleterre, où il avoit su-
: croire qu'il ne seroit jamais reconnu.
la crainte d'attirer sur lui les regards,
nmença par un établissement très-mé-
e, qu'il eut l'adresse de n'augmenter
ar degrés. De cette manière, personne
surpris de lui voir prendre au bout de
ues années un état brillant, dont il pa-

roissoit redevable à un travail opiniâtre, à son économie et à son habileté. Cette conduite extérieure lui acquit une si grande considération, qu'on ne balança pas à lui donner en mariage l'une des plus riches demoiselles de la ville; et comme il se montroit toujours affable et généreux, il fut élevé, d'un suffrage unanime, à la première place de la magistrature. Il se comporta long-temps d'une manière très-distinguée dans son nouvel état, jusqu'à ce qu'un jour, comme il étoit assis dans son tribunal avec les autres juges qu'il présidoit, on amena devant lui un homme accusé d'avoir tué son maître pour le voler. On fit entendre les témoins, et sur leurs dépositions, les jurés déclarèrent que cet homme étoit coupable. L'assemblée attendoit en silence que le juge prononçât l sentence de mort. Tous les regards étoient fixés sur lui. Soudain on le voit changer d couleur, lever les bras au ciel, et passer tour-à-tour d'un profond abattement à des agitations extraordinaires. Il s'élance enfin d son siége, à la grande surprise de tous l assistans, court se placer à côté de l'accus et s'adressant aux juges : Vous voyez, me sieurs, leur dit-il, un merveilleux exemp

la juste vengeance du ciel. Après un si-
ce de seize années, sa voix vous dénonce
homme aussi coupable que ce malheu-
ıx qui vient d'être convaincu de son
ne. Alors il commença le récit du meur-
qu'il avoit commis, en insistant sur la
rceur de son ingratitude envers son maî-
qui l'avoit tiré de la poussière, et qui lui
ɔit toujours témoigné la plus grande con-
ıce. Il raconta de quelle manière il s'é-
t dérobé à la justice des hommes, et com-
nt il avoit usurpé si long-temps, par son
ɔocrisie, l'estime et l'affection de toute la
ıtrée. Mais, ajouta-t-il, ce malheureux
ı pas plutôt paru devant ce tribunal, que
circonstances du crime dont il étoit cou-
ble, m'ont représenté le mien dans toute
ı horreur. La main d'un Dieu vengeur
a frappé. Ma scélératesse s'est retracée à
s yeux sous un aspect si terrible, que je
ıi pu prononcer la sentence contre un
mme moins coupable que moi, avant de
être accusé moi-même. Je ne puis me dé-
rer des tourmens de ma conscience, qu'en
us suppliant de me punir comme lui. Je
clare ici devant le juge suprême des juges
la terre, que je suis digne du dernier sup-

plice; et je ne demande d'autre grace qu'u
prompte mort.

En achevant ces mots, il tomba aux pie
des juges sans couleur et sans voix. Sa ra
son venoit de l'abandonner. Une frénés
violente s'emparoit de ses esprits. On f
obligé de le renfermer dans une maison
force, et de le charger de chaînes pour l'e
pêcher de se détruire dans les accès cont
nuels de sa rage. Il vécut encore plusieu
années, bourrelé des remords qui avoie
déchiré sa tête et son cœur. Leçon terrib
que la Providence nous donne, à dessein
nous apprendre qu'il n'est pas de juge pl
inexorable que notre conscience pour pun
nos forfaits.

LES OEUFS.

E VERTEUIL, HENRIETTE, PAULINE, ses filles.

M. DE VERTEUIL.

ARDE, Henriette, ce qu'il y a là ette grande cage.

HENRIETTE.

t une poule, mon papa. Oh! les jolies bêtes qu'elle a auprès d'elle !

M. DE VERTEUIL.

ont des petits poulets ou des poussins. le comme ils ont l'air éveillés, et comme ırent autour de la grosse poule. La poule est la mère de tous ces poussins.

HENRIETTE.

là une fort jolie famille.

M. DE VERTEUIL.

sais-tu comment elle a fait pour les ?

HENRIETTE.

n, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

ı as bien vu les œufs que Nanette va her tous *les jours* au poulailler?

HENRIETTE.

Oui, mon papa. Je suis allée quelquef les lever avec elle.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, ces œufs, on les a mis sous ce grosse poule; elle a été pendant trois sem nes assise dessus pour les tenir chauds et l couver; au bout de ce temps, les poussi ont brisé leur coquille et sont venus au jo

HENRIETTE.

Quoi! mon papa, est-ce qu'il y a d poussins dans tous les œufs?

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille; dans chaque œuf il y a poussin.

HENRIETTE.

O mon papa! faites-m'en voir un, vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Je ne pourrai pas te le montrer. Mais tends, je vais demander un œuf, et l'ouv devant toi. (*Il se fait apporter un œuf, l'ouvre.*) Regarde, Henriette, tu n'imagi pas qu'il y ait un poussin dans cet œuf?

HENRIETTE.

Non, j'en suis sûre, il n'y en a point.

M. DE VERTEUIL.

Oui-da, Henriette, tu en es bien sûre? Eh bien, cependant il y a un poussin là-dedans.

HENRIETTE.

Eh! mon papa, comment le savez-vous?

M. DE VERTEUIL.

C'est que si nous avions mis cet œuf pendant trois semaines sous une poule, et qu'elle l'eût couvé pendant tout ce temps, tu en aurois vu sortir un poussin pareil à ceux que tu vois courir. Tous les œufs sont en dedans comme celui-ci, et cependant de tous il sortira un poussin, si l'on met ces œufs sous une poule.

HENRIETTE.

Comment les poussins viennent-ils donc dans l'œuf? Je ne le comprends pas.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas moi-même, et personne ne peut le comprendre. Il en est tout justement comme du chêne qui sort d'un gland. Nous ne pouvons comprendre comment cela arrive, mais nous voyons que cela arrive tous les jours. Pour te le montrer encore mieux, tous les œufs que Nanette rapportera aujourd'hui du poulailler, je les

mettrai sous une poule; et au bout
semaines, tu verras sortir de chaqu
poussin.

HENRIETTE.

Je serai bien curieuse de le voir

M. DE VERTEUIL

Je te promets ce plaisir. Mais, H
ce ne sont pas les poulets seulemen
tent d'un œuf; les oies, les canards
neaux, les serins, tous les oiseau
aussi d'un œuf plus ou moins gros
rai voir les œufs de la linotte que n
à la maison dans une cage.

HENRIETTE.

Ils sont plus petits, sans doute?

M. DE VERTEUI

Oui, vraiment. Mais il y a d'au
qui sont bien plus gros que ceux d
Les œufs d'un grand oiseau que l'o
autruche, sont presque aussi gros q
et au contraire, les œufs d'un joli
seau que l'on nomme l'oiseau-mo
sont à-peu-près que de la grosseur

HENRIETTE.

O mon papa! qu'ils doivent être

I. DE VERTEUIL.

aenerai l'un de ces jours au cabinet ·e naturelle, où je me ferai un plai- en montrer de pareils. Mais voici qui s'avance avec son déjeûner. veux-tu que nous donnions à dé- la poule et à ses petits?

PAULINE.

non papa; tenez, voici mon pain.

I. DE VERTEUIL.

ːs-en toi-même à la grosse poule, ; ce qu'elle en fera.

PAULINE.

omme elle le saisit de són bec!

HENRIETTE.

aura bientôt avalé. Mais non, mon ›yez, elle le laisse tomber.

M. DE VERTEUIL.

fait exprès : elle ne veut pas le man- nême; elle le garde pour ses petits. ·tu comme elle les appelle?

HENRIETTE.

ıs voici qui viennent tous à-la-fois.

PAULINE.

›ilà un qui emporte le morceau, et s qui *courent* après lui.

M. DE VERTEUIL.

Donne encore un morceau de pain poule ; elle fera la même chose. Sais-tu p quoi, Pauline?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elle aime tant ses petits, qu'elle leur l manger tout ce qu'on lui donne. Elle ne p dra rien elle-même avant de les avoi rassasiés.

PAULINE.

Mais que fait-elle à présent avec ses pa

M. DE VERTEUIL.

Elle fouille dans la terre, pour voir si peut y trouver des vermisseaux que ses tits aiment à manger. Vois, elle vient trouver un ; elle les appelle encore.

PAULINE.

Les voici, les voici qui reviennent.

M. DE VERTEUIL.

Ils mangent le vermisseau; et la mère est aussi friande qu'eux-mêmes de c nourriture, ne veut pas en prendre sa p elle l'abandonne toute entière à ses peti

PAULINE.

Oh! la bonne maman!

M. DE VERTEUIL.

C'est ainsi qu'elle prend soin de les nour- tout le long du jour. Mais savez-vous core, mes enfans, ce qu'elle fait pendant nuit?

HENRIETTE et PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nuit, elle va chercher quelque cor- ille dans un coin du poulailler, et elle end tous ses petits sous son corps et sous s ailes, pour les tenir chaudement. Voilà mme elle soigne sa jeune famille jusques ns le sommeil. N'est-ce pas une bonne ère pour ses enfans?

HENRIETTE.

Oh! oui, mon papa.

PAULINE.

Je voudrois bien toucher un de ces petits ulets.

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Pauline? ne t'avise pas e passer ta main à travers les barreaux de cage.

PAULINE.

Pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

La poule croiroit que tu veux faire du mal à ses petits, et elle te béqueteroit jusqu'au sang.

PAULINE.

Mais, mon papa, je ne veux pas leur faire du mal; je ne veux que les caresser.

M. DE VERTEUIL.

La poule ne sait pas distinguer tes bonnes intentions. Si tu m'en crois, retire ta main, ou il t'en arrivera du mal, je t'en avertis. (*Pauline retire sa main, et s'assied sur le gazon tout près de la cage.*)

PAULINE.

Voyez, mon papa, les poulets mangent aussi de l'herbe.

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline; c'est pourquoi j'ai fait mettre la cage moitié sur le gazon et moitié sur la terre; de cette manière ils peuvent manger de l'herbe et chercher des vermisseaux; puis, lorsqu'ils ont assez mangé, ils peuvent se reculer sur le gazon et s'ébattre au soleil. Tiens, en voilà un qui se couche sur le dos et qui joue en agitant ses pattes en l'air.

ULINE, *en poussant un cri et en pleurant.*

) mon papa! la poule qui vient de me rdre!

M. DE VERTEUIL.

Ne t'en avois-je pas avertie?

PAULINE.

Je n'avois pourtant pas ma main dans la ge; je n'y avois passé qu'un doigt, et la ule me l'a béqueté.

M. DE VERTEUIL.

Je t'avois avertie, ainsi tu n'as que ce que mérites. Allons, il ne faut pas pleurer ır une petite douleur; songe plutôt à pror de cette leçon; c'est apprendre à bon ché combien il importe aux enfans de re toujours les conseils de leurs parens.

LA TOILE, LE PAPI

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, s

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, veux-tu que je te mo
plante avec laquelle on fait de la toi

ADRIEN.

Comment donc, mon papa! est-
l'on fait de la toile avec une plante?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils; c'est avec cette pla
tu vois ici.

ADRIEN.

O mon papa! cela est singulier. I
est blanche, et cette plante est verte; :
qu'il n'en soit comme du bois, qui
jours blanc dans l'intérieur? La t
peut-être dans l'intérieur de la plant
qu'on en a ôté l'écorce?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon fils; c'est précisément c
écorce verte que l'on fait la toile; 1
comprends bien qu'on ne l'emploie p
l'état où tu la vois sur la plante. Il
travailler beaucoup avant de venir

ı faire de la toile comme celle de ta che-
e.

A D R I E N.

ɗa chemise a donc été une plante, mon
a?

M. DE VERTEUIL.

)ui, mon ami; une plante pareille à celle
: tu vois, et que l'on nomme lin.

A D R I E N.

l'ai bien ouï dire plusieurs fois à maman
: l'on faisoit de la toile de lin; mais je
urois jamais imaginé que la toile nous
t d'une chose qui lui ressemble si peu.

M. DE VERTEUIL.

Гu as raison. Mais veux-tu que je te dise
s les travaux qu'il faut entreprendre sur
te plante pour en faire de la toile?

A D R I E N.

Je vous en supplie, mon papa. Cela doit
e bien curieux.

M. DE VERTEUIL.

On doit d'abord attendre que ces petites
ɪines rondes que tu vois là suspendues
ient mûres, parce qu'elles sont fort bon-
s à recueillir, soit pour donner de la se-
ence, soit pour servir encore à un autre
ıage.

ADRIEN.

Est-ce qu'on en fait aussi de la toil

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; mais on en tire de l
et du marc qui reste de la graine l
l'huile en est sortie, on fait des gâteau:
les vaches.

ADRIEN.

Rien ne s'en perd, à ce que je vois

M. DE VERTEUIL.

Il est certain que c'est une des plan
plus utiles. Pour la préparer à servir
de la toile, après l'avoir coupée au ba
tige, on la met dans l'eau pour l'y l
rouir. Lorsqu'elle y a été pendant q
temps, on l'en retire pour la faire sé
enfin, quand elle est sèche, on la br
frappant les tiges avec un instrument d

ADRIEN.

Eh quoi! mon papa, ces plantes n
bonnes que lorsqu'elles sont pourries
ses en morceaux?

M. DE VERTEUIL.

On ne les laisse pas entièrement po
et on ne les met pas non plus entièr
en morceaux. Il n'y a que les parties n
qui se pourrissent et qui tombent en p

mais dans l'écorce, il y a de grands fils minces aussi longs que la tige même, qui sont si forts et si souples, qu'ils ne se gâtent ni ne se rompent, quoiqu'ils aient croupi quelque temps dans l'eau, et qu'on les ait ensuite fortement battus. Ces fils demeurent sains et entiers; et c'est eux seulement qui peuvent servir à faire de la toile. Tout le reste n'est bon à rien. Les tiges étant brisées par la première opération, on les prend par petits paquets, et on les bât encore avec des marteaux ou des bâtons, jusqu'à ce que toutes les parties molles soient tombées, et qu'il ne reste plus dans les mains que les longs fils seulement.

ADRIEN.

Et avec ces longs fils, peut-on faire tout de suite de la toile?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, ces fils sont encore trop grossiers. Pour les rendre plus fins, il faut employer un instrument que l'on appelle seran. Cet instrument est une petite planche hérissée de pointes de fer, que l'on assujétit sur un gros billot. On prend des poignées de ces fils grossiers dont nous parlions tout-à-l'heure, et on les fait passer à travers les

pointes du seran, à-peu-près com
passer tes cheveux à travers les
peigne pour te peigner. Les poin
du seran divisent les fils grossie
sieurs fils plus menus, jusqu'à ce
viennent aussi fins, et plus fins e
des cheveux. Puis lorsqu'ils sont
on les file au rouet en un fil par
que ta mère emploie pour coudı
de ce fil que se fait la toile.

ADRIEN.

Et alors ce fil est-il blanc?

M. DE VERTEUI

Non, mon ami, il est gris en
lorsque la toile est tissue, on l'
blanchisserie pour la bien laver
en plein air sur le gazon. C'est a
blanchit, de même que tes che
deviennent blanches lorsqu'on l

ADRIEN.

Il ne me reste plus qu'à savoi
la toile se fait.

M. DE VERTEUI

Il faudroit le voir pour le bie
dre. Je te menerai un jour ch
rand, et en le voyant travaille
d'un coup d'œil comment la t

Mais veux-tu que je te dise ce qu'on fait de la toile, lorsqu'elle est si vieille et si usée qu'on ne peut plus s'en servir?

ADRIEN.

Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! mon ami, on en fait du papier tel que celui sur lequel j'écris.

ADRIEN.

Oh! voilà qui est singulier. Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

On ramasse tous les chiffons de vieux linge que l'on peut se procurer, et on les jette avec de l'eau dans de grandes cuves sur lesquelles tombent et retombent sans cesse de gros marteaux de bois qui frappent ces chiffons, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une espèce de bouillie. On prend une couche bien mince de cette bouillie sur un châssis carré fait de fil de laiton, à la manière d'un tamis. On renverse ensuite ce châssis sur un drap de laine, et la couche de bouillie y paroît sous la forme d'une feuille de papier. On met pardessus un second morceau de drap sur lequel on renverse encore, au moyen du châssis, une seconde couche de bouillie; puis on

midité superflue des couches de bou
leur donne à chacune la consistanc
feuille de papier. On les reprend
feuille par feuille d'entre les morc
drap, et on les laisse sécher. Enfi
pand sur elles une espèce de colle
remet encore sous la presse, puis o
tire pour les laisser sécher une secon
et alors on a du papier sur lequel
écrire et imprimer. N'est-il pas é
que l'on puisse tirer tant de choses
cette plante que tu vois? et ne somn
pas fort heureux d'en recueillir de la
pour en faire croître de nouvelles
prochaine?

ADRIEN.

peut faire à-peu-près le même usage que du lin. Veux-tu que je te la montre?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je vous en prie.

M. DE VERTEUIL.

Tiens, en voici de cet autre côté du chemin. Voilà ce que l'on appelle du chanvre. Après avoir recueilli la graine, dont une partie se garde pour la semence et l'autre pour faire de l'huile, on en fait rouir les tiges comme celles du lin. On les bat, on les serance de la même manière, et l'on en retire un fil qui sert à faire de la toile plus grosse que celle du lin. La filasse de chanvre sert aussi à faire toute espèce de corde depuis la ficelle jusqu'au câble. En sortant de chez le tisserand où tu auras vu faire de la toile, je te menerai dans une corderie où tu verras faire des cordes, et de là dans un moulin à papier. De cette manière, tu sauras par toi-même de quelle utilité nous sont deux plantes aussi précieuses que le lin et le chanvre, et combien nous devons employer de soin à les cultiver.

LES CHIEN

M. DE VERTEUIL, ADRIEN

ADRIEN.

MON papa, pourquoi cet hor
t-il, avec son bâton, de la terre
tons?

M. DE VERTEUII

Parce que ses moutons iroient d
ce champ de bled, et ne manqu
de le brouter; c'est pourquoi le
troupeau paye cet homme pour
moutons dans la prairie. Cet hon
appelle berger, prend avec une p
de fer qui est attachée à son bâto
loux ou des mottes de terre, et il s
assez juste pour atteindre le mou
carte du troupeau, et l'empêch
dans le champ de bled.

ADRIEN.

Il faut qu'il soit bien adroit. I
papa, voilà un chien qui mord le

M. DE VERTEUII

C'est le chien de ce berger, qu

ıître à veiller sur le troupeau. Ce chien est bien dressé, qu'il exécute tous les ordres e le berger lui donne. Si le berger lui comınde de pousser en avant les moutons, il urt derrière eux en aboyant, ou bien il ır mord doucement les pattes de derrière ur les faire avancer. Lorsque le berger lui ımmande de retenir les moutons, il court -devant d'eux en aboyant, et les mord ucement par devant, afin de les empêcher ıller plus loin. Les moutons connoissent lement ce chien, qu'ils se mettent à cou- aussitôt qu'il approche; et de cette maère il peut les conduire où veut son maî- .. Cela n'est-il pas admirable?

ADRIEN.

Oui, vraiment, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je me souviens d'en avoir vu un qui sem-)it être encore plus intelligent. Dès que le rger l'appeloit, il accouroit aussitôt à tou- ; jambes, et se postoit en face pour l'envi- ger d'un œil attentif. Si le berger lui fai- it signe de faire avancer le troupeau, il al- it tout de suite le pousser en avant; puis il ırrêtoit, relevoit la tête, et regardoit fixe- ent dans les yeux du berger pour lui de-

mander si c'étoit assez, ou s'il devoit
duire les moutons encore plus loin. Il s
aussi distinguer les autres signes de son
tre, soit pour arrêter le troupeau, soit
le pousser ou à droite ou à gauche, t
que le berger restoit couché à son aise
l'ombrage.

ADRIEN.

C'étoit bien commode pour ce berg

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Les bergers doivent
coup à l'intelligence de leurs chiens; e
leurs fidèles secours, il seroit absolu
impossible de garder un grand trou
Tu vois que ce berger a au moins une
taine de moutons à conduire; et, avec
de son chien, il les gouverne à son gr
le moindre embarras. Mais vois-tu
dans la plaine un autre chien qui est b
avec de grandes taches brunes?

ADRIEN.

Oui, mon papa; quelle espèce de
est-ce là?

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'on appelle un chien d'
Te souviens-tu d'avoir goûté quelq
d'une perdrix?

ADRIEN.

Oui, mon papa; c'est un fort bon manger.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, lorsqu'on veut avoir une perdrix, on prend un fusil, et suivi de l'un de ces chiens d'arrêt, on va dans les champs. On laisse courir ce chien autour de soi, pour chercher s'il n'y a point quelque perdrix cachée dans les broussailles, ou sous le chaume. Aussitôt qu'il en aperçoit une, il s'arrête et la regarde fixement. A ce signal, le chasseur s'approche en armant son fusil. La perdrix prend son vol : paf, on la tire. Elle tombe. Le chien court la chercher, et l'apporte à son maître, qui revient au logis, et la donne à cuire pour le dîner.

ADRIEN.

Oh! voyez, mon papa, voilà quatre à cinq grands chiens l'un à côté de l'autre. Que vont-ils faire?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont des chiens courans. Vois-tu qu'ils ont de plus longues pattes que les autres?

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Aussi courent ils beaucoup plus vîte. Re-

garde, en voilà un qui vient de faire l
un lièvre. Le vois-tu? Vois avec quelle
tesse tous les autres le suivent.

ADRIEN.

Oh! oui, je le vois. Le lièvre leur fait
crochets, comme j'en fais à mes sœurs
qu'elles me poursuivent en jouant. Ah
pauvre malheureux! ils l'auront bientô
trapé.

M. DE VERTEUIL.

Je le crains. Il commence à être rend
fatigue.

ADRIEN.

Oh! oui, le voilà déjà investi de to
parts.

M. DE VERTEUIL.

Il est pris. Vois maintenant comme le
grand chien le saisit dans sa gueule
comme il grogne contre les autres chie
leur montrant les dents.

ADRIEN.

Et pourquoi donc fait-il cela, mon p

M. DE VERTEUIL.

Parce que les autres chiens voudr
tous avoir le lièvre, qu'ils se battroien
tre eux pour l'avoir, et qu'en se le disp
ils le mettroient en pièces. Celui qui

plus fort, défend le lièvre contre ses camarades, afin de le porter sans dommage à son maître.

ADRIEN.

Effectivement il vient de le poser à ses pieds; et voilà le chasseur qui le met dans sa gibecière.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise, mon fils, à quoi servent encore les chiens?

ADRIEN.

Très-volontiers, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on met un chien à l'attache pendant la nuit dans la cour, ou qu'on l'y laisse rôder en liberté, on peut compter qu'il fera bonne garde : car aussitôt qu'il voit entrer quelqu'un qui n'est pas de la maison, il se met à aboyer de toutes ses forces pour avertir de l'arrivée de cet étranger. De cette manière on peut aller voir qui est cet homme-là, et si ce n'est pas un voleur. Si c'est une personne suspecte, et qu'elle ne veuille pas se retirer, on n'a qu'à mettre le chien à ses trousses ; il aboie contre elle, et la poursuit en cherchant à la mordre. De même, lorsqu'un homme va se promener avec son chien,

s'il se présentoit quelqu'un pour l'ins
ou lui faire violence, le chien se jette
l'instant sur lui, et défendroit son maît
péril même de sa vie. N'est-ce pas un
pagnon bien fidèle?

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa. C'est comme le
épagneul de ma tante, qu'elle aime
Quand il est sur ses genoux, et que
badiner on fait semblant de la battre,
tit animal se met en colère, il jappe et
che à s'élancer pour la défendre. Je
aussi qu'il mordroit de toute sa force,
tante ne le retenoit pas.

M. DE VERTEUIL.

Et n'as-tu pas observé, lorsque ta t
été quelque temps hors de la maison sa
chien, combien il se montre joyeux de
tour, comme il saute sur ses genoux, c
il lèche ses mains, comme il cherche
témoigner, par ses transports, à quel
il lui est attaché, et combien il sent d
sir à la revoir?

ADRIEN.

Oui, mon papa; et quand il l'a bi
ressée, il saute à terre, et se met à
autour de la chambre en cabriolant;

vient encore devant ma tante, s'élance sur s genoux, et lui fait mille nouvelles amiés.

M. DE VERTEUIL.

Les grands chiens ne sont pas moins attaés à leurs maîtres, et quand ils auroient ssé des années sans les voir, ils les reconoîtroient encore et les aimeroient comme uparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela me fait souvenir du iien d'Ulysse, qui fut le premier à le reonnoître à son retour.

LE BEURRE.

---

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MAMAN, que fait là cette femme avec un bàton qu'elle remue dans un petit tonneau?

mad. DE VERTEUIL.

Elle fait du beurre, Pauline.

PAULINE.

Quoi! maman, de ce beurre do
quelquefois sur du pain?

mad. DE VERTEU

Oui, ma fille.

PAULINE.

Et comment donc se fait le
vous plaît?

mad. DE VERTEU

Tu as bien vu quelquefois t
ches dans la prairie?

PAULINE.

Oui, maman; l'autre jour en
ma grand'maman nous fit pre
chaud pour notre goûter.

mad. DE VERTEU

Eh bien, Pauline, c'est ave
l'on fait le beurre. On le met d'
ser au frais dans de grandes jatt
qu'il y est resté quelque temps
plus grasse du lait vient flotte
c'est ce que l'on appelle la c
bien mangé de la crême avec d

PAULINE.

Oui, maman, ma tante m'
hier. Oh! c'est bien bon.

mad. DE VERTEUIL.

C'est fort bon en effet. Mais sûrement ta tante ne t'en donna pas beaucoup, car ce n'est pas une nourriture saine pour les enfans.

PAULINE.

Elle ne m'en donna qu'une cuillerée. J'aurois bien voulu en avoir davantage.

mad. DE VERTEUIL.

Ta tante avoit raison de ne pas vouloir satisfaire ta friandise; tu en aurois été malade; peut-être aurois-tu été obligée de jeûner tout aujourd'hui, de prendre une médecine, et de rester dans ton lit. Ainsi nous n'aurions pas pu venir nous promener. N'en aurois-tu pas été bien fâchée.

PAULINE.

Oui, certes.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que ta tante a fort bien fait de te refuser. Mais je vais continuer de te dire comment se fait le beurre. Lorsque la crême s'est ramassée en flottant au-dessus du lait, on la tire avec une grande cuiller pour la mettre dans une autre jatte; de là, on la verse dans *un petit* tonneau pareil à celui

que cette femme a devant elle, et que appelle une baratte.

PAULINE.

Ensuite, maman, je vous prie?

mad. DE VERTEUIL.

Lorsque l'on a versé la crême dans la ratte, on se met à la battre avec un b au bout duquel il y a une petite planche de, percée de trous; puis quand la crême quelque temps battue, la partie la plus g commence à se séparer, et se rassemb masse. Alors voilà le beurre fait. Veu que nous allions voir celui qui est dans ratte de cette femme?

PAULINE.

Je ne demande pas mieux, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Viens, ma fille. (*En avançant ve fermière.*) Bonjour, ma bonne amie; driez-vous nous permetre de voir com vous battez votre beurre?

LA FERMIÈRE.

Avec plaisir, madame. Approchez-v ma petite demoiselle, je vais vous le mo

mad. DE VERTEUIL.

Votre beurre est-il bien avancé?

LA FERMIÈRE.

Oui, madame; il commence à se faire. ;lle ôte le couvercle de la baratte.) Vous lez voir.

mad. DE VERTEUIL.

Regarde, Pauline; vois-tu cette masse anchâtre? c'est le beurre. Attends, je vais soulever, pour que tu puisses voir jusqu'au nd.

LA FERMIÈRE.

Voyez, ma chère enfant; il y a déjà une rtie de la crême qui est devenue du beurre. enez, en voici un morceau; goûtez.

PAULINE.

Il est vrai.

mad. DE VERTEUIL.

legarde maintenant au bout du bâton, petite planche ronde avec des trous, je te parlois tout-à-l'heure.

PAULINE.

i, maman.

mad. DE VERTEUIL.

st avec cet instrument que cette bonne re a battu sa crême.

LA FERMIÈRE

ndez; je vais battre un moment à dé-; vous en verrez mieux ce qui se

(passe. *Elle ôte le bâton du trou du couvercle, et se met à battre doucement.*)

mad. DE VERTEUIL.

Vois-tu, Pauline, comment, à force de battre la crême, le beurre se forme peu-à-peu?

PAULINE.

Oui, maman, cela est singulier.

LA FERMIÈRE.

Vous avez assez vu, je crois, ma petite demoiselle. Je vais à présent remettre le couvercle, car autrement je ne puis battre assez ferme; et puis, vous le voyez, je ferois sauter la crême hors de la baratte.

mad. DE VERTEUIL.

Vous avez raison, ma bonne amie. Je vous remercie de nous avoir laissé voir avec tant de complaisance.

PAULINE.

Et moi aussi, je vous remercie de tout mon cœur. Je saurai à présent ce que c'est que le beurre, lorsque j'en mangerai.

mad. DE VERTEUIL.

C'est fort bien, Pauline. Sais-tu maintenant comme on appelle ce qui reste de la crême au fond de la baratte?

PAULINE.

ı, maman.

mad. DE VERTEUIL.

appelle cela du lait de beurre.

PAULINE.

ɔi ! maman, c'est là ce lait de beurre
: prends quelquefois le soir avec de
mondé ou du pain ?

mad. DE VERTEUIL.

i, ma fille.

PAULINE.

! je l'aime bien, maman.

mad. DE VERTEUIL.

ıtmieux, Pauline ; c'estune fort bonne iture pour les enfans. Mais veux-tu : te dise ce que la bonne femme va faire e à son beurre pour le rendre meilleur ?

PAULINE.

i, maman; je serai fort aise de l'ap-lre.

mad. DE VERTEUIL.

ı pourras le voir toi-même tout-à-l'heure. ndant je vais te le dire d'avance, afin tu y fasses plus d'attention. Lorsque bonne fermière aura tiré de sa crème *e beurre qu'elle* peut en avoir, elle le la-*ɔien avec de l'eau* fraîche, puis elle les

pétrira, pour en faire sortir le peu de l
s'y trouve encore; puis, après y av
un peu de sel, elle le pétrira de nouvea
qu'il se trouve également salé par-tou

PAULINE.

Et pourquoi mettre du sel dans le b
maman?

mad. DE VERTEUIL.

C'est que lorsqu'on n'y a pas mis
il ne tarde guère à se gâter, et à p
un goût rance et désagréable; mais p
y met de sel, et plus long-temps il s
serve. Regarde, Pauline, la bonne fe
est maintenant occupée à laver son be

LA FERMIÈRE.

Voyez-vous, mon enfant, comm
sort encore du lait? Il y a aussi des
poils de la vache que j'ai grand soin
pour que mon beurre soit bien propr

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce beurre ne com
t-il pas à te paroître friand?

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je prie cette brave fe
de nous en apporter demain pour déj

PAULINE.

Oui, maman; j'aurai plus de plaisir à le manger après l'avoir vu faire.

mad. DE VERTEUIL.

Voudrez-vous bien, ma bonne amie, nous porter demain une livre de votre beurre?

LA FERMIÈRE.

Très-volontiers, madame.

mad. DE VERTEUIL.

Vous me connoissez, je crois, et vous savez où je demeure?

LA FERMIÈRE.

Oh, si je connois madame de Verteuil! vraiment oui. Je vous porterai demain une livre de mon beurre; et lorsque vous voudrez encore venir en voir faire d'autre, vous en êtes la maîtresse.

mad. DE VERTEUIL.

Je vous rends grace de votre complaisance.

PAULINE.

Je vous suis aussi bien obligée, ma bonne amie, de m'avoir laissé voir faire votre beurre; et lorsque j'en mangerai demain à mon déjeûner, je me souviendrai encore de votre

TOUT UN PAYS

RÉFORMÉ PAR QUATRE ENFANS.

Sur le penchant d'une colline qui s'élève à quelque distance de Paris, on aperçoit de loin un village dont la situation paroît si riante, que les voyageurs les plus pressés descendent ordinairement de leur voiture, pour aller y jouir de la perspective d'une contrée délicieuse. Vous allez croire que les enfans de ce village doivent s'y trouver fort heureux. Sans doute ils le sont aujourd'hui. Mais autrefois combien ils étoient à plaindre! D'où venoit donc leur malheur? me direz-vous. Étoient-ils souvent malades? Au contraire; l'air qu'ils respiroient depuis le berceau étoit le plus favorable pour la santé. Leurs parens étoient-ils pauvres? Vraiment ils n'étoient pas riches; mais ne peut-on pas vivre tranquille et satisfait sans de grandes richesses?

D'où venoit donc leur malheur? deman-dez-vous encore. Eh bien! s'il faut vous le dire, c'est de la mauvaise éducation qu quelques-uns d'entr'eux avoient reçue,

ıuvais exemples qu'ils donnoient aux Ils avoient sur-tout le défaut d'être ux et turbulens. Dès qu'il s'en trouulement deux ensemble, il y avoit : une querelle établie.

te voilà, Colin? Oh! quelle sotte mine ae ton habit neuf! — C'est apparemu'il fait honte à tes guenilles. — Bon! en d'un habit neuf que je me soucie, nt. — Mais tu fais le fier, je crois, avec e rouge et tes bas bleus. Je ne sais qui ıt que je ne te jette dans cette mare, ; mettre tout entier de la même cou-

à une légère idée des complimens qu'ils t coutume de se faire en s'abordant. ıroles, ils en venoient bientôt à des plus tristes. Ils se donnoient des gour-, s'arrachoient les cheveux et se traîdans la boue, jusqu'à ce que leurs paınssent les séparer à coups de bâton. sitôt qu'il paroissoit un étranger dans ıge, ils disputoient aux chiens le pride courir après lui et de le tracasser. école, ils se disoient des injures, ou se ıientdes coups de pieds entre les bancs. oit bien que leur maître à la fin s'en

aperçut, et vînt leur donner sur les oreilles. Il y en avoit tous les jours cinq à six de sévèrement punis. Aussi n'alloient-ils qu'à regret à l'école; et lorsqu'ils y étoient envoyés de force par leurs pères, ils prenoient le chemin le plus long, arrivoient tard, faisoient mal leurs devoirs et recevoient une punition nouvelle.

Ils n'étoient pas plus heureux hors du temps de l'étude; car ils ne pouvoient aller tour à tour les uns chez les autres pour s'amuser ensemble, attendu qu'ils ne savoient s'accorder qu'à faire du mal, et que leurs parents étoient excédés de leurs criailleries.

Ils passoient ainsi toutes leurs journées à se quereller et à se battre dans les rues, à être réprimandés ou punis à l'école, et à recevoir de sévères reproches de leurs pères, lorsqu'ils rentroient au logis.

Voilà exactement le tableau de la vie qu'ils menoient autrefois. Il vous tarde sans doute d'apprendre comment s'opéra le changement que je vous ai annoncé. En voici l'histoire fidèle.

Au bout du village, il y avoit une belle maison qu'un homme riche de la ville, nommé M. de Guercy, venoit d'acheter à d

ɔlir son séjour. On l'attendoit
n moment avec sa famille.
voitures qui l'amenoient, lui,
es enfans et ses domestiques,
n sur la grande route. Au bruit
ndit, tous les enfans du village
ıt pour le voir passer. Mais au
ıaluer poliment et de les rece-
s marques de joie et d'amitié,
que pousser des éclats de rire
t les suivre avec des huées.
; de M. de Guercy avoient re-
vilaine conduite, et s'en étoient
s les uns aux autres. Ils ne con-
comment des enfans pouvoient
iers. Ils apprirent bientôt à les
ɔître.
t dès le lendemain faire une pe-
lans les environs, pour recon-
s. Il falloit traverser le village.
ɿui les aperçut, courut en aver-
:ades, qui sortirent aussitôt par
ıurs cabanes. Les plus sauvages
ent que jusqu'au seuil, et lors-
ıyoient prêts à passer, ils ren-
ipitamment en leur fermant la
:; les autres les regardoient in-

solemment sans leur rendre leur
n'y répondoient que par des grima
révérences moqueuses.

Je sens, mes chers amis, comb
tails doivent vous paroître pénit
qui de vous pourra deviner comm
fans de M. de Guercy se condu
vers ces polissons? Leur rendiren
insultes, ou s'en vengèrent-ils par

Non, non. Ils firent bien mi
comment donc? — Le voici :

Ils poursuivirent tranquillemen
min, non-seulement sans témoign
dre ressentiment, mais encore sa
remarquer rien de ce qui se pas
d'eux. Mais à peine furent-ils e
un petit bosquet à l'extrémité d
qu'ils eurent ensemble l'entreti
vais vous rapporter, après vous
connoître leurs noms. Louis, Aug
les et Frédéric, c'est ainsi qu'ils s
par ordre d'âge et de taille, en co
par l'aîné. Je me fais un devoir
désigner bien clairement, afin qu
siez juger vous-mêmes à qui app
vis le plus raisonnable dans la d
qu'ils vont prendre sous vos yeu

bien connu de méchans petits gar-
lans ma vie, dit Frédéric; mais j'a-
ue je n'ai pas encore vu d'aussi mau-
ıjets que ces petits paysans. J'étois
l'en choisir un de ma taille, pour lui
ıdre à vivre. Savez-vous ce qu'il faut
Nous n'avons qu'à couper ici chacun
ɔâton, et en repassant dans le village,
n distribuerons des volées à tous ceux
ıviseront de nous insulter. Voilà, je
le meilleur parti que nous ayons à
'e.

ense comme Frédéric, s'écria Charles.
: savoir nous faire respecter dans le
Louis, ne penses-tu pas comme nous?

LOUIS.

ı, je vous assure; et je me garderai
e tremper dans un pareil complot.

AUGUSTE.

is a raison : ce seroient de belles af-
que nous ferions à notre famille, pour
ı-venue dans le village.

LOUIS.

'il nous arrivoit un malheur, et que
e nous fût rapporté couvert de bles-
: nos parens, pensez-vous quel seroit

leur chagrin, et ne seriez-vous pas inconsolables de les avoir si cruellement affligés?

FRÉDÉRIC.

Effectivement; je ne songeois pas à cela.

CHARLES.

Eh bien, Louis, toi qui es l'aîné, tu dois penser plus sagement que les autres; dis-nous ce que nous avons à faire.

LOUIS.

Ce que nous avons à faire, mes chers amis, c'est de ne rien faire du tout. En reprochant à ces petits garçons leur grossièreté, ne seroit-il pas ridicule de nous montrer plus grossiers qu'eux-mêmes?

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

LOUIS.

Ce n'est pas tout encore. Si au lieu d'aller leur faire une querelle, nous pouvions les guérir de la manie d'être si querelleurs, ne seroit-ce pas tout ensemble un grand plaisir et une grande gloire pour nous?

CHARLES.

Oui; mais comment en venir à bout?

LOUIS.

Vraiment c'est ici la difficulté. Cepen-

on pourroit.... Oui, il me vient une
Écoutez :

JGUSTE, CHARLES et FRÉDÉRIC.

! voyons, voyons, voyons.

LOUIS.

ıs souvenez-vous du jour où l'on nous
ı notre grand chien Castor, pour le
; à l'attache dans la cour? Vous sou-
vous combien il étoit sauvage et gron-
Te rappelles-tu, Frédéric, qu'il dé-
ar te déchirer à belles dents le pan de
bit?

FRÉDÉRIC.

, oui! je m'en souviens. Il m'auroit
. pièces, si je ne m'étois sauvé.

LOUIS.

re papa nous donna à ce sujet un fort
ınseil. Mes enfans, nous dit-il, gar-
us bien d'aller agacer Castor. Au lieu
lancer des pierres, jetez-lui de temps
ıps un morceau de pain, et vous ver-
u bout de quelques jours, que son ca-
e se sera peu-à-peu adouci, et qu'il
ra même de l'attachement pour vous.
ıs garantis que de cette manière vous
z bientôt *jouer* avec lui sans péril.

AUGUSTE.

En effet, cela ne tarda pas long-temps à arriver. Loin de chercher à nous mordre, il fut le premier à nous faire des caresses.

FRÉDÉRIC.

Je lui monte aujourd'hui sur le dos, et je lui mets le poing dans la gueule sans qu'il me fasse de mal.

LOUIS.

Vous voyez donc, mes amis, ce que l'on peut gagner par la douceur.

CHARLES.

Oui; mais où veux-tu en venir avec ton chien?

LOUIS.

A une chose toute simple. C'est que des créatures douées de raison ne doivent pas être, sans doute, plus intraitables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus par de bons traitemens à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espérance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui, mes frères, j'ose vous promettre qu'avec de la patience et de la *modération* nous viendrons à bout de les

hanger, et de nous concilier peut-être leur lus tendre attachement.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup e grace, firent une impression si vive sur petite troupe, qu'il fut résolu tout d'une oix de suivre le plan proposé par Louis. es trois frères venoient à peine de lui donner leur consentement, qu'un bruit souain se fit entendre dans les broussailles. s tournèrent les yeux de ce côté. Quelle t leur surprise en croyant apercevoir leur pa! C'étoit lui-même en effet qui les oit suivis de loin dans leur promenade. yant remarqué la veille, aussi bien qu'euxèmes, la grossièreté des petits garçons du llage, il avoit craint qu'ils ne se portasnt à quelque insulte envers ses enfans, et avoit voulu observer la manière dont ceuxsauroient se conduire.

Son premier mouvement fut de prendre ouis dans ses bras, et de le serrer tendreent contre son sein. Tu viens de me doner une grande joie, mon cher fils, lui dit-il, détournant ces petits fanfarons de la belle pédition qu'ils méditoient. Je te sais bon *é aussi, mon cher* Auguste, d'avoir si bien *ondé ton frère.* Pour vous, messieurs, je

rens, occupés dès le point c
vail opiniâtre, n'ont pas le
struire.

Il n'y a que le maître d'
qui puissent leur donner, e
temps en temps, quelques
duite, tandis qu'il faudroi
d'eux en particulier à chaq
journée. Vous ne devez donc
que ces enfans, entraînés l'
prennent de mauvaises habi
tifient. Vous savez, d'après
périence, que ce n'est pas u
que de les déraciner. Ainsi
bout de votre entreprise,
vaincre bien des difficultés
cela dans la vue de vous dé
noble dessein; c'est au cont
encourager à le faire réuss
bien plus que de la gloire
succès. Ce n'est pas par vos
par vos exemples que vous
l'obtenir. Vous ne pouvez c
ves sans vous perfectionner
par conséquent, sans me
grande joie que puisse goût
[illegible]

ndant ce discours, M. de Guercy avoit plaisir de lire dans les yeux et sur le de ses enfans tous les sentimens proà flatter ses espérances. Après avoir enné leur zèle par des motifs d'honneur, r fit sentir la honte qu'il y auroit pour le laisser lâchement éteindre. Le sort village, leur dit-il, est entre vos mains. ez que si, après avoir d'abord aidé ces s à sortir de leurs vices, vous les y laisnsuite retomber, vous ne ferez que les re plus coupables, puisque vous leur z fait perdre l'excuse qu'ils avoient au s dans leur ignorance. Quels reproches ux n'auriez-vous pas alors à vous faire s-mêmes !

on, non, mon papa, s'écrièrent à la fois les enfans, ne craignez point de nous perdre courage. Nous vous aimons trop vous donner jamais ce chagrin.

a nuit, prête à s'avancer du bout de izon, vint les interrompre dans les doueffusions de tendresse qui suivirent ce sport. Ils sortirent du bocage en se te: tous par la main. L'entretien continua ouler sur le même sujet, à leur retour endant le reste de la soirée. Après quel-

ques instructions générales, M.
dit à ses enfans qu'il leur aban
maniement de toute cette affair
ne feroit que les aider de ses co
croyoient en avoir besoin pour l
de leur plan.

Ils ne tardèrent pas à le mettr
tion. Leur première idée fut de
souvent dans le village, pour f
les petits paysans avec leur pré
eût bien d'abord quelques sour
dont il n'auroit tenu qu'à eux d
sujets d'escarmouche; mais ils ne
semblant de les entendre. Plus
garçons se montroient grossiers
ges, plus les quatre frères se pi
politesse envers eux. Qu'est-ce
cela? disoient ceux-ci; est-ce que
de la ville n'ont point de courag
en montroient bien plus sans dout
pareille modération, qu'il n'en a
pour se battre, puisqu'ils savoient
de la violente démangeaison qu'il
quelquefois, sur-tout Charles et
de se retourner brusquement po
coup de poing.

Cette conduite ne pouvoit m

réussir. Au bout de quelques jours les s paysans, lassés de les houspiller en , les laissèrent passer à leur côté sans re la moindre attention. Ils ne furent remarqués que des gens raisonnables, s'étonnant de les voir si doux et si ré- s, les saluoient à leur passage avec un e bienveillance. Les enfans de M. de cy profitèrent de cette disposition pour nnoissance avec quelques-uns d'entre ls leur firent adroitement des questions, e connoître les pauvres veuves et les rds infirmes qui avoient besoin de se- . Comme leur père avoit pour principe eussent toujours de l'argent à leur dis- on, ils résolurent de consacrer leurs s économies à subvenir aux nécessités us malheureux. Leur plus douce ré- on étoit d'aller eux-mêmes les voir, et r porter des soulagemens. L'espérance consolation entroient à leur suite dans isérables chaumières, qui ne retentis- t avant leur arrivée, que des soupirs de leur, et souvent des cris du désespoir. récit de leur bienfaisance avoit déjà i de cabane en cabane, dans toute l'é- ie du village. Les petits paysans étoient

tout étonnés d'entendre leurs parens
ler qu'avec des expressions de res
ces mêmes enfans qu'ils se donno
airs de mépriser. Ils n'en auroient p
pas voulu croire la renommée sur sa
Il fallut bientôt, en dépit d'eux-mên
leur propre expérience servît à les
venir de leur injuste opinion.

Un petit garçon avoit perdu une
douze sous, que sa mère lui avoit
pour aller acheter du pain. Il se d
dans la crainte d'être battu s'il ne l
voit pas. Un des enfans de M. de
vint à passer près de lui, s'inform
jet de sa peine, l'aida dans ses rec
et les voyant inutiles, il lui donna
che la petite somme qu'il avoit perd

Un autre, en jouant imprudemn
d'un fossé, s'étoit laissé tomber d
jusqu'au menton, et ne pouvoit re
bord. Un des enfans de M. de Guer
dit ses cris de la prairie voisine,
à son secours, et, au risque de se n
même, il parvint à le retirer de
verdâtre où il barbotoit.

Or, devinez, parmi les quatre frè
qui avoient fait ces deux bonnes

'rédéric qui avoit fait la première, et
s la seconde. Leurs noms demandent
:ités avec d'autant plus d'exactitude,
ès vous les avoir montrés prêts à se
avec les petits paysans, vous auriez
tés peut-être de les soupçonner de
ıceté, ce qui assurément n'étoit pas
ur caractère : ils étoient courageux,
être moins sensibles.

ı autre côté, Louis et Auguste, dont
lence auroit pu paroître à vos yeux
ıut de bravoure, eurent bientôt oc-
de signaler cette vertu. Un loup s'é-
: au milieu d'un troupeau, et après
ıassacré plusieurs brebis, il en avoit
e à la gorge, et la rejetant sur son dos,
ortoit en la fouettant de sa queue. Le
ɜrger, qui étoit pourtant l'un des plus
ux du village, avoit pris lâchement la
a première approche du loup. Louis et
:e rencontrèrent dans un chemin étroit
l ravisseur. Celui-ci, content de sa
enfiloit fièrement sa route sans s'em-
er des deux frères, dont la taille ne
iroit pas beaucoup de frayeur. Cette
tre eut cependant pour lui des suites
:heuses qu'il ne sembloit l'imaginer.

Louis avoit un bâton noueux, dont
chargea un coup si fort sur la jambe
du loup, tandis qu'Auguste lui don
sien sur la tête, que l'animal féroce,
tout-à-coup plus timide que la bre
chirée entre ses dents, la laissa ton
sa gueule sanglante, et s'enfuit en
comme un désespéré, sans avoir r
d'autre avantage sur les deux jeunes
pions, que le prix de la course qui lu
malgré leur poursuite, quoiqu'il ne
état d'aller que sur trois jambes seu

Je vous laisse à penser combien
nement, dont le petit berger alla
suite raconter l'histoire dans le villa
leversa les idées de ses compagn
avoient repoussé les enfans de M. de
par dédain; ils n'osoient plus en ap
par respect. Une circonstance heure
vint enfin à les réunir.

Les quatre bons frères jouoient e
dans la grande cour de leur mai
balle s'écartant de son but, passa
sus la muraille, et alla tomber sur
chemin, au milieu d'une foule
paysans qui revenoient de l'école.
jours plutôt, cette balle auroit été s

omme de discorde : les petits garçons
ɔient pas voulu la rendre, et Charles
ɩdéric n'étoient pas d'humeur à la lais-
ns combat entre leurs mains. Il en ar-
tout autrement ce jour-là. Celui qui
t ramassée, s'empressa de la rapporter
ɩis qui venoit la chercher; il la lui pré-
.même avec tant de grace, que Louis
ta, ainsi que ses camarades, à venir
émoins de la partie. Ce fut pour eux
emière occasion d'apprendre combien
ɩisir gagne à être goûté sans trouble et
altercation. Malgré leur extrême viva-
les enfans de M. de Guercy ne s'em-
ient point les uns contre les autres. Ils
faisoient point de mauvaises chicanes
es cas douteux; chacun étoit le pre-
ɩ se condamner lui-même quand il
ɔrt; le vainqueur avoit aussi peu d'or-
que le vaincu de jalousie; et la par-
heva, sans qu'on eût pu deviner
: d'après, à aucun mouvement d'in-
ou de dépit, qui l'avoit gagnée ou

nps permettoit d'en jouer encore
: avant l'heure du dîner. On engagea
paysans à prendre part à celle-ci.

Louis et Frédéric d'un côté, Au
Charles de l'autre, se partagèrent
troupe avec autant d'égalité qu'il f
ble. Et, qui le croiroit? cette seco
tie ne produisit pas plus de dispute
première, tant les enfans de M. de
avoient déjà pris d'ascendant par la
leur exemple.

Ils eurent le plaisir de remarque
même, le bon effet de cette premiè
En traversant le village, ils entendi
noncer leurs noms avec des appl
mens. Ils s'approchèrent émus de
venoit de s'élever une discussion e
joueurs, et l'un d'eux s'étant écrié
loit jouer sans querelle, comme ils l
fait le matin avec les enfans de M. c
cy, ils avoient tous battu des main
proposition.

Depuis ce moment, les enfans d
Guercy commencèrent à goûter le
sances les plus flatteuses. En fréque
plus en plus leurs jeunes institute
petits paysans s'attachèrent à les
pour modèle; et ceux-ci, de leur cô
roient rougi de leur donner l'exe
quelque défaut. De là naissoit e

une vive émulation à qui se distingueroit par la conduite la plus sensée.

Admis librement dans la maison de M. de Guercy, les petits garçons du village voyoient es enfans se livrer gaîment à l'étude, et emplir leurs devoirs avec autant d'ardeur qu'ils en mettoient à se divertir ; ils en devinrent à leur tour plus studieux et plus appliqués, sur-tout ceux dont les quatre frères payoient les mois d'école, et qui cherchoient à témoigner une douce reconnoissance à leurs bienfaiteurs, par l'hommage des fruits mêmes de leurs bienfaits.

En voyant les enfans de M. de Guercy vivre entre eux dans la plus intime union, et ne disputer ensemble que de complaisance et de soins délicats, les petits garçons du village résolurent de quitter leur ancienne habitude de se chamailler sur les plus frivoles sujets. Bientôt on n'entendit plus parler de querelles, encore moins de batteries ; et s'il s'élevoit de loin en loin quelques petits démêlés, ils étoient bientôt terminés par l'esprit de justice des quatre jeunes frères, que l'on ne manquoit jamais de prendre pour arbitres du différend.

Les enfans de M. de Guercy continuèrent

toujours d'employer l'argent d
à soulager les besoins des pa
tits garçons du village auroi
pouvoir les imiter sur ce point
leur bourse étoit fort mal ga
chèrent du moins à y supplé
manière. Ils partageoient leu
enfans qui n'en avoient pas;
vieillards à marcher dans les
ciles; ils se chargeoient de l
sions, et leur rendoient avec
tous les bons offices qui étoien

Les voyageurs qui avoient
ques mois auparavant ce vill
connoissoient plus. Au lieu de
avoient essuyées à chaque pa
voient plus que des secours obl
à qui prendroit soin de leurs c
les conduiroit à l'auberge, à
queroit le chemin ou les perso
mandoient; en un mot, à qu
roit le plus d'égards et de bie

Les pères de ces enfans, do
trefois étoit continuellement
chagrins que ceux-ci leur f
nuellement essuyer, connure
si doux de s'abandonner au

la tendresse paternelle. Sensibles à ces
esses, les enfans en devinrent encore
lleurs pour plaire aux auteurs de leurs
:s. Plus de divisions entre les voisins pour
misérables querelles de leurs enfans. La
x qui régnoit dans chaque ménage, avoit
ené un traité d'alliance entre toutes les
umières.
Ce n'est pas tout. Comme il se tenoit sou-
t des marchés dans le village, les habitans
hameaux des environs avoient fréquem-
nt occasion d'y venir faire leurs emplettes.
urent bientôt frappés du changement qui
étoit opéré, et plus surpris encore d'en
rendre la cause. Oh! comme ils auroient
lu avoir aussi M. de Guercy et ses en-
au milieu de leurs habitations! Ces vœux
ent bientôt exaucés en quelque manière.
Le printemps qui venoit de rendre à la
ure sa couronne de fleurs, voyoit fleurir
r la première fois dans ce canton, des
tus qui lui avoient été jusqu'alors bien
ngères. L'innocence et la joie paroient
nouveaux charmes ces riantes campagnes.
enfans, répandus par bandes sur la prai-
, y jouoient en paix comme des troupes
frères. Quelques-uns étoient couchés sur

le gazon, et le rouge enflammé de leurs j
formoit un contraste charmant ave
douce verdure. L'éclat de leurs yeux n
plus terni par les larmes; la candeur de
fronts n'étoit plus voilée par de sombre
jets de méchanceté; le sourire régnoi
leurs lèvres, et la propreté sur leurs
mens. Les oiseaux, dont ils avoient ces
troubler les amours, voltigeoient avec
fiance sur leurs têtes, venoient sans
ramasser autour d'eux les miettes écha
de leur bouche, et sembloient à l'envi
cher à les payer de la liberté qu'ils laiss
à leurs petits, par des chants d'alégre
de reconnoissance.

Les paysans, qui n'avoient jamais
d'un si doux spectacle, ne pouvoient
tenir l'excès de leur surprise et de le
tisfaction. Mais parmi tous ces pères,
étoit celui dont les transports pussent é
le ravissement de M. de Guercy? J
donc enfin régner autour de moi le bon
se disoit-il, et ce bonheur général est
vrage de mes enfans. Ah! leur vie e
sera heureuse, puisqu'ils connoissent
bonne heure le charme de la bienfais
la plus douce des vertus. O mes bon

bien je dois vous chérir! Les vieillards
bénissent, les femmes vous caressent,
etits sautent de joie autour de vous;
le monde ici me dispute le plaisir de
aimer.

terme d'une année, que Louis avoit
andé pour donner un plein succès à l'en-
ise qu'il venoit d'exécuter avec ses frè-
levoit arriver le dimanche suivant. M. de
rcy, qui en avoit pris exactement la date
es tablettes, voulut solemniser ce jour
ne fête brillante qui en éternisât la mé-
e dans le village. Pour mieux jouir de
prise de ses enfans, il les mena la veille,
e matin, faire une longue promenade,
s que tous ses domestiques restoient à
isine, occupés de mille préparatifs. Ja-
le four de la maison n'avoit été si bien
ffé que ce jour-là.

lendemain, lorsque le service divin
ni, M. de Guercy sortit le premier de
se, et ayant rassemblé les paysans de-
la porte, il les engagea tous, pères et
ns, à le suivre vers sa maison. L'intérieur
cour étoit garni de tables proprement
sées, autour desquelles il les invita à
eoir. Etant ensuite monté sur le perron,

avec ses quatre fils : « Mes amis,
« vous présente mes enfans. Ils vi
« travailler une année entière à fa
« heur des vôtres. Je vois avec la
« satisfaction qu'ils n'ont pas trop
« dans leur ouvrage. Profitons, vo
« de l'utile leçon qu'ils nous on
« Mettons dans nos affaires une a
« intelligence que vos enfans et le
« mettent dans leurs plaisirs. Je
« et vous avez besoin de ma fort
« êtes laborieux, et j'ai besoin
« vaux. Je me propose d'acheter l
« dépend ce village; et mon pr
« de possession sera de vous re
« mes droits. Il n'en faut pas con
« tres que celui de l'égalité nat
« tous les hommes. Je prévois q
« dera pas long-temps à s'établir
« la France. Peut-être ailleurs co

;eque d'une seule famille, où tous, sans
:inction, travaillent de concert à sa pros-
ité »!
ıvoit à peine achevé ce discours, que
ysans s'élançant de leurs siéges, vinrent
cipiter à genoux devant lui sur les mar-
du perron. Les hommes baisoient ses
s, les femmes se jetoient dans ses bras;
passoit de main en main ses enfans, en
:cablant de caresses. M. de Guercy,
ivement ému par cette scène touchante,
la pouvoir soutenir plus long-temps,
a ordre à ses domestiques de servir les
chissemens qu'il avoit fait préparer. Ce
banquet fut suivi de chants et de dan-
›ù l'on vit éclater la joie qui régnoit dans
les cœurs; et chacun, en se retirant,
lit les airs du nom de M. de Guercy,
elui de ses enfans, et des vœux les plus
res pour leur félicité.
:. de Guercy ne tarda pas long-temps à
:uper des moyens de réaliser le projet
·emplissoit son cœur généreux. De bons
vains, se disoit-il, ont appris aux hommes
'and intérêt qu'ils ont à se servir mutuel-
ent et à s'aimer. Des gens corrompus ont
é ces idées de chimères; j'en avois cru

moi-même l'exécution plus difficile. Que je rends graces à mes enfans de m'avoir désabusé ! L'exemple que j'en ai reçu, je le dois aux autres. Sans resserrer mes sentimens de bienveillance pour tous les hommes, il faut en renfermer l'exercice dans l'étendue du terrein que je veux acquérir. Ah si l'image du bonheur que j'y vais répandr pouvoit engager mes voisins à vouloir en go ter le fruit comme moi ! Qu'importe de p dre des vassaux, dès que l'on y gagne d frères et des amis ! Il se prépare une révo tion dans les idées. De vains titres ne tingueront plus les hommes. Cherchons vance une distinction plus douce dans la b faisance envers nos semblables, ou pl que ce sentiment se répande si égale dans tous les cœurs, que l'exercice e vienne aussi naturel que celui de la lil

Animé de cette espérance, M. de G au prix de tous les sacrifices que lui p toit sa grande fortune, s'empressa d' rir cette terre dont il ne vouloit plus Il n'attendit point que le terme néce la solidité de son acquisition fût exp commencer l'ouvrage qu'il méditoi aussitôt construire une école publiq

la des maîtres intelligens, leur fournit tous
livres d'instruction nécessaires, et en fit
vrir gratuitement l'entrée aux enfans du
lage. Il établit aussi des ateliers de cha-
; pour occuper les pauvres dans la mau-
se saison, et fonda un asyle destiné à re-
oir les infirmes et les vieillards. Il don-
t à une pauvre famille un petit coin de
'e, avec des instrumens pour la cultiver;
ıe autre, une vache ou des chèvres, qui la
ırrissoient de leur lait; à celle-ci un rouet,
aiguilles et des outils de différens mé-
s. Il en étoit payé largement par leur re-
noissance et par mille bénédictions. On
t, disoit-il quelquefois, racheter cette
e; mais les doux fruits que mon cœur en
;jà recueillis, le rachat ne sauroit me les
ıver.

:eureusement sa possession ne fut point
blée. L'année s'acheva, et le lendemain,
auroit pu encore amener pour lui la perte
outes les dépenses qu'il avoit faites, ne
ue lui montrer combien il en avoit déjà
ité. L'aisance régnoit dans toute l'éten-
de sa terre. Il n'y avoit pas un seul bras
restât dans l'inaction, pas un seul quar-
le terre qui fût demeuré sans culture.

L'année suivante fut encore plus h
Comme tous les paysans s'étoient p
plaisir de travailler ses vignobles e
lons, et qu'ils n'y avoient pas éparg
sueurs, l'abondance des fruits qu'il
lit, jointe à leur bonne qualité, le re
d'une partie des sommes qu'il avo
guées pour ses charités particulièr
établissemens. Les habitans du vi
gagnèrent pas moins que lui. Leu
attiroit de préférence les acheteurs
titude de le trouver toujours bien
meilleures denrées, la facilité de s
rer en même temps, à bon compte,
espèce d'ouvrages fabriqués dans
liers de charité, le plaisir de n'av
ter qu'avec d'honnêtes gens; tous
tages réunis faisoient qu'on croyoit
se détourner d'une lieue ou deux p
faire en cet endroit ses provisions
jour il s'y formoit de nouveaux é
mens. Les seigneurs du voisinage
leurs marchés et leurs terres se dé
sentirent bientôt que, pour leur in
me, ils devoient suivre l'exemple
Guercy. Ils s'empressèrent de veni
mander le secours de ses lumières.

à ses enfans. C'est à eux, dit-il, que je
les principes que j'ai pratiqués. Après
oir inspiré l'idée du bien que j'ai pu
ils le soutiennent chaque jour par leur
t leur intelligence. Il ne manquera plus
ı mon bonheur, si le vôtre devient en-
leur ouvrage.

s enfans consultés, retracèrent naïve-
la route qu'ils avoient suivie. On ne
t point de se diriger par leurs instruc-
, et l'on n'eut point à s'en repentir. Les
aux d'alentour devinrent d'abord heu-
et florissans. Ce cercle étroit s'étendit
te de tous côtés. Il en revenoit sans
des actions de graces à M. de Guercy.
le joie pour ce bon père, de voir la pre-
e influence de bonheur sortir du sein
ı jeune famille, pour se répandre par
és sur toute la contrée, comme le par-
exhalé, au lever de l'aurore, du calice
ıâtre d'un jeune lis, embaume insensi-
ent toute la vaste étendue d'un jardin!

e premier jour où M. de Guercy s'étoit
rrévocablement possesseur de sa terre,
s avoir, suivant sa promesse, fait à ses
aux le généreux abandon de tous ses
ts, *il avoit couru* renverser de sa pro-

pre main les trois poteaux, tris
élevé, sous le nom de la justic
nie féodale. Le lendemain les
rent planter à leur place quatre j
qu'ils appelèrent Louis, Aug
et Frédéric. Ces arbres, cultiv
grandirent à vue d'œil, et font
comme leurs parrains, le plus
de la contrée. L'ombre même
dent sert encore à l'utilité p
tous les âges. Les vieillards
pieds, y terminent les petits di
à diviser les familles; les hom
mûr viennent s'y délasser de le
les jeunes gens y font leurs noc
fans interrompent leurs jeux s
lages, pour entendre raconter à
l'histoire des quatre bons frère
prendre par leur exemple, qu
même peuvent contribuer au
leur pays.

L'AIR.

DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

. DE VERTEUIL, *tenant un soufflet.*

ILINE, mets ta main devant le tuyau : soufflet. (*Elle souffle.*) Ne sens-tu ;ontre ta main?

PAULINE.

rdonnez-moi, maman, je sens du vent.

mad. DE VERTEUIL.

is-tu ce que c'est que ce vent?

PAULINE.

)n, maman, je ne le sais pas.

mad. DE VERTEUIL.

est l'air qui étoit entré par ces trous le soufflet, et qui en sort lorsque je le e.

PAULINE.

: qu'est-ce que l'air, maman?

mad. DE VERTEUIL.

ıvre ta bouche, Pauline, et retiens ton .ne. Ne sens-tu pas venir quelque chose roid dans ta bouche?

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, c'est de l'air qui entre dan bouche, lorsque tu retiens ton haleine qui en sort lorsque tu la pousses. Il y l'air par-tout, puisque par-tout tu peux pirer, ici, dans le jardin, dans la rue. Do moi cette poche carrée de papier qui e sur la table.

PAULINE.

Qu'en voulez-vous faire, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Regarde; je vais y souffler beaucoup d (*Elle souffle dans la poche de papier qu'à ce qu'elle soit bien enflée, et eli ferme par le haut.*) Touche maintenai poche. Ne sens-tu pas qu'elle est pleine

PAULINE.

Oui, cela est vrai. Mais qu'y a-t-il dedans?

mad. DE VERTEUIL.

Rien autre chose que l'air que j'y ai s flé. Veux-tu que nous l'en fassions sorti

PAULINE.

Oui, maman; voyons.

mad. DE VERTEUIL.

Donne-moi cette grosse épingle.

PAULINE.

Tenez, maman, la voici.

mad. DE VERTEUIL, *piquant la poche avec l'épingle.*

Maintenant, mets ta main devant ce trou; ne sens-tu pas l'air qui en sort?

PAULINE.

Oui, je le sens.

mad. DE VERTEUIL.

Voilà la poche qui se vuide et qui s'aplatit. Il n'y a plus rien dedans. C'étoit donc l'air qui la remplissoit, puisqu'il n'y est rien resté, et qu'il n'en est sorti que de l'air.

PAULINE.

Oh! faites encore, maman, je vous prie.

mad. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, ma fille. (*Elle souffle encore dans la poche.*) Mais il faut que tu tiennes le doigt sur le trou pour le boucher; car autrement l'air en sortiroit à mesure que je l'y soufflerois.

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Retire maintenant ton doigt et regarde.

La poche s'aplatit encore aussitôt que cesse d'y souffler, parce que l'air sort par petit trou. Sens-tu?

PAULINE.

Oui, maman, je sens bien l'air, mais ne le vois pas.

mad. DE VERTEUIL.

Il est vrai, on ne peut pas voir l'air.

PAULINE.

Et pourquoi donc, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Je ne saurois encore te l'expliquer; tu le comprendrois pas.

PAULINE.

Mais, maman, s'il y a de l'air par-to il y en a entre nous et ces grands arbres nous voyons là-bas par la fenêtre. Pourc l'air n'empêche-t-il pas de les voir, con lorsque je ferme les rideaux?

mad. DE VERTEUIL.

Avant que je te réponde, regarde ma cuvette. Elle est pleine d'eau, et ce dant à travers tu vois les fleurs qui peintes au fond, comme s'il n'y avoi d'eau entre ces fleurs et toi.

PAULINE.

Il est vrai, maman; il faut même y r

près pour voir s'il y a de l'eau en ef-
tenez, ce matin j'y ai été trompée.
ılu prendre une assiette sur la table,
e suis jeté de l'eau sur les bras, parce
n'avois pas vu que l'assiette en étoit

mad. DE VERTEUIL.

ɔrsque les carreaux de verre de ta
sont bien propres, ne vois-tu pas les
du jardin, comme s'il n'y avoit pas
·e entre ces statues et toi?

PAULINE.

, cela est vrai.

mad. DE VERTEUIL.

mot encore. Quand il y a une vitre
dans le haut d'une fenêtre et que l'on
ı froid, n'as-tu pas observé combien
e peine quelquefois à trouver de l'œil
l endroit la vitre est cassée?

PAULINE.

, maman.

mad. DE VERTEUIL.

ıu et le verre sont des matières si pu-
e l'on peut voir à travers. Mais comme
st plus pur encore et plus subtil, on
travers sans le voir lui-même. Je vais
ıtror, d'une autre manière, que tu en

es environnée de toutes parts. Reste maintenant debout; je vais tourner autour de toi, en agitant mon éventail : ne sens-tu pas du vent de tous les côtés?

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

C'est l'air qui est entre nous deux que je mets en mouvement avec cet éventail et que je pousse contre toi. Il en arriveroit de même si je le faisois dans la rue, dans le jardin, en quelque lieu que ce fût. Il y a donc de l'air par-tout. Mais, dis-moi, as-tu vu quelquefois jouer les poissons dans le vivier de ta grand'maman?

PAULINE.

Oh! oui; ce sont de fort jolies petites bêtes. Ils viennent sur l'eau dès qu'on leur jette un morceau de pain, et ils l'avalent si adroitement!

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, les poissons doivent toujours avoir de l'eau autour d'eux, comme nous devons toujours avoir de l'air autour de nous. Si tu les voyois lorsqu'on les tire de l'eau, ils s'agitent, ils se tordent et ne tardent pas long-temps à mourir. Il nous en

t de même si l'on nous tiroit hors Nous nous agiterions, nous nous ns, et nous finirions bientôt com- Heureusement nous ne devons pas que l'air nous manque, car il en- toute la terre.

PAULINE.

, maman, y en a-t-il jusqu'aux

nad. DE VERTEUIL.

ce que nous verrons une autre fois. e t'élever si haut, il faut avoir ac- ıtres connoissances.

PAULINE.

› vais bien m'appliquer à m'instruire rriver.

LA CROISSANCE DES PLANTES.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

Mon papa; qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL.

Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres, pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE.

Et quelle est cette herbe, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est du cresson, que tu aimes tant. Je veux t'en faire manger bientôt une salade.

PAULINE.

Elle est déjà jolie à croquer.

M. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant cette seconde assiette. J'y ai mis tremper des graines il y a quatre

s si elles sont en tout comme celles
ıière assiette, qui ne trempent que
matin.

PAULINE.

ıon papa, il y a quelque chose de
lles-ci, que les autres n'ont pas.

ı.. DE VERTEUIL.

ɔrt bien remarqué cette différence.
:s, à force de tremper dans l'eau,
et de ces crevasses, il sort de pe-
ɔs blanches.

PAULINE.

t-ce que ces petites pointes blan-
. papa?

ı. DE VERTEUIL.

les jeunes racines de la plante.
:s graines ont été quelques jours
, elles se pénètrent d'humidité et
. Tu vois bien que celles-ci sont
ɔs que celles de la première as-

PAULINE.

ıi, mon papa.

. DE VERTEUIL.

ɔlles sont assez renflées, elles s'en-
à la pointe, et alors ces petites

t, comme tu peux le voir déjà sur la
rième assiette.

PAULINE.

ı! oui, mon papa, voilà ma salade toute
; il n'y a plus qu'à l'assaisonner.

M. DE VERTEUIL.

vais t'en couper quelques brins, pour
tu la goûtes d'avance; mais, vois-tu, je
ets les racines dans l'eau, et il en sortira
ouvelles feuilles, pourvu qu'on ait soin
enir toujours assez d'eau dans l'assiette.

PAULINE.

ous y en mettez donc de temps en temps,
papa?

M. DE VERTEUIL.

le faut bien, ma fille. A mesure que la
te grandit, les racines en boivent da-
ige; il est donc nécessaire de leur en
ir. Tiens, voici une autre assiette; je
vois mis de l'eau que les premiers jours
ment. Le cresson, en grandissant, l'a
ientôt épuisée, et aussitôt qu'elle lui a
qué, il a commencé à se flétrir. Vois-tu
ne les tiges sont devenues minces et se
desséchées; les feuilles sont toutes jau-
Ce cresson ne vaut plus rien; il faut
er.

PAULIN

Oh, c'est bien dommage

M. DE VERTE

Veux-tu que je te dise n ment l'on se procure la grai cresson?

PAULIN

Vous me ferez plaisir, mo

M. DE VERTE

Lorsqu'au lieu de couper le manger, on le laisse grand la hauteur de ta jambe et enc celui qui est là dans ces deux au haut de la tige de petites f comme tu en vois là dans le

PAULIN

Oh! oui, je le vois.

M. DE VERTE

Lorsque les fleurs se flétr nent à tomber, les graines place. Tu peux le voir dans regarde.

PAULINE

Je ne vois pas de graines,

M. DE VERTEU

Vois-tu ces petites cosses long de la tige?

PAULINE.

Oui, oui; c'est comme de petits haricots.

M. DE VERTEUIL.

Je vais en cueillir une et l'ouvrir : vois qu'il y a dedans.

PAULINE.

Oh, c'est singulier. Mais, mon papa, ces ines sont vertes, et celles qui sont là dans siette sont rougeâtres.

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que celles-ci ne sont pas core mûres. Si je les avois laissées plus g-temps sur le pied, elles seroient deve-s rougeâtres comme les autres. Je vais rcher; peut-être en trouverai-je de plus ncées pour la maturité. En effet, vois-tu? voici qui commençoient à devenir rou-tres; elles seroient presque déjà bonnes nettre dans l'eau ou dans la terre pour e venir du cresson. Nous en aurons qui ont parfaitement mûres dans quelques irs.

PAULINE.

Oh! qu'il me tarde d'en avoir, mon papa!

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi *donc*, Pauline?

PAULINE.

C'est que je veux essayer d'en faire venir moi-même.

M. DE VERTEUIL.

Tu me fais grand plaisir d'avoir eu cette idée. Je serai toujours charmé de te voir faire ces petites expériences; c'est le meilleur moyen de t'instruire. Aussitôt que cette graine sera mûre, je la cueillerai, et je te la garderai avec soin pour en mettre dans l'eau ou dans la terre, lorsqu'il en sera temps. Mais alors il faudra que tu aies l'attention de voir tous les jours s'il y a assez d'eau dans l'assiette, ou si la terre est assez humide dans le pot; car, ma fille, quoique le cresson soit dans la terre, il a besoin d'avoir toujours de l'eau; autrement il se dessécheroit comme celui qui est là sans eau dans l'assiette que je viens de te faire voir. L'eau n'est pas moins nécessaire aux fleurs, aux plantes et aux arbres. Ils en ont tous besoin.

PAULINE.

Et les grands arbres de notre jardin sont-ils venus de la même manière que le cresson?

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, de la même manière; mais

tu conçois qu'il leur a fallu plus de temps et aussi plus de terre et d'eau. Tu as bien vu quelquefois des glands à terre dans le parc de ta grand'maman?

PAULINE.

Oui, mon papa; je me souviens d'en avoir ramassé pour jouer.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, les glands sont la graine des chênes. Ces glands sont venus sur les chênes, à-peu-près de la même manière que les graines de cresson sont venues sur les tiges de cresson. Lorsque les glands sont mûrs, ils tombent de l'arbre; et si l'on en plante un, il en sort d'abord une racine qui s'enfonce dans la terre et y suce l'humidité qu'elle renferme. Alors il sort de la terre de petites feuilles vertes, et du milieu de ces feuilles il s'élève une tige, sur laquelle croissent beaucoup d'autres feuilles et des rameaux et des branches. Ce chêne grandit de jour en jour, d'année en année, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que ceux qui sont dans le parc de ta grand'maman. Cela n'est-il pas admirable, Pauline, que d'un petit gland il en sorte un aussi grand arbre?

PAULINE.

Oui, vraiment, mon papa; mais con cela se fait-il? Je ne puis le comprend

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas non plus, (sonne ne peut l'expliquer. Cependa: est ainsi, puisque nous le voyons : tous les jours. Lorsque nous irons c tomne chez ta grand'maman, nous : soin d'y ramasser des glands que tu] ras ici dans le jardin, pour que tu] voir croître de jeunes chênes sous tes

PAULINE.

Oui, mon papa; je veux que vor bientôt un petit parc planté de ma m:

LA PLUIE.

Mad. DE VERTEUIL, PAUI sa fille.

PAULINE.

Ah, ma chère maman! comme je vc qu'il vînt à pleuvoir!

mad. DE VERTEUIL.

ırquoi donc, Pauline?

PAULINE.

ıst que le jardinier vient de me dire faudroit qu'il tombât de l'eau pour faire r les groseilles.

mad. DE VERTEUIL.

pendant tu te plains quelquefois de la , lorsqu'elle t'empêche d'aller à la proıde.

PAULINE.

ı! je ne m'en plaindrai plus. Qu'il ve, qu'il pleuve, maman.

mad. DE VERTEUIL.

le voudrois bien aussi, ma fille; mais i, ni moi, personne enfin sur la terre ne faire tomber la pluie à son commandet: il faut attendre qu'elle tombe d'elleıe.

PAULINE.

Iais, maman, la pluie nous vient des ges. Si nous pouvions monter dans les ges, ne pourrions-nous pas faire pleur?

mad. DE VERTEUIL.

Non, ma *fille. Il est* très-facile d'aller dans

les nuages; mais en faire tomber de la pluie, c'est ce qui ne dépend pas de nous.

PAULINE.

Il est facile d'aller dans les nuages? Et comment cela? Il me semble qu'il faudroit avoir des ailes comme un oiseau.

mad. DE VERTEUIL.

Les ailes seroient un excellent moyen pou cet effet; mais hélas! nous n'en avons poin Nous avons des jambes, et nos jambes pe vent y suffire.

PAULINE.

Des jambes pour aller dans les nuage.

mad. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, Pauline; et tu vas b tôt convenir toi-même qu'il n'est rien aisé à comprendre.

PAULINE.

Oh! voyons, je vous prie, maman

mad. DE VERTEUIL.

Tu sauras d'abord qu'il y a des I l'on voit s'élever des montagnes, c'es de grands monceaux de terre, de de pierre, qui sont trente ou quarante hautes que les tours de Notre-Dan hautes encore que le mont Valérie t'ai fait voir du haut de l'étoile de

PAULINE.

bien, maman, ces montagnes?

mad. DE VERTEUIL.

rsque l'on est grimpé sur leur sommet, t aussi haut que les nuages, et quelis plus haut; alors on les voit de là es pieds, comme nous les voyons d'ici os têtes.

PAULINE.

comment paroissent-ils être faits?

mad. DE VERTEUIL.

peux me le dire, Pauline.

PAULINE.

i, maman? Je n'ai pas grimpé sur les gnes, qu'il m'en souvienne.

mad. DE VERTEUIL.

st vrai. Mais il t'est cependant arrivé promener au milieu d'une espèce de .

PAULINE.

uand donc, maman?

mad. DE VERTEUIL.

iver dernier. Ne te souviens-tu pas de ais brouillard qui nous surprit un jour, e nous revenions de chez ton oncle?

PAULINE.

, vraiment, je m'en souviens encore.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce brouillard e
espèce de nuage; et l'on voit sous
les nuages comme un brouillard,
l'on est au sommet d'une haute mo

PAULINE.

Voilà qui est singulier.

mad. DE VERTEUI

Quoique nous fussions alors au
brouillard, il nous fut impossible d
tomber en pluie. Il nous seroit don
possible de faire tomber les nuage
quand nous serions au milieu des

PAULINE.

Comment vient dono la pluie,

mad. DE VERTEUI

Ton papa m'a promis de te l'e

PAULINE.

Oh! c'est bon. Je saurai bien le
venir de sa promesse.



LES VAPEURS.

I. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

Lon papa, voulez-vous me permettre de nter sur cette banquette, près de la croi- ? Je n'ouvrirai pas la fenêtre ; je ne veux : regarder dans la rue à travers les vitres.

M. DE VERTEUIL.

'e le veux bien, Pauline. Viens, je vais poser moi-même sur la banquette. Tu x maintenant voir passer les voitures et belles dames qui sont dedans, comme ı fenêtre étoit ouverte.

PAULINE.

l est vrai, mon papa. (*Après un moment silence.*) Mais, qu'est-ce donc? Je ne s plus rien à travers la vitre. Elle étoit si re il n'y a qu'un moment! D'où cela nt-il, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que tu l'as obscurcie par

ton haleine. Viens devant cet autre carreau. Ne vois-tu pas bien clair à travers?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ouvre maintenant à demi la bouche en avançant les lèvres, et pousse ton haleine contre ce même carreau qui est encore si clair. Vois-tu comme il a été tout de suite obscurci par la vapeur sortie de ta bouche?

PAULINE.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu ce que c'est que cette vapeur?

PAULINE.

Oh! non, du tout.

M. DE VERTEUIL.

C'est de l'eau chaude sortie de ta bouche avec l'air que tu as soufflé au-dehors. Tiens, je vais le faire moi-même, pour que tu voies mieux. Lorsque je pousse mon haleine contre cette vitre, elle se couvre d'une certaine quantité de vapeur. Si je souffle encore plus fort ou plus long-temps, cette vapeur devient de plus en plus épaisse, jusqu'à ce qu'elle redevienne de l'eau. Tiens, je vais recommencer. Vois-tu? Déjà il se forme de

ites gouttes; déjà elles commencent à ler le long de la vitre. Les voilà toutes cendues; il ne reste plus de vapeur, et ɔeux voir encore à travers cette même e, qui étoit tout-à-l'heure si trouble.

PAULINE.

l est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

'e voilà donc sûre, par tes yeux, qu'une eur est proprement de l'eau. Lorsque e vapeur est légère, elle reste quelque s dans cet état, comme tu peux le voir cette vitre qui est devant toi; et alors il it pas possible de distinguer par tes yeux 'est de l'eau. Mais touche-la du bout du gt, tu sentiras bien qu'elle est humide. ette vapeur vient à s'épaissir, alors elle ient de l'eau; et lorsque cette eau coule, e reste plus de vapeur. Regarde encore. *! recommence l'opération.*)

PAULINE.

Tout cela est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te le fasse voir plus clai- ient encore, avec une tasse d'eau bouil- te?

PAULINE.

Oh! voyons, je vous prie. (*M. de Verteuil va chercher une tasse avec une soucoupe; il verse de l'eau bouillante dans la tasse.*)

M. DE VERTEUIL.

Vois combien il sort de vapeurs de cette eau.

PAULINE.

Oui, mon papa, il en sort beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Tiens la main au-dessus, tu sentiras que cette vapeur est chaude, et en même temps humide.

PAULINE, *présentant la main à la vapeur.*

Oui, cela est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois que cette soucoupe est bien sèche; touches-y toi-même. Eh bien, je vais l'exposer un moment à la vapeur. Vois-tu comme elle est devenue promptement humide? Maintenant je vais la tenir exposée plus long-temps. Regarde, la vapeur commence à s'épaissir au fond de la soucoupe. La voilà qui se forme déjà en petites gouttes. Ces gouttes se rassemblent autour du bord. En

voici une prête à tomber. Reçois-la sur ta main. Cette goutte est justement de l'eau, comme il y en a dans la tasse.

PAULINE.

Oui, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Si tu sais retenir ce que je viens de te montrer, tu seras en état de comprendre des choses plus intéressantes, que je veux t'expliquer un autre jour.

PAULINE.

O mon papa! je suis impatiente de les apprendre.

LES NUAGES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, PAULINE.

M. DE VERTEUIL.

Regarde, Adrien, comme ta petite sœur s'est joliment tapie dans ce coin, pour se réchauffer au soleil.

PAULINE.

Oh! il fait très-bon ici, mon papa, je vous assure.

ADRIEN.

La voilà bien attrapée; le soleil a disparu.

PAULINE.

C'est bien dommage. D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Viens ici à la fenêtre, et tu en sauras la raison. Vois-tu ce grand nuage blanc qui court dans les airs?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, le soleil est là derrière, comme derrière un rideau. C'est pour cela que tu ne peux pas le voir; mais lorsque le nuage aura couru plus loin, ce sera comme si le rideau avoit été tiré, et alors tu verras le soleil reparoître. Tiens, voilà déjà le nuage qui s'éloigne peu-à-peu, et le soleil qui se montre de nouveau.

ADRIEN.

De quoi est donc fait un nuage, mon papa?

PAULINE.

Je voudrois bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL.

Venez tous deux auprès de la table, je s vous l'expliquer (*Adrien et Pauline pprochent de la table. M. de Verteuil e le couvercle d'une bouilloire qui est un réchaud.*) Voyez-vous cette fumée sort de la bouilloire? Cherche dans ta moire, Pauline; tu dois savoir ce que st.

PAULINE.

)h! oui, mon papa; je me le rappelle. st une vapeur comme celle qui sort de bouche, et celle qui s'élevoit l'autre jour la tasse.

M. DE VERTEUIL.

Tu t'en souviens à merveille. Cette fumée st autre chose que de l'eau, qui, par la nde chaleur du feu placé sous la bouil-e, s'élève en vapeur. Lorsqu'une vapeur arrêtée par quelque chose, et qu'ainsi peut se rassembler, s'épaissir et se re-idir, cette vapeur devient de l'eau; mais sque rien ne l'arrête, et qu'ainsi elle ne it pas se rassembler, s'épaissir et se re-idir, alors elle se disperse et se perd dans r, comme fait à présent la vapeur qui

s'élève de la bouilloire, quand j
pas l'écuelle par-dessus.

Retournons maintenant à la fenêt
vous cette terrasse qui règne le l
maison? Il y reste encore de l'eau d
d'hier. Le soleil y darde ses ray
force. Regardez bien, et vous ve
s'en élève çà et là quelques vapeu
celles de la bouilloire, mais qui n
aussi épaisses.

ADRIEN.

Effectivement, je les vois s'élev
Pauline, regarde là-bas, vers le n
vois-tu?

PAULINE.

Oui, oui; je les vois aussi, mo

M. DE VERTEUI

Eh bien, mes enfans, ces vap
vent de la même manière que cell
bouillante. Le soleil échauffe l'eau
sur la terrasse, comme le feu éch
renfermée dans la bouilloire. Tu s
line, combien le soleil donne de

PAULINE.

Oh! oui, mon papa; je le se
tout-à-l'heure, dans mon petit c
qu'il donnoit sur moi.

M. DE VERTEUIL.

échauffe de même l'eau répandue sur
rasse; c'est pourquoi elle fume et s'é-
en vapeurs, comme celle de la bouil-
Tiens, vois-tu comme le soleil donne
là-bas sur l'eau qui est dans le fossé?

PAULINE.

i, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

tte eau doit donc s'élever aussi en va-
; mais ces vapeurs sont moins épaisses
elles qui s'élèvent de l'eau répandue
terrasse.

ADRIEN.

pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

i'y a qu'un peu d'eau sur la terrasse;
cette eau a pu s'échauffer aisément.
dans le fossé il y a beaucoup d'eau;
cette eau n'a pu s'échauffer aussi vîte.
pu observer à la cuisine, qu'il falloit
oup moins de temps pour faire bouil-
peu d'eau dans une petite bouilloire,
our faire bouillir beaucoup d'eau dans
and chaudron.

ADRIEN.

est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'eau fossé ne donne pas des vapeurs aussi ép ses que celles de la terrasse; et c'est la son pour laquelle tu ne peux voir les peurs qui s'élèvent de l'eau du fossé.

PAULINE.

Mais, mon papa, comment sait-on s'élève des vapeurs de l'eau du fossé, p qu'on ne les voit pas?

M. DE VERTEUIL.

Parce que l'on a observé que les fos les viviers et les autres grands amas d s'épuisent peu-à-peu, s'ils ne reçoiven l'eau nouvelle. Mais savez-vous ce que avons à faire pour que vous puissiez voi convaincre par vos propres yeux?

ADRIEN.

Eh! quoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Nous allons faire mettre un grand b près du fossé, ou dans le jardin, et n verserons de l'eau jusqu'au bord, tant ne puisse pas y en entrer davantage. laisserons ensuite reposer cette eau pe quelques jours sans y en ajouter de nou En regardant dès demain dans le ba

ıs verrez qu'il ne sera plus exactement ıpli jusqu'au bord, mais qu'il y aura un ı moins d'eau qu'aujourd'hui. Après de-ıin il y en aura moins encore, et moins core le jour suivant, et ainsi de suite, jus-'à ce qu'il devienne absolument vuide; urvu cependant qu'il ne vienne pas à pleu-ir dans cet intervalle; car vous sentez à erveille que la pluie y feroit entrer de nou-elle eau.

ADRIEN.

Je serai bien aise de faire cette expé-ınce.

M. DE VERTEUIL.

Nous pourrons la commencer aujourd'hui ıème, et nous irons voir tous les jours com-ien il s'est évaporé de l'eau du baquet. lais, dis-moi, Pauline, lorsque tu as laissé ımber de l'eau sur le fourreau de ta pou-ée, ou que tu viens de le laver, que fais-tu our le faire sécher?

PAULINE.

Je le donne à Nanette, qui l'expose de-ant le feu, ou qui le met au soleil.

M. DE VERTEUIL.

Et alors le fourreau sèche, n'est-il pas rai?

PAULINE.

Oui, bien, mon papa.

M. DE VERTEUI

Et pendant qu'il séchoit, ne l'a
vu fumer?

PAULINE.

Oh! pardonnez-moi, lorsque
feu ou celle du soleil étoit bien f

M. DE VERTEUI

C'est qu'alors il sortoit du fo
de vapeurs à la fois, que tu pouv
mais lorsque le feu étoit petit, o
leil n'étoit pas bien ardent, voy
les vapeurs?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUI

Cependant le fourreau n'en
moins à la longue.

PAULINE.

Oh! sans doute.

M. DE VERTEUI

Tu comprends donc que l'eau
alors, quoique tu ne visses pas
mais lorsqu'il n'y avoit ni feu n
que Nanette se contentoit de su
fourreau en plein air, ce fourrea

-il pas enfin à sécher, quoiqu'il lui fallût
; de temps?

PAULINE.

Dui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

ainsi donc la seule chaleur de l'air suffit
r faire évaporer l'eau de tout ce qui est
uide. Mais savez-vous ce que deviennent
tes les vapeurs qui s'élèvent, soit de la
asse, soit du fossé, soit du fourreau de
oupée de Pauline, soit enfin de tout ce
est humide sur la terre?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles s'élèvent dans l'air, et là elles se ras-
iblent, et restent suspendues. C'est ce
forme les nuages.

PAULINE.

Quoi, mon papa, ce gros nuage qui est
iaut, n'est formé que de vapeurs?

M. DE VERTEUIL.

Non, ma fille. Mais c'en est assez pour
ourd'hui sur cette matière : nous la re-
ndrons dans un autre entretien.

LA PLUIE.

M. DE VERTEUIL, PAULINE
ADRIEN, ses enfans.

ADRIEN.

VOULEZ-VOUS me permettre, mon papa d'aller me promener avec ma sœur dans l jardin?

M. DE VERTEUIL.

Je le voudrois, mon ami; mais le temp est bien sombre : je crains qu'il ne pleu bientôt. Voyons, je ne me trompois pa Voici les premières gouttes qui commence à tomber.

PAULINE.

Ah! tant pis. Mais non, c'est tant mieu que je voulois dire. La pluie va faire mûr les groseilles.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Les groseilles et tous les autr fruits en ont besoin.

PAULINE.

Nous en aurons une bonne ondée, car l nuages sont bien noirs.

M. DE VERTEUIL.

te souviens donc de ce qui forme les ·es?

PAULINE.

ıi, mon papa; ce sont des vapeurs ıe celles qui sortoient l'autre jour de uilloire.

M. DE VERTEUIL.

l'as fort bien retenu. En effet, comme le disions dans le même entretien, ; les vapeurs qui s'élèvent de l'eau, et ut ce qu'il y a d'humide sur la terre, ent là-haut dans l'air, s'y rassemblent, mposent ainsi les nuages. Mais vous ınez-vous de ce qui arrive, lorsque les ırs sont devenues trop épaisses?

ADRIEN.

i, mon papa; ces vapeurs redeviennent ·au.

M. DE VERTEUIL.

merveille. Eh bien, lorsque les vapeurs ›rment les nuages sont redevenues de , elles retombent, comme elles sont tenant, en gouttes de pluie.

PAULINE.

ıi, je comprends; comme les vapeurs eau *bouillante* que vous aviez reçues

dans l'écuellé, retomboient en gout long des bords.

M. DE VERTEUIL.

On ne peut pas mieux, ma chère Pa mais savez-vous pourquoi les vapeurs vent et les gouttes retombent?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

C'est que les vapeurs sont plus légèr l'air, et que les gouttes d'eau sont pl santes.

PAULINE.

Je ne comprends pas bien cela, mon

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer d'une autre ma Tiens, j'ai ici une petite pierre et u morceau de bois; prends-les l'un et l' et jette-les dans cette cuvette qui est d'eau.

PAULINE, *après les avoir jetés l'eau.*

Oh! voilà la petite pierre au fond morceau de bois aussi; mais, non : le ceau de bois revient sur l'eau.

ADRIEN.

la pierre y reviendra-t-elle aussi, mon
?

M. DE VERTEUIL.

ın, mon ami; la pierre restera toujours nd de l'eau, et le morceau de bois re- era toujours au-dessus. Regardez bien ɔousse avec la main le morceau de bois ı'au fond de la jatte; aussitôt que je ne iens plus, il remonte.

ADRIEN

ıi, cela est vrai, mon papa.

PAULINE.

la pierre?

M. DE VERTEUIL.

je la retire du fond de la jatte et que je isse aller, elle retombe au fond comme ravant.

ADRIEN.

ıi, je le vois, la pierre ne peut pas res- ır l'eau, et le morceau de bois ne peut rester au fond.

M. DE VERTEUIL.

vais te mettre tour-à-tour, dans les ıs, une grosse pierre et un gros morceau ɔois : tiens, ce morceau de bois n'est-il de la même grosseur que cette pierre?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu soulever ce morceau de bois et le tenir dans tes mains?

ADRIEN.

Je vais essayer, mon papa. (*Il soulève le morceau de bois et le porte.*) Oh! oui, je suis assez fort pour le tenir.

M. DE VERTEUIL.

Voyons maintenant la pierre.

ADRIEN, *essayant de soulever la pierre.*

Oh, non! mon papa, elle est trop lourde pour moi; c'est tout ce que je puis faire que de la remuer.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc bien convaincu par toi-même que la pierre est plus pesante que le bois, quoiqu'elle ne soit pas du même volume?

ADRIEN.

Oh! il n'y a pas de moyen d'en douter.

M. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant jeter la pierre et le morceau de bois dans ce baquet rempli d'eau,

PAULINE.

Voilà la pierre qui reste au fond, et le morceau de bois qui revient par-dessus.

ADRIEN.

D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le bois étant plus léger qu'un pareil volume d'eau, monte au-dessus, et que la pierre au contraire étant plus pesante qu'un pareil volume d'eau, descend au-dessous. Il en est de même des nuages; les vapeurs dont ils sont formés, sont plus légères que l'air : c'est pourquoi elles cherchent, comme le morceau de bois, à s'élever au-dessus. Mais lorsqu'elles redeviennent de l'eau, cette eau étant plus pesante que l'air, elle doit, comme la pierre, chercher à tomber au-dessous.

ADRIEN.

Mais, mon papa, je croyois, d'après ce que vous m'aviez dit, que les vapeurs étoient toujours de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

Oui, en effet, Adrien, elles sont toujours de l'eau, mais non de l'eau seulement. Les vapeurs sont de l'eau mêlée avec de l'air chaud, c'est-à-dire avec de l'air et du feu.

L'air chaud, mêlé avec les
qu'elles sont plus légères que
comme je vais vous en donn
(*M. de Verteuil se fait appo
pleine d'eau de savon, avec
paille.*) Regardez bien, mes e
prendre un peu d'eau de savo
ce tuyau. Le voilà qui se form
et la goutte tombe. Je vais en
autre et souffler dedans; vous
férence. (*Il souffle.*)

PAULINE

O mon papa, quelle jolie b
de toutes les couleurs.

M. DE VERTEUIL, *secon*
du bout de son tuy

Voyez-vous, elle flotte ma
l'air, parce que son poids est à
à celui d'un pareil volume d'
pu parvenir à la faire beaucou
au lieu de flotter, elle se sero
dement comme la fumée, par
roit été beaucoup plus légère
d'air pareil au sien.

ADRIEN

O mon papa! voilà qui est s

ut-être aussi ce qui fait monter ces grands allons que nous avons vu s'élever avec des mmes jusqu'au-dessus des nuages.

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon cher Adrien; et je suis charmé ue tu aies conjecturé cela de toi-même. levenons à notre boule de savon; je vais la oucher du bout du doigt : voyez-vous, mes nfans, elle se brise; l'air chaud que j'y avois oufflé en sort, et se répand dans la chambre. Mais l'eau et le savon ne sont pas assez égers pour pouvoir se soutenir comme lui; il faut donc qu'ils retombent, et ils retombent, comme vous avez pu le voir, en petites gouttes. Il en arrive de même aux vapeurs dans les nuages. Les vapeurs sont de petites boules d'eau mêlées avec de l'air chaud. Ces boules sont justement en petit, ce que les boules que je viens de faire sont en grand. Tant que les boules d'eau restent entières, elles flottent en l'air comme font les boules de savon; mais aussitôt que ces petites boules crèvent, ou parce qu'elles sont poussées trop violemment l'une contre l'autre, ou par quelqu'autre raison que ce soit, alors l'air chaud qu'elles renferment en sort; l'eau reste seule, et comme elle est trop pesante

pour pouvoir rester en l'air, elle tombe aussitôt, et en tombant elle se rassemble en petites gouttes pareilles à celles que vous voyez à présent tomber. Comprenez-vous maintenant comment se forme la pluie?

PAULINE.

Oui, oui, mon papa; et dorénavant quand nous nous mouillerons, nous serons au moins en état de dire pourquoi.

LES SUITES FACHEUSES DE LA COLÈRE.

mad. DE CELIGNY, AGATHE, sa fille, ÉMILIE, sa nièce, JUSTINE, sa femme-de-chambre.

AGATHE.

OH! venez, maman, dans la chambre de ma cousine : tenez, voyez-vous son miroir tout en pièces, et ici, près de la table, un grand tas de porcelaines cassées. La pauvre Émilie en aura bien du chagrin. Comment cela peut-il être arrivé?

ad. DE CELIGNY.
. sais rien ; Agathe, je vais appeler
›ur m'en informer. (*Elle appelle.*)
Justine !
· STINE, *en s'avançant.*
›ulez-vous, madame ?
nad. DE CELIGNY.
ıx savoir de vous la cause de ce

STINE, *avec embarras.*
ne, c'est.... Oh ! je n'ose pas vous

ıad. DE CELIGNY.
.ignez rien ; parlez : le mal est fait ;
ıs qui l'avez causé ?
JUSTINE.
on, madame ; je serois allée vous
tout de suite. Il faut dire cependant
lonné lieu à ce malheur par un au-
ı'est arrivé.
mad. DE CELIGNY.
tez-moi la chose comme elle s'est

JUSTINE.
ci, madame. Tandis que mademoi-
lle étoit à déjeûner avec vous, j'ai

voulu mettre en ordre son linge q
le marbre de la commode, au-
miroir. Je ne sais comment cela
mais j'ai poussé un joli pot de
terre anglaise que mademoiselle É
acheté hier, et qui étoit caché s
d'une serviette, en sorte que je
pas le voir : le pot est tombé d
commode et s'est brisé en mille

mad. DE CELIGN

Et qu'a fait Émilie, lorsque v
appris cet accident?

JUSTINE.

Oh! madame, elle étoit dans u
fureur, elle m'a tant querellée, c
vois où me cacher. D'abord je n
répondu, de peur de la fâcher en
tage; mais à la fin, voyant qu'e
paisoit pas, je n'ai pu m'empê
dire : Après tout, mademoisel
suis-je coupable? Pouvois-je de
pot de fleurs dût être caché sc
viette? Ces paroles n'ont fait que
encore plus. Comment donc, ir
m'a-t-elle répliqué, allez-vous
que c'est ma faute? Là-dessus
vers la table ronde pour y prenc

u de clefs; mais par la violence de son
ivement elle a renversé la table, et tou-
es tasses de porcelaine qui étoient dessus
t tombées en pièces sur le plancher. Dans
ésespoir où l'a jetée ce nouveau malheur,
a voulu me lancer le trousseau de clefs
tête; heureusement je me suis baissée,
clefs ont volé au miroir, et en ont fait
ber la glace en mille morceaux.

mad. DE CELIGNY.

Émilie a bien gagné vraiment à ce beau
p-là; et qu'a-t-elle dit alors?

JUSTINE.

Oh! madame, je n'en sais rien; je me suis
ie de la chambre, de toute la vitesse de
jambes. Dans le premier mouvement,
ulois aller vous porter mes plaintes sur
auvais traitement, et vous demander
congé; mais j'ai fait ensuite une autre
ion qui m'a retenue : mademoiselle
a le cœur si bon! c'est bien dommage
se laisse toujours emporter par le pre-
iouvement de sa colère.

mad. DE CELIGNY.

certes, c'est bien dommage; ce dé-
l empoisonne toutes ses autres quali-
le meilleur cœur du monde, il lui

arrivera tôt ou tard quelque g
si elle continue de s'abando
portemens; mais je saurai la p
nière qui l'obligera de se corr
laine lui appartenoit; elle pe
elle voudra, je ne lui en don
tre a la place : mais pour ma
dra bien qu'elle me la paie s
comme elle étoit fort grande
bourse s'en souviendra long-te
tout le temps d'apprendre ce
à se livrer à ses violences. Ce
je vous défends, Justine, de
dre chose pour son service, ju
soit venue, en ma présence,
amicalement pardon, avec
jamais se comporter envers v
l'a fait aujourd'hui.

JUSTIN

Oh! madame, il n'est pa
demoiselle Émilie saura bie
faire ses réflexions, et je suis

mad. DE CELI

Et moi je ne le suis pas;
prendre qu'elle ne ne doit pas
traiter, vous, que toute autr
vous garderai plus à mon

n'exécutez ponctuellement les ordres que je vous prescris. Émilie ne sera pas venue dans ma maison pour y gâter son caractère. Je répondrois mal à la promesse que je fis à ma sœur lorsqu'elle me confia, en mourant, son éducation. Mais la voici qui vient : approchez, Émilie.

ÉMILIE, *courant se jeter dans les bras de madame de Celigny.*

O ma chère tante ! je le sais, je mérite tout ce que vous pouvez me dire ; je suis digne de la plus sévère punition. Quelle étoit ma folie, de me laisser ainsi emporter par ma colère ! Ah ! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée !

mad. DE CELIGNY.

Je le crois, Émilie ; mais le regret vient toujours trop tard, et ne sauroit rien réparer ; et si vous aviez atteint Justine à la tête avec vos clefs, et que....

ÉMILIE.

Par pitié, ma chère tante ! je vous en conjure, n'en dites pas davantage, vous me percez le cœur ; je ne sais où me cacher de honte et de désespoir. Ma chère Justine, je te demande excuse ; s'il m'arrive jamais de me mettre en colère contre toi et de te dire

des injures, tu n'auras qu'à me répondre : Émilie, souvenez-vous du trousseau de clefs ; et je serai bien sûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'est pas tout ; tiens, ma chère Justine, (*lui mettant sa bourse dans la main*), voici pour te faire oublier la peine que je t'ai causée.

JUSTINE, *essuyant ses yeux*.

Non, mademoiselle, c'est trop ; je n'en ai pas besoin, je ne le prendrai pas.

mad. DE CELIGNY.

Vous pouvez le prendre, Justine ; Émilie a pu vous l'offrir pour vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter sa faute ; mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puisse se payer à prix d'argent. Je suis d'ailleurs charmée qu'elle ait pensé d'elle-même à vous demander excuse, et à vous offrir tous les dédommagemens qui sont en son pouvoir. Si elle y avoit manqué, il auroit fallu que je lui en fisse moi-même la leçon. Je lui sais gré de l'avoir prévenue ; cela me prouve qu'elle est pénétrée de regret de la faute qu'elle a commise.

ÉMILIE.

Oh ! oui, ma chère tante, je ne la sens que trop bien.

mad. DE CELIGNY.

ı ce cas, je ne t'en dirai pas davantage, ne ferai que te livrer à tes réflexions et regrets. Mais toi, ma chère Agathe, s une utile leçon du malheur de ta cou- et vois ce qui arrive lorsqu'on se laisse re par sa colère. Loin de pouvoir se ırer par-là quelque soulagement, on ne ue s'attirer de nouveaux chagrins, et écipiter dans un plus cruel embarras. e aux remords affreux qui auroient éter- nent poursuivi la malheureuse Émilie, avoit atteint Justine à la tête avec ses et qu'elle lui eût emporté un œil. C'est juoi, lorsque tu sentiras la colère prête uisir, souviens-toi de cette aventure, et he à recueillir toutes tes forces pour sur- er à l'instant même ton emportement. ne t'accoutumes ainsi de bonne heure ndre de l'empire sur toi-même, tu de- lras le jouet de toutes tes passions; et t'avoir rendu mille fois un objet de ri- ux yeux des personnes raisonnables, -être en viendront-elles à t'emporter ré toi dans des malheurs, dont la seule fait frémir, et que tu voudrois en vain ter chaque jour de ta vie, au prix de ng.

LES CINQ SENS.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

REGARDE bien, Pauline; voici ta pou pée, qui a comme toi des bras, des jam bes, une tête, un nez, une bouche. Ta pou pée est-elle une chose comme toi? ou croi tu être une autre chose que ta poupée?

PAULINE.

Oh! il me semble que je suis bien une au tre chose, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Quelle différence y a-t-il donc entre vo deux? Que peux-tu faire, par exemple, q ne puisse pas faire ta poupée?

PAULINE.

Voyez, maman, je puis lever ma mai je puis courir, sauter, me tenir sur un pie et la poupée ne peut rien faire de tout ce

mad. DE VERTEUIL.

Tu as raison; tu peux te mouvoir, et poupée ne le peut pas; mais n'as-tu pas

: le chariot de ton petit frère? il se meut

PAULINE.

i, maman, je le crois bien; lorsque Na-
le tire par-devant ou le pousse par-der-
, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais
je n'ai pas besoin, pour me mouvoir,
on me pousse par derrière, ou que l'on
re par-devant. Voyez comme je sais
r et sauter toute seule!

mad. DE VERTEUIL.

stvrai; le chariot et la poupée ne peu-
se mouvoir d'eux-mêmes; il faut traî-
un et porter l'autre. Mais toi, tu peux
uvoir de toi-même comme tu veux. Tu
te lever, t'asseoir, marcher lentement
urir, comme tu le trouves bon; tu peux
usage de tes pieds, de tes mains, de ta
te, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline,
etit frère ne peut ni parler, ni sauter,
urir; il a besoin qu'on le porte comme
upée. N'est-il pas au moins, lui, la
e chose qu'une poupée?

PAULINE.

on, pas tout-à-fait, ce me semble, ma-
, mon petit frère peut lever la main, r
: la tête, pousser des cris. Et puis les

tits enfans deviennent grands, au lieu q
ma poupée ne grandira jamais.

mad. DE VERTEUIL.

Ton observation est très-juste; mais, Pa
line, comment sais-tu que ton petit frère p
faire tout ce que tu viens de dire?

PAULINE.

C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

mad. DE VERTEUIL.

Et avec quoi l'as-tu vu?

PAULINE.

Avec mes yeux, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas eu des yeux, aur
tu pu le voir?

PAULINE.

Oh! non, sans doute.

mad. DE VERTEUIL.

Tu n'aurois donc pu savoir alors si
petit frère est en état de remuer sa tête
de lever sa main?

PAULINE.

Non, vraiment, je ne l'aurois jamais

mad. DE VERTEUIL.

Et pourrois-tu savoir quelque chose si
n'avois pas des yeux? Saurois-tu, par exe
ple, ce qui se passe autour de toi?

PAULINE.

Je ne le crois pas, maman. Je serois alors
nme je suis pendant la nuit, quand je
; réveille, et qu'il n'y a pas de lumière.
est comme s'il n'y avoit plus rien dans la
ambre.

mad. DE VERTEUIL.

Il est vrai, c'est la même chose. Mais
rme un instant les yeux, comme cela.
on. Dis-moi maintenant comment est cette
ble sur laquelle tu es appuyée? Est-elle
ndre ou dure?

PAULINE.

La table est dure, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Comment sais-tu cela, ma fille? Tu ne
eux pas le voir, puisque tes yeux sont
rmés.

PAULINE.

Non, maman, je ne peux pas le voir, sans
oute; mais je sais bien que la table est dure
uand je la touche.

mad. DE VERTEUIL.

Ainsi tu peux le savoir par le toucher,
ans te servir de tes yeux pour le voir?

PAULINE.

Oui, m

mad. DE VERTEUI

Tu peux donc savoir quelque deux manières, par la vue et par l

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

mad. DE VERTEUI

Ferme encore un peu les yeux tes mains derrière le dos. Qu'est mets sous ton nez?

PAULINE.

Maman, c'est une rose.

mad. DE VERTEUI

Tu as deviné juste. Mais comm que c'est une rose, puisque tu ne ni touchée?

PAULINE.

C'est que je l'ai sentie. Rien n'a une si bonne odeur.

mad. DE VERTEUI

Ainsi, ma fille, tu peux savo quelque chose par l'odorat.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

mad. DE VERTEUI

Voilà donc trois moyens par le peux savoir quelque chose : la vu

et l'odorat. (*Pauline entr'ouvre les x.*) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE.

'enez, maman, je dois vous en avertir; icherois malgré moi.

mad. DE VERTEUIL.

ıomment donc?

PAULINE.

'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes x fermés si long-temps; ils s'ouvrent ıx-mêmes avant que j'y pense.

mad. DE VERTEUIL.

'iens, je vais te les bander avec ce mour. De cette manière tu ne pourras plus , quand même tu le voudrois. (*Elle lui che le mouchoir sur les yeux.*) Eh bien, -tu maintenant?

PAULINE.

on, maman; je ne vois rien : c'est en ıe conscience. (*Mad. de Verteuil fait e, sans la nommer, à Henriette, sa aînée, qui joue avec son petit frère et onne, à l'autre bout de la chambre, procher doucement.*)

d. DE VERTEUIL, *à Pauline.*

u es *bien sûre* de ne rien voir; ce n'est

pas tout. Place l'une de tes mai le dos, et bouche-toi le nez de l être aussi sûre que tu ne pourras ni sentir. Reste comme cela. Vc site que je t'annonce. (*A Henrie* cez, je vous prie; souhaitez le Pauline.

HENRIETTE

Bonjour, Pauline.

PAULINE, *vivem*

Bonjour, Henriette.

mad. DE VERTEU

Hé, hé! Pauline! comment que c'est Henriette qui te souh jour?

PAULINE.

C'est que je l'ai entendue, ma connois bien la voix de ma sœur

mad. DE VERTEU

Fort bien. Voici une découver Tu sais encore quelque chose, no vu, touché, ni senti, mais seul avoir entendu; ainsi donc, voi tre moyens par lesquels tu peux que chose: la vue, le toucher l'ouie.

PAULINE.

raiment oui, maman; je suis savante de
tre façons.

mad. DE VERTEUIL.

iemets-toi comme tu étois tout-à-l'heure.
iriette va, de ses mains, te boucher les
lles par-dessus le marché. Dans cet état,
ie peux ni voir, ni toucher, ni sentir, ni
endre. Essayons s'il reste quelque autre
yen par lequel tu puisses savoir encore
lque chose.

PAULINE.

oyons, maman; je vous attends à l'é-
ive.

mad. DE VERTEUIL.

)uvre la bouche. Q'est-ce que je viens
mettre?

PAULINE, *après avoir goûté.*

'est de la gelée de groseille.

mad. DE VERTEUIL.

it comment le sais-tu?

PAULINE.

'iez-vous à mon goût, je suis connois-
se.

mad. DE VERTEUIL.

'on goût ne t'a point trompée. Ton goût!
is voilà donc un cinquième moyen par le

quel tu peux savoir quelque c
tu me les nommer, ces cinq mo
tu que je te les dise encore un

PAULINE

J'aime mieux que vous les d
pour les mieux retenir. Moi,
laisser égarer quelqu'un ; et,
j'aurois du regret à les perdr

mad. DE VERTEUIL,
débandé les yeux à l

Ces cinq moyens par lesqu
vons savoir quelque chose, o
connoissances, sont : la vue,
dorat, l'ouie et le goût. On
cinq sens.

PAULINE

Je suis bien aise d'être as
m'en manque pas un. Je sais
toucher, sentir, ouir et goût

mad. DE VERTE

Et ta poupée peut-elle faire
de ces choses ?

PAULINE

Je la défie d'en faire une
donne à choisir.

mad. DE VERTE

Voilà donc une grande d

ıs deux. Ta poupée ne peut ni se mouvr d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni ıtir, ni ouir, ni goûter comme toi. Et ;-tu comment on appelle ceux qui peuıt faire cela?

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

On les appelle êtres vivans et animés. ısi tu es un être vivant et animé, et ta ıpée ne l'est pas. Mais, dis-moi maintenıt, les animaux, comme les chiens, les ıts et les oiseaux, sont-ils des êtres viıs et animés, ou non?

PAULINE.

Je crois qu'ils le sont, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu as raison de le croire; car le chat peut mouvoir de lui-même aussi bien que toi; je me doute qu'il sait même courir un peu ıs vîte et sauter un peu plus haut; n'est-il ; vrai?

PAULINE.

Oui, maman; je lui cède ces avantages.

mad. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans

tes mains, peut-il entendre le bruit que fais?

PAULINE.

Oh! il l'entend sans doute; car il se n aussitôt à fuir.

mad. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu lui fais toucher par derri ton bâton?

PAULINE.

Il s'enfuit plus vîte encore.

mad. DE VERTEUIL.

Il est donc sensible au toucher?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure; il est douillet sur ce point.

mad. DE VERTEUIL.

Mais, sans le poursuivre, lorsque tu montres seulement le bâton, en le me çant du geste?

PAULINE.

Il le voit si bien, que bientôt je ne le plus lui-même.

mad. DE VERTEUIL.

Voilà déjà trois sens qu'il possède com toi; la vue, le toucher et l'ouie. Voyons core s'il a l'odorat et le goût.

PAULINE.

Oh! je vous en réponds. Il sent de fort
›in une fricassée; et jetez-lui en même
emps un morceau de gigot et un bouchon,
l en sait très-bien faire la différence.

mad. DE VERTEUIL.

Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes omme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouir et goûter comme nous. Ils ont donc, comme nous, des êtres vivans et nimés. Ta poupée ne peut rien faire de tout ela : ta poupée est donc une chose sans vie, né chose inanimée, ainsi que cette table et es fauteuils.

PAULINE.

J'ai donc quelque chose de plus que ces auteuils, que cette table et que ma poupée. Mais qu'ai-je de plus que le chat?

mad. DE VERTEUIL.

Une chose bien précieuse, et dont nous parlerons dans un autre entretien; une chose que tu pourrois trouver dans ta question même; car Minet, de sa vie entière, n'auroit été en état de me faire cette question.

bien y penser, même lorsque tu as les yei ouverts. Par exemple, pense maintenant ton petit frère; ne vois-tu pas son imag sans avoir besoin de fermer les yeux?

PAULINE.

Oui, maman; je le vois qui me sourit.

mad. DE VERTEUIL.

Pense à présent à la table qui est là-b dans la salle à manger. Ne saurois-tu i dire précisément de quelle couleur elle es comme si tu la voyois? Est-elle noire, blanche?

PAULINE.

Ni l'un ni l'autre, maman. Elle est co leur de marron.

mad. DE VERTEUIL.

Est-elle ronde, ou carrée?

PAULINE.

Elle est ronde.

mad. DE VERTEUIL.

A merveille. Tu vois donc qu'en pens à la table tu peux t'en représenter une ima et me dire sa couleur et sa forme aussi bi que si elle étoit sous tes yeux.

PAULINE.

Il est vrai, maman. Mais comment c *se fait-il?*

mad. DE VERTEUIL.

ette table a frappé fortement ta vue, qui
omme tu le sais, l'un de tes sens. Cette
ession une fois bien faite, suffit pour te
eler l'image de la table, toutes les fois
tu y penses.

PAULINE.

ais, maman, il m'arrive quelquefois de
er à des choses que je n'ai jamais vues.
exemple, je me figure en ce moment
poupée deux fois plus grande que la
ne; je lui donne une belle robe d'or et
gent, des agrafes de perles et un collier
iamans. Je n'ai jamais réellement vu
oupée de cette taille, ni qui fût aussi
parée. Comment donc est-ce que je
me représenter son image?

mad. DE VERTEUIL.

tte explication nous meneroit actuelle-
trop loin. Il suffit que tu conçoives
pensant à une chose que tu as bien
tu peux te représenter son image toutes
is qu'il te plaît. Mais, dis-moi, il t'est
ent arrivé d'entendre un tambour, de
r une rose, de manger des fraises, de
ier du satin?

PAULINE.

Oui, sans doute, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Pense au tambour; qu'est ce qui t'arrive?

PAULINE.

Je crois en entendre le bruit.

mad. DE VERTEUIL.

Et la rose?

PAULINE.

Je crois en respirer la douce odeur.

mad. DE VERTEUIL.

Et les fraises?

PAULINE.

Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

mad. DE VERTEUIL.

Et le satin?

PAULINE.

Je crois en toucher encore. Oh! comme c'est moelleux sous mes doigts!

mad. DE VERTEUIL.

Comprends-tu, Pauline? Ces objets ont fait autrefois une vive impression sur tes sens; le tambour sur ton ouie, la rose sur ton odorat, les fraises sur ton goût, le satin sur ton toucher. Ces impressions que l'on

appelle sensations te rappellent, quand tu y penses, chacun des objets, et l'effet qu'il a produit sur toi, à-peu-près comme s'il le produisoit encore en ce moment. Mais je crains que ton esprit ne se fatigue : nous reprendrons une autre fois cet entretien.

PAULINE.

Comme vous voudrez, maman. Soyez pourtant persuadée que je ne me lasse jamais de causer avec vous.

L'AME DES BÊTES.

---

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

Voyez, voyez, maman : voilà un petit oiseau qui est couché à terre et qui dort.

mad. DE VERTEUIL.

Cet oiseau ne dort pas, ma fille. Les oiseaux ne s'étendent jamais ainsi à terre pour dormir. Lorsqu'ils sentent venir le sommeil, ils vont se percher sur une branche, où ils

se tiennent fortement accrochés avec les p
tes; et la tête cachée sous l'une de leurs
les, ils ferment les yeux et s'endorment.

PAULINE.

Que fait donc cet oiseau, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Va le ramasser, et je te le dirai.

PAULINE.

Mais, maman, si j'approche, l'oiseau
s'envoler.

mad. DE VERTEUIL.

Non, non, Pauline, il ne s'envolera p
je t'en réponds. (*Pauline va ramasser l'*
seau.)

PAULINE.

Oh! voyez, maman, il ne sait plus so
tenir sa tête branlante, et ses yeux s
fermés.

mad. DE VERTEUIL.

Tiens, touche son corps; la pauvre b
est encore toute chaude. Ses petites patt
et ses ailes n'ont pas encore perdu leur so
plesse.

PAULINE.

Mais, maman, pourquoi ne s'envole-t
pas?

mad. DE VERTEUIL.

; rappelles-tu, Pauline, que je te disois re jour que les oiseaux, le chat et tous nimaux sont vivans et animés, parce s peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et s sont capables de voir, d'ouir et de sen-nais que ta poupée n'est point vivante ıimée, parcè qu'elle ne peut rien faire ›ut cela ?

PAULINE.

ıi, maman, je me le rappelle.

mad. DE VERTEUIL.

ı bien, ma fille, cet oiseau a été vivant ıimé, parce qu'il a pu se mouvoir de lui-ıe, et qu'il étoit capable d'ouir, de voir : sentir aussi bien que les autres oiseaux; ; à présent il n'est plus vivant et animé, e qu'il ne peut plus se mouvoir de lui-ıe, et qu'il n'est plus capable d'ouir, de ni de sentir. Regarde, je vais le piquer : une épingle.

PAULINE.

h! maman, si vous alliez lui faire du !

mad. DE VERTEUIL.

[e crains rien, ma fille, je ne lui en ferai (*Elle pique l'oiseau en divers* endroits

avec une épingle.) Tiens, vois :
Il ne sent pas plus que je le piq
poupée le sentiroit. Si cet oisea
core vivant et animé, et que je l
comme je fais maintenant, ou q
passes dans tes mains, ou que tu
de le chasser avec ton mouchoi
sentiroit la piqûre, ou il entend
de tes mains, ou il verroit le mou
ton mouchoir, et aussitôt il s'env
bien si je le tenois par le bec, c
tiens à présent, nous le verrions
pour chercher à s'échapper : mai
pique de mille coups d'épingle, q
pes dans tes mains, ou que tu le n
ton mouchoir tant qu'il te plaira,
oiseau n'en saura rien : il ne pe
voir, ni ouir, ni sentir.

PAULINE.

Quand est-ce donc qu'il pourr
core tout cela, maman?

mad. DE VERTEUI

Il ne le pourra jamais, Pauli
qu'un animal cesse d'être une foi
animé, il n'est plus capable de le
Il ne pourra plus ni chanter, ni n
boire, ni voltiger avec les autres

PAULINE.

Mais, maman, qu'est-ce qui l'en empêche?

mad. DE VERTEUIL.

C'est qu'il est mort.

PAULINE.

Et qu'est-ce que c'est que d'être mort?

mad. DE VERTEUIL.

Je ne sais, Pauline, si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Tu vois bien que cet oiseau ne paroît plus être comme dans le temps où il étoit en vie. Il n'a plus sa tête, son bec, ses pattes et ses ailes comme les autres oiseaux qui voltigent autour de nous.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu peux donc concevoir par-là, Pauline, que dans le corps d'un oiseau vivant il doit y avoir quelque chose qui ne se trouve plus dans le corps d'un oiseau mort; et comme c'est ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, cela fait aussi qu'un oiseau mort est incapable d'avoir de lui-même aucun mouvement.

PAULINE.

Et cette chose, maman, quelle es

mad. DE VERTEUIL.

Ce qui fait qu'un oiseau vivant mouvoir de lui-même, et qu'il est pable d'ouïr, de voir et de sentir, es l'on nomme l'ame d'un oiseau. Au temps que cette ame est dans le co oiseau, aussi long-temps cet oisea vant et animé, capable de se mo lui-même, aussi bien que d'ouir, d de sentir; mais dès l'instant où l'am corps de l'oiseau, l'oiseau cesse de et alors il est mort, c'est-à-dire in d'ouir, de voir, de sentir et de se de lui-même.

PAULINE.

Mais, maman, lorsque l'ame sort de l'oiseau, que devient-elle?

mad. DE VERTEUIL.

Je n'en sais rien, mais je dois qu'elle n'est plus dans le corps d'un lorsque cet oiseau ne peut plus se m et qu'il est incapable d'ouir, de vo sentir. Tiens, regarde, je vais ou yeux de celui-ci. Passe et repasse *par-devant*. Si le pauvre animal v

ore, il verroit ta main, et chercheroit à enfuir; mais à présent qu'il est mort, il ne oit rien, quoique ses yeux soient ouverts : tournés vers toi. Si j'avois ici une chanelle allumée, tu pourrois la voir reluire ans les yeux de l'oiseau, et malgré cela oiseau ne la verroit point. Il faut donc que ans le corps de cet oiseau, lorsqu'il vivoit ncore, il y ait eu quelque chose qui faisoit u'il voyoit par ses yeux; et cette chose que ous appelons l'ame de l'oiseau, n'étant lus en lui, il ne peut plus voir.

PAULINE.

Ah! je commence à comprendre, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Veux-tu que j'essaie de te rendre encore ela plus sensible par une comparaison?

PAULINE.

Si je le veux, maman! vous ne sauriez le faire plus de plaisir.

mad. DE VERTEUIL.

C'est comme lorsque tu es dans ta chamre, la fenêtre ouverte, et que tu regardes ans le jardin; aussi long-temps que tu es ans ta chambre et devant la fenêtre, tu eux voir dans le jardin tout ce qui s'y

passe ; mais si tu sors de ta chambre, po
ras-tu voir long-temps par la fenêtre?

PAULINE.

Non, sans doute, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, il en est de mêm
l'ame de l'oiseau. Aussi long-temps
l'ame est dans le corps de l'oiseau, elle
par les yeux de l'animal tout ce qui se p
autour de lui, comme tu vois par la fen
de ta chambre tout ce qui se passe au
hors ; mais aussitôt que l'ame de l'oi
n'est plus dans son corps, alors il ne ser
rien que ses yeux soient ouverts, comr
ne sert de rien que la fenêtre de ta chan
soit ouverte lorsque tu n'es plus dar
chambre. Les yeux, ainsi que la fenê
sont bien ouverts, mais il n'y a plus rier
regarde.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; mais si je rentre
ma chambre, je puis bien voir encore p
fenêtre?

mad. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, ma fille ; et l'am
l'oiseau pourroit encore voir de nouveau
ses yeux, si elle rentroit dans le corps a

qu'il tombât en corruption. Mais voici la différence : tu peux toujours rentrer dans ta chambre lorsque tu veux ; mais lorsque l'ame de l'oiseau est une fois sortie de son corps, elle n'y rentre plus ; et c'est pour cela qu'un oiseau mort ne peut plus rien voir, ni se servir d'aucun autre de ses sens, non plus que se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

En est-il de même de nous lorsque nous mourons ?

mad. DE VERTEUIL.

Hélas ! oui, ma fille. Mais ce sujet nous conduiroit maintenant trop loin. Il faut, d'ailleurs, le réserver pour un temps où tu seras plus en état de comprendre ce que j'aurai à te dire là-dessus.

L'HOMME
SUPÉRIEUR AUX ANIMAU

mad. DE VERTEUIL, PAULI
sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

PAULINE, nous avons vu l'autre jou tu avois quelque chose de plus que ta pée, parce que tu peux te mouvoir d même, que tu peux voir, toucher, se ouir et goûter, et que ta poupée ne rien faire de tout cela. T'en souviens-t core?

PAULINE.

Oui bien, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Mais te souviens-tu aussi que nous vâmes ensuite que les chiens, les chat oiseaux pouvoient se mouvoir d'eux-m qu'ils pouvoient également voir, tou sentir, ouir et goûter comme nous?

PAULINE.

Oh! je ne l'ai pas oublié.

mad. DE VERTEUIL.

Tu me demandas, à cette occasion, ce que tu avois donc de plus que le chat.

PAULINE.

Oui, je me le rappelle. Et vous, de votre côté, vous me promîtes de me l'apprendre. Je n'en suis pas moins curieuse aujourd'hui que l'autre jour.

mad. DE VERTEUIL.

Voyons si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Réponds-moi d'abord. Peux-tu faire quelque chose que le chat ne puisse pas faire?

PAULINE.

Oui, maman. Je puis habiller ma poupée, et le chat ne sauroit tout au plus que la déshabiller à coups de griffes, comme cela lui est arrivé plus d'une fois.

mad. DE VERTEUIL.

Est-ce là tout ce que tu peux faire de plus que lui?

PAULINE.

Non, maman; je puis jaser avec vous tout le long de la journée, et le chat n'a jamais un mot à vous dire.

mad. DE VERTEUIL.

Il est vrai; le chat ne sauroit parler. Mais

ne te souviens-tu pas, ma fille, que r
vîmes l'autre jour chez ma sœur deux
roquets dont on venoit de lui faire prés
Ces perroquets parlent à merveille. O
entend dire très-nettement : Gratte, g
Jacquot. As-tu déjeûné, Jacquot? et
sieurs autres phrases pareilles.

PAULINE.

Il est vrai, maman. Mais ma tante r
sura que ni l'un ni l'autre perroquet n
voit dire que ce qu'on lui avoit appris à
de le lui répéter; qu'il n'avoit jamais
les mêmes paroles au bec, et qu'il do
toujours la même réponse, quelque
tion qu'on s'avisât de lui faire, parce
ne savoit pas autre chose, et qu'il ne
prenoit rien de ce qu'on lui disoit.

mad. DE VERTEUIL.

Ma sœur avoit raison; hors deux ou
choses auxquelles on a accoutumé un
quet, comme tu as accoutumé ta chie
venir lorsque tu l'appelles, il ne com
pas une syllabe des discours qu'on lui
Mais toi, Pauline, tu entends ce qu'
demande, tu y fais attention, et avan
répondre, tu réfléchis sur ce que tu
dire. Lorsque tu as bien réfléchi, tu ré

ıvient à la question que l'on t'avoit faite, alors on dit que tu as répondu raisonna- ment, et qu'ainsi tu as de la raison.

PAULINE.

Oh! j'entends; au lieu que le perroquet peut pas réfléchir sur ce qu'il doit répon- :, parce que la raison lui manque.

mad. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, la raison : voilà le mot; et st précisément ce que tu as de plus que le roquet et le chat.

PAULINE.

Ainsi les animaux n'ont donc pas de rai- ı du tout, maman?

mad. DE VERTEUIL.

Ils n'ont qu'une foible intelligence, que a appelle instinct, et qui ne s'étend guère -delà de ce qu'ils doivent savoir pour veil- à la conservation de leur vie. Par exem- :, lorsque tu cries : Minet, Minet, le chat ntend, et il comprend que tu l'appelles ur lui donner du lait, ou quelque chose à nger; alors il accourt vers toi, il relève queue, il te caresse pour que tu lui don- s ce qui lui est nécessaire pour continuer vivre. De même, lorsque tu dis : Va-t-en; comprend encore que tu le tuerois peut-

être s'il restoit davantage, et il prend la fuite pour s'empêcher de mourir. Mais c'est là tout; il ne peut rien comprendre de plus, quelque chose que tu lui dises, et il en est à-peu-près de même de tous les autres animaux; au lieu que les hommes peuvent comprendre tout ce qu'on peut leur dire, et s'entretenir entre eux sur toute sorte de sujets; et c'est pour cela que les hommes seuls ont proprement de la raison.

PAULINE.

Voilà un grand avantage que nous avons sur les animaux.

mad. DE VERTEUIL.

Tu en sentiras encore mieux le prix, lorsque ta raison sera plus exercée, c'est-à-dire lorsque tu seras capable de réfléchir avec plus d'attention.

PAULINE.

Ah, maman! aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

mad. DE VERTEUIL.

C'est le principal objet de tous nos entretiens. Mais continuons. Nous disions l'autre jour que les oiseaux ont une ame qui fait qu'ils sont vivans et animés, c'est-à-dire *qu'ils* peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, et

qu'ils sont capables d'ouir, de voir et de sentir. Avons-nous aussi une ame, Pauline, ou n'en avons-nous pas?

PAULINE.

Je n'en sais rien, maman; je n'en ai jamais vu.

MAD. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. Mais, ma fille, regarde bas ce rideau.

PAULINE.

Oh! maman, mon petit frère est sûrement lerrière avec Nanette et ma sœur, qui nt à cache-cache pour s'amuser.

MAD. DE VERTEUIL.

t comment le sais-tu? tu ne les vois pas.

PAULINE.

est vrai, je ne les vois pas, maman; je pense qu'ils doivent être là der- parce que je vois remuer le rideau, cela arrive lorsqu'ils jouent à cache-

MAD. DE VERTEUIL.

raison. Tu ne vois ni ton petit frère, tte, ni ta sœur; mais au mouvement u, tu peux juger qu'ils sont der- bien, Pauline, il en est justement os ames. Je ne vois point ton ame

ni la mienne, mais je vois que tu vis, et que tu peux te mouvoir de toi-même. Or, nous avons vu l'autre jour, par l'exemple de l'oiseau mort, qu'un corps ne peut pas se mouvoir de lui-même, lorsqu'il n'y a pas au-dedans une ame qui lui donne le mouvement. Ainsi je puis maintenant juger par le mouvement de ton corps, qu'il doit y avoir une ame qui le fasse mouvoir, quoique je ne voie pas ton ame elle-même, comme à présent tu juges que ton frère, ta sœur et Nanette sont derrière le rideau, quoique tu ne les voies pas, parce que tu vois remuer le rideau de la même manière que ton frère et ta sœur ont coutume de le faire, lorsqu'ils jouent à cache-cache avec Nanette.

PAULINE.

J'ai donc une ame, maman? Et qu'est-ce que mon ame, s'il vous plaît?

mad. DE VERTEUIL.

Je ne puis pas te le dire, ma fille, puisque je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement qu'elle doit être toute autre chose que le corps; car un corps, lorsqu'il n'y a pas une ame au-dedans, ne peut pas du tout se mouvoir, comme tu l'as vu dans l'oiseau *mort*. Mais une ame peut bien se mouvoir

elle-même; elle peut aussi mouvoir comme elle veut, le corps qu'elle anime. Ainsi l'ame doit être toute autre chose que le corps, puisque l'ame seule a de l'action, et que le corps n'en a point sans son ame. Un oiseau, tant qu'il est vivant, c'est-à-dire tant que son ame l'anime, peut voler et se reposer, manger, boire, chanter et faire ce qu'il veut; mais l'oiseau mort, parce que son ame ne l'anime plus, ne peut rien faire de tout cela, t il reste sans mouvement, comme tu l'as ı l'autre jour.

PAULINE.

Il est vrai, maman, le pauvre oiseau ne ıuoit plus.

MAD. DE VERTEUIL.

t n'étoit-il pas aussi insensible qu'il étoit obile?

PAULINE.

ı! sans doute; car nous l'avons piqué ıne épingle, sans qu'il le sentît et qu'il : rien.

MAD. DE VERTEUIL.

venoit de ce que son ame n'étoit plus Un corps ne peut rien sentir de lui-ni avoir connoissance de rien. C'est ent l'ame qui sent, et qui a connois-

sance de tout ce qui se passe autour d'elle. C'est elle qui donne aux animaux la foible intelligence dont ils sont susceptibles, et que l'on nomme instinct; c'est elle qui donne aux hommes une intelligence supérieure que l'on nomme raison. Elle seule rend le corps vivant, et capable de toucher, d'ouir, de voir, de sentir, de goûter, de se mouvoir de lui-même; ou plutôt c'est elle qui touche par toutes ses parties, qui entend par ses oreilles, qui voit par ses yeux, qui sent par son nez, qui goûte par sa bouche, et qui le meut à son gré, soit tout entier, soit seulement dans tel de ses membres qu'il lui plaît; sans ton ame, enfin, tu n'aurois pu ni comprendre ce que je viens de te dire, ni sentir combien cette intelligence te met au-dessus des animaux.

PAULINE.

Si c'est mon ame aussi qui fait que je vous aime, maman, que je dois rendre grace au ciel de me l'avoir donnée!

IMAGINATION.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

REGARDE bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. Qu'y a-t-il dedans?

PAULINE.

Un ruban blanc, avec des raies rouges et de petites fleurs entre les raies. O qu'il est joli!

mad. DE VERTEUIL.

Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te représenter ce qu'il y a dans ce tiroir?

PAULINE, *les yeux fermés.*

Pardonnez-moi, maman; un ruban blanc avec des raies rouges. C'est comme si je voyois encore les petites fleurs.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois ce ruban à-peu-près comme tu verrois dans le miroir ta poupée, si elle étoit placée derrière toi, en sorte que tu ne pusses la voir autrement; alors tu ne verrois pas la

poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à présent le ruban lui-même; tu verrois seulement dans le miroir une représentation ou une image de la poupée. Essayons. Ouvre les yeux, je vais mettre ta poupée derrière toi sur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en restant comme tu es, sans te retourner?

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant placer devant toi un miroir : jettes-y les yeux.

PAULINE.

Maintenant je vois très-bien la poupée.

mad. DE VERTEUIL.

C'est-à-dire que tu vois dans le miroir la représentation ou l'image de la poupée. N'est-ce pas à-peu-près comme tu voyois tout-à-l'heure dans ta tête la représentation ou l'image du ruban blanc avec des raies rouges et de petites fleurs?

PAULINE.

Il est vrai, maman. Est-ce donc qu'il y a dans ma tête un miroir où je vois le ruban?

mad. DE VERTEUIL.

Non, ma fille; il n'y a pas de miroir dans

ꞌte; et voici quelle est la différence.
s le miroir tu ne peux voir que les ima-
les choses que tu lui présentes effective-
t: si tu veux te voir dans la glace, il
te présenter devant elle; si tu veux y
ta poupée, il faut nécessairement que tu
i présentes; n'est-il pas vrai?

PAULINE.

ui, sans doute, maman.

mad. DE VERTEUIL.

[ais ton ame peut très-bien se représen-
'image des choses qui ne sont ni près de
ni devant toi, ni dans les environs. Par
ıple, qui est-ce qui pend dans ta cham-
ontre le mur, entre la fenêtre et le lit?

PAULINE.

ıt votre portrait, maman, et celui de
ıpa.

mad. DE VERTEUIL.

eux te représenter ces portraits tout
en que tu te représentois le ruban
ıeure.

PAULINE.

en, maman.

.d. DE VERTEUIL.

ıdant ces portraits ne sont pas de-

vant toi, mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'est-ce qui pendoit à cet arbre sous lequel nous restâmes l'autre jour si long-temps à parler dans le jardin de ta grand'maman?

PAULINE.

C'étoient de belles pêches qui alloient bientôt mûrir.

mad. DE VERTEUIL.

Et comment étoient ces pêches?

PAULINE.

Elles étoient blanches; mais elles commençoient à prendre un bel incarnat.

mad. DE VERTEUIL.

Tu vois par-là, Pauline, qu'il en est autrement de ton ame que du miroir. Le miroir ne peut représenter que ce qui est réellement devant lui; au lieu que ton ame peut se représenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puisse être de toi.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Veux-tu maintenant que je te dise comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir se représenter ainsi les objets

PAULINE.

Oui, maman, vous me ferez plaisir.

mad. DE VERTEUIL.

Cette faculté s'appelle imagination.

MÉMOIRE.

nad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu me dire, Pauline, ce que tu is hier chez ta tante?

PAULINE.

Oui bien, maman; nous allâmes, avant e dîner, visiter les pigeons, les poules et la volière; et l'après-midi, nous courûmes dans une jolie carriole tout le long du bosquet.

mad. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière chez ta grand'maman, le our que ton oncle et ta tante y étoient allés lîner?

PAULINE.

Oh! oui, maman; nous fûmes nous promener sur la rivière dans un petit bateau. Oh! ce fut un grand plaisir!

mad. DE VERTEUIL.

Fort bien, Pauline, tu as retenu tout cela à merveille. Tu vois par-là que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce que tu as fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous voguions dans le petit bateau, et qu'il nous fallut passer sous un pont?

PAULINE.

La poulie où passoit la corde qui tenoit la voile, vint à tomber dans l'eau. Mon papa, mon oncle et mon cousin la cherchèrent long-temps, mais ils ne purent pas la trouver; et alors il fallut retourner vers la maison, parce que l'on ne pouvoit plus hisser la voile.

mad. DE VERTEUIL.

Ton récit est fort exact. Voilà bien toutes les circonstances de cet accident. Tu vois encore par-là, ma fille, que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce qui s'est passé sous tes yeux, comme ce que tu as fait toi-même.

PAULINE.

est vrai, maman.

mad. DE VERTEUIL.

: sais-tu comment s'appelle cette faculté
otre ame?

PAULINE.

'est-ce pas, maman, ce qu'on nomme
émoire?

mad. DE VERTEUIL.

ui, Pauline.

PAULINE.

'est-ce pas elle aussi qui fait que je me
iens de ce qu'on m'a dit ou de ce que
u?

mad. DE VERTEUIL.

'est elle-même. Mais, Pauline, te rap-
:s-tu tout ce qui se dit à la table de ta
d'maman? Te souviens-tu, par exem-
de ce que ta tante raconta au sujet
certain petit garçon?

PAULINE.

on, maman, je ne m'en souviens plus.

mad. DE VERTEUIL.

u étois cependant présente lorsque ta
e fit ce récit; tu le compris même fort
, puisque tu te mis à rire. Il y a mieux,
: que le *soir* à *ton* retour, tu racontas

cette histoire à Nanette. Elle é
dans ta mémoire ?

PAULINE.

Cela peut être, maman; m
je ne m'en souviens plus du to
je l'aie oubliée.

mad. DE VERTE

Essayons si je pourrai parv
à ton ame la faculté de se rep
histoire, comme elle l'avoit le
contas l'histoire à Nanette.

PAULIN

Oh! voyons, voyons, man

mad. DE VERTE

Ta tante ne dit-elle pas qu
çon étoit allé se promener dar
et qu'il couroit après des papil
bien : que lui arriva-t-il alors

PAULINE.

Alors.... alors.... Oh!
rappelle à présent le reste
Comme il ne regardoit pas
arriva au bord d'un fossé, e
qu'au fond. Son papa eut to
du monde à le retirer; il ne l
plus sous le masque de boue
le visage.

mad. DE VERTEUIL.

Voilà précisément toute l'histoire. Je n'ai ıs eu de peine à remettre ton ame en état e se la représenter, parce qu'il n'y a pas ›ng-temps que tu l'as entendue. Mais si ans quelques années je cherchois à te la appeler, tu ne t'en souviendrois peut-être lus, ou je l'aurois oubliée moi-même.

PAULINE.

Cela peut être, maman; mais au moins uis-je bien sûre de n'oublier de ma vie la bonté que vous avez de m'instruire.

RAISONNEMENT, JUGEMENT.

ıad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

PAULINE, saurois-tu bien me dire ce que 'est que la raison? Je te l'ai déjà expliqué.

PAULINE.

Oui, maman. C'est.... c'est.... je ne puis

pas bien l'exprimer, mais je le sens. Par exemple, j'ai de la raison, et les animaux n'en ont point.

mad. DE VERTEUIL.

Pour mieux te rappeler ce que l'on entend proprement par raison, je te dirai que tu montres de la raison lorsque tu comprends bien ce que je te dis, et que tu réponds à propos. Tu montres aussi de la raison lorsque, dans toutes les occasions qui se présentent, tu réfléchis sur ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Supposons que tu aies en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu aies à faire est de descendre dans la rue, n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Oh! il n'est rien de plus sûr.

mad. DE VERTEUIL.

Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue?

PAULINE.

Cela est juste encore.

mad. DE VERTEUIL.

Nous sommes ici près d'une fenêtre qui est ouverte, et qui donne sur la rue. Par cette fenêtre, il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut. Tiens, regarde : je vais y jeter ce morceau de papier; il y est déjà. On peut donc aller dans la rue en passant par la fenêtre, et il n'y a pas de chemin plus court.

PAULINE.

J'en conviens.

mad. DE VERTEUIL.

Ce chemin n'est cependant pas le seul; il en est encore un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un escalier qui descend dans la cour; puis en traversant la cour, on arrive à la porte de la maison qui s'ouvre sur la rue. Laquelle de ces deux manières te paroît la meilleure ?

PAULINE.

Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

mad. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, puisqu'elle est ouverte ? Tu pourrois y sauter toi-même, ou je pourrois t'y jeter comme j'ai jeté tout-à-l'heure le chiffon de *papier*; et certainement, en

prenant ce chemin, tu serois beaucoup plus promptement dans la rue, que si tu y allois par l'escalier, la cour et la porte de la maison.

PAULINE.

Mais, maman, je tomberois, si vous me jetiez par la fenêtre.

mad. DE VERTEUIL.

Oui vraiment, Pauline; il y a même à parier que tu te casserois la jambe. Alors tu serois bien dans la rue, mais tu ne pourrois pas t'y promener; il faudroit te porter dans ton lit, où tu resterois couchée pendant six semaines, sans pouvoir remuer. Tu peux maintenant me dire lequel vaut le mieux, d'aller très-promptement dans la rue par la fenêtre, en te cassant une ou deux jambes, ou d'y aller beaucoup plus lentement par l'escalier et par la cour, en conservant tous tes membres entiers?

PAULINE.

Il n'est pas difficile de choisir, maman; il vaut mieux prendre le chemin le plus long.

mad. DE VERTEUIL.

Et pourquoi, ma fille?

PAULINE.

est que si, pour arriver plutôt dans la
il falloit me casser la jambe, que me
roit d'y être arrivée, puisque je ne
rois pas m'y promener?

mad. DE VERTEUIL.

ı réflexion est fort juste, Pauline.
sais-tu ce que nous venons de faire
en causant?

PAULINE.

ɔn, maman, je l'ignore.

mad. DE VERTEUIL.

ɔus avons fait usage de notre raison,
rechercher quel étoit le meilleur
en d'aller dans la rue, ou d'y sauter par
nêtre, ou d'y descendre par l'escalier;
ous avons trouvé que le dernier moyen
le meilleur. Veux-tu que je te dise
nent nous y sommes parvenues?

PAULINE.

ela me fera plaisir, maman.

mad. DE VERTEUIL.

ɔus avons d'abord recherché quels sont
vantages et les inconvéniens de cha-
de ces deux manières d'aller dans la
d'y sauter par la fenêtre, ou d'y des-

nous y entendions parler à travers la port qui est fermée : comment penses-tu que nou devions faire pour juger, sans entrer dar cette pièce, si ce sont les perroquets q parlent, ou si ce sont les deux servantes?

PAULINE.

Ne pourrions-nous pas les reconnoître la voix?

mad. DE VERTEUIL.

Ce moyen ne seroit pas infaillible, pui que nous sommes convenues tout-à-l'heu que les perroquets savent si bien imiter l voix humaine, que l'on peut s'y méprendr

PAULINE.

Il est vrai.

mad. DE VERTEUIL.

Il nous faut donc chercher un autre moye plus sûr.

PAULINE.

Oh! voyons.

mad. DE VERTEUIL.

Cherche dans ta tête. Quel est celui q tu imaginerois, en supposant toujours qu' nous soit interdit d'entrer dans la pièce c l'on parle?

PAULINE.

En vérité, maman, je n'en sais rien.

mad. DE VERTEUIL.

Et si nous écoutions ce que l'on dit? Tu is que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au c.

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Ainsi donc, si nous prêtions l'oreille à ce le l'on diroit dans la salle à manger, et que ous entendissions constamment : Gratte, atte Jacquot : as-tu déjeûné, Jacquot? ui pourrions nous soupçonner de dire ces aroles?

PAULINE.

Les perroquets, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Les perroquets peuvent dire s paroles, et ils les disent continuellement. y a tout lieu de croire que les servantes ne occuperoient pas à se dire sans cesse l'une l'autre: Gratte, gratte Jacquot; as-tu éjeûné, Jacquot? car cela n'est pas trop nusant, n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Non, certes, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Mais si nous entendions dire : Marie, as-tu compté les couverts ? — Non, Fanchette, je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe : si nous entendions encore une suite de propos de ce genre, concernant le ménage, pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets ?

PAULINE.

Non, maman ; il vaudroit mieux penser que ce sont les servantes qui parleroient ainsi.

mad. DE VERTEUIL.

C'est ce que nous penserions en effet, et nous aurions employé notre raison à faire un raisonnement et à porter un jugement ; car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage ; et cette comparaison nous auroit conduites à juger, par la nature des discours, si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auroient tenus.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai *pour raisonner*, à moi seule, sur tout ce que

ırrai voir ou entendre ; et je viendrai e vous consulter sur le jugement que urai porté.

BERTÉ, VOLONTÉ.

. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MAN, je viens de serrer proprement ı mes petites affaires, comme vous me z ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne ma chambre. Que vais-je faire à pré-

mad. DE VERTEUIL.

ı peux aller travailler dans ton jardin, ımuser à jouer avec ta grande poupée. el de ces deux amusemens te plaît da-ge? Je te laisse entièrement la liberté oisir.

PAULINE.

crois, maman, que j'aurai plus de r à jouer avec ma poupée.

mad. DE VERTEUIL.

la bonne heure. Mais il y a long-temps,

ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jeter tout-à-l'heure un coup d'œil en passant, et j'ai cru voir qu'il y avoit une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paroissent aussi languir sur leurs tiges. Sûrement tu auras laissé passer quelques jours sans les arroser.

PAULINE.

Il est vrai, maman, vous m'en faites souvenir.

mad. DE VERTEUIL.

Les fleurs souffrent beaucoup de la chaleur et de la sécheresse. Ne seroit-il pas à propos d'aller à leur secours?

PAULINE.

Oh! elles peuvent attendre encore; au lieu que ma poupée meurt d'envie d'essayer son tablier neuf. Il faut que je voie s'il lui va bien.

mad. DE VERTEUIL.

Tu es la maîtresse, comme je te l'ai dit, de satisfaire là-dessus ta fantaisie; mais je ne te demande qu'un moment de réflexion. Si tu laisses épuiser ton jardin par les mauvaises herbes, si tu négliges de l'arroser, les fleurs seront demain encore plus languissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. De-

ain au matin, tu le sais, nous partons de
onne heure pour aller passer la journée
ez ta grand'maman, nous n'en revien-
ons que dans la nuit. Mais si tes fleurs
anquent d'eau pendant deux jours encore,
les seront peut-être après-demain dans un
at si triste, que toute l'eau du réservoir ne
uroit plus les ranimer.

PAULINE.

Oh! ce seroit bien dommage.

mad. DE VERTEUIL.

Et puis ton jardin restera dépouillé pen-
ant six semaines, jusqu'au tems des fleurs
l'automne; car tu sais bien ce que ton
pa vous a dit, en vous donnant à chacun
petit coin de terre : celui qui négligera
n jardin, et qui laissera périr ses fleurs,
en aura plus de toute la saison.

PAULINE.

Il est vrai, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Or, maintenant, qui vaut le mieux, à
n avis, ou d'avoir un moment de plaisir
jouer avec ta poupée, et d'éprouver en-
uite pendant six semaines le chagrin de
e voir que de mauvaises herbes dans ton
rdin, ou bien de laisser une heure ou deux

ta poupée, avec laquelle tu peux jouer tous les jours, et d'aller travailler dans ton jardin, afin de jouir pendant tout le reste de l'été, du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs?

PAULINE.

De la manière dont vous me représentez les choses, maman, il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

mad. DE VERTEUIL.

Je le crois aussi.

PAULINE.

Allons, mon parti est pris; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

mad. DE VERTEUIL.

Cela sera fort bien fait. Mais attends encore un moment, Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

PAULINE.

Voyons, maman, je vous écoute.

mad. DE VERTEUIL.

Ne venons-nous pas de raisonner sur ta poupée et sur ton jardin, comme nous raisonnâmes hier sur la fenêtre et sur l'escalier? N'avons-nous pas examiné les avantages et

inconvéniens de jouer avec ta poupée, d'aller travailler dans le jardin, pour ıver lequel des deux étoit le meilleur à e?

PAULINE.

. est vrai, maman; je n'y pensois pas.

mad. DE VERTEUIL.

t que viens-tu de faire en disant qu'il : mieux d'aller travailler dans ton jardin, de jouer avec ta poupée?

PAULINE.

e m'en souviens, maman; c'est un juge- t que j'ai porté.

mad. DE VERTEUIL.

merveille, ma fille; mais lorsque tu as nsuite : Allons, mon parti est pris, je descendre tout de suite dans mon jardin?

PAULINE.

ous ne m'avez pas encore appris, ma- , comment cela s'appelle.

mad. DE VERTEUIL.

: te le dirai tout-à-l'heure. Réponds-moi ord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es dée à aller travailler dans ton jardin?

PAULINE.

ui, maman.



ta poupée, avec laquelle
les jours, et d'aller trava
din, afin de jouir penda
l'été, du plaisir de le v
belles fleurs ?

PAULI

De la manière dont vo
les choses, maman, il me
pas trop à balancer.

mad. DE VER

Je le crois aussi.

PAULI

Allons, mon parti est
cendre tout de suite dans

mad. DE VER

Cela sera fort bien fait.
core un moment, Paulin
que tu remarques avec m
nons de faire. Prête-moi t

PAULIN

Voyons, maman, je vo

mad. DE VER

Ne venons-nous pas de
poupée et sur ton jardin,
sonnâmes hier sur la fenêt
N'avons-nous pas examin

[redacted]

., CONTE, HISTOIRE.

VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

. DE VERTEUIL.

E, lorsque tu joues avec ta pou-
arrive-t-il pas quelquefois de lui
me si tu étois sa gouvernante, et
elle pouvoit entendre tes discours?

PAULINE.

aman.

ad. DE VERTEUIL.

is-tu pas ensuite comme si elle te
, et qu'elle refusât de suivre les
uctions que tu lui donnes? N'es-tu
nt venue me dire : Maman, la
e et ne veut pas être sage; elle ne
le ce que je lui dis; ou bien : La
t sage à présent; elle promet de ne
. Tu sais fort bien cependant que
ne peut être ni sage ni méchante,
ne peut ni crier, ni te donner sa
onneur.

mad. DE VERTEUIL.

Quoique tu aies pris ce parti, parce qu'il te sembloit le meilleur à suivre, n'étois-tu pas libre de donner à l'autre la préférence dans ton ame?

PAULINE.

Oui, maman; j'en étois la maîtresse.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce pouvoir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieurs partis à suivre, se nomme liberté; et l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence, se nomme volonté.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de cette petite instruction. Je tâcherai de la bien retenir.

mad. DE VERTEUIL.

Viens me donner un baiser, et ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.



FABLE, CONTE, HISTOIRE.

mad. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

mad. DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelquefois de lui parler comme si tu étois sa gouvernante, et comme si elle pouvoit entendre tes discours?

PAULINE.

Oui, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Et ne fais-tu pas ensuite comme si elle te répondoit, et qu'elle refusât de suivre les sages instructions que tu lui donnes? N'es-tu pas souvent venue me dire : Maman, la poupée crie et ne veut pas être sage; elle ne fait rien de ce que je lui dis; ou bien : La poupée est sage à présent; elle promet de ne plus crier. Tu sais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni sage ni méchante, et qu'elle ne peut ni crier, ni te donner sa parole d'honneur.

PAULINE.

Il est vrai, maman; aussi est-ce pour badiner que je dis cela.

mad. DE VERTEUIL.

Je me mets quelquefois moi-même de la partie, et je dis à la poupée : Mon enfant, je vous prie d'être moins turbulente; vos criailleries rompent la tête à votre maman; si vous continuez à faire du bruit, je serai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois je lui dis : Ma chère enfant, ne cesserez-vous jamais d'être opiniâtre? Votre devoir est d'être docile et soumise. Allons, il ne faut pas pleurer, mordre vos lèvres et laisser tomber la tête sur votre épaule. Tu sens à merveille que, malgré le discours que je tiens à la poupée, je suis bien persuadée qu'elle n'entend ni ne peut rien faire de tout cela?

PAULINE.

Oh! sans doute, maman; et vous ne le faites que pour jouer avec moi.

mad. DE VERTEUIL.

C'est bien un de mes motifs, ma chère fille; mais j'en ai encore un autre plus *sérieux*. Ne le devines-tu pas?

[redacted]

PAULINE.

Non, maman.

mad. DE VERTEUIL.

C'est que je veux, tout en jouant, t'apprendre ce que tu dois faire et ce que tu dois éviter. Par exemple, lorsque je dis à la poupée que ses cris m'étourdissent, et que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin, c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : Si je crie, je romprai la tête à maman, et je serai mise en pénitence.

PAULINE.

Voilà un fort bon moyen, en effet.

mad. DE VERTEUIL.

Et lorsque je dis au chat : Minet, fi ! que c'est vilain d'être méchant ! il ne faut pas égratigner, parce qu'on vous a fait un peu de mal, sans le vouloir, en jouant avec vous; autrement personne ne voudroit plus jouer, et on vous laisseroit bouder tout seul à l'écart, comme un chat sauvage; tu sens bien que le chat n'entend pas mieux mon discours que la poupée?

PAULINE.

Oh! non, certes.

mad. DE VERTEUIL.

Mais pour quelle raison penses-tu que je dise cela au chat?

PAULINE.

Je crois le deviner, maman; c'est pour m'apprendre, par ricochet, que je ne dois ni pincer, ni égratigner, ni battre, lorsque par hasard, en jouant, on m'a un peu blessée, parce que je ne trouverois plus personne pour jouer avec moi.

mad. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien deviné. Ainsi quand je dis ensuite : Minet devroit avoir bien du regret de s'être si mal comporté; il devroit demander pardon, et promettre de n'être plus si méchant à l'avenir; ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir le chat profiter de cet avis : c'est pour t'apprendre indirectement à toi-même ce que tu devrois faire en pareille circonstance.

PAULINE.

Oh! je sens bien la leçon, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut instruire en jouant, les enfans et même les hommes, sur ce qu'ils doivent faire ou éviter, on leur dit que dans

telle occasion tels ou tels animaux ont agi de telle ou telle manière. On ne leur dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé, parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire, mais seulement pour leur montrer ce qui est bien ou mal, et quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

PAULINE.

Cela n'est pas mal imaginé, au moins.

mad. DE VERTEUIL.

Afin de rendre l'instruction plus claire et la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriveroit aux enfans ou aux hommes, s'ils agissoient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple?

PAULINE.

Vous me ferez grand plaisir, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes sauvages,

tels que des loups, des tigres, des ours, des léopards et des lions.

PAULINE.

Oh! oui, maman; j'en ai déjà vu dans mes estampes.

mad. DE VERTEUIL.

Ces animaux sont formés en grand, justement comme tu les as vus représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces ou animaux carnassiers. Ils attaquent même les plus grands animaux, comme les chevaux et les bœufs, quoiqu'ils soient de beaucoup plus petits.

PAULINE.

Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser?

mad. DE VERTEUIL.

C'est que, malgré leur petitesse, ils sont d'une force prodigieuse, qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité, et qu'ils sont sans cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

PAULINE.

Je ne voudrois pas en rencontrer sur mon chemin.

mad. DE VERTEUIL.

Je le crois ; mais revenons. Pour faire voir aux hommes quel avantage ceux qui sont les plus foibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui sont les plus forts, et combien il leur importe pour cet effet de vivre toujours entre eux en bonne intelligence, voici la fable que l'on a imaginée.

PAULINE.

Oh ! voyons, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Écoute.

LES BOEUFS EN QUERELLE,

FABLE.

Dans un pays peuplé de bêtes féroces, il y avoit plusieurs bœufs qui paissoient tranquillement au milieu d'une vaste prairie. Comme ils vivoient ensemble dans une parfaite union, et qu'ils étoient toujours prêts à se défendre mutuellement, aucune bête féroce n'osoit les attaquer. Aussitôt qu'ils en voyoient une rôder au loin pour chercher à les surprendre, ils couroient tous les uns

près des autres, et se rangeoient en cercle, la tête en dehors, menaçant l'ennemi commun de l'éventrer avec leurs cornes aiguës. Le cercle étant bien fermé de tous les côtés, aucun d'eux ne pouvoit être attaqué par-derrière, ce qui étoit le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-temps qu'ils surent entretenir cette bonne intelligence, ils vécurent nombreux et tranquilles. Mais enfin pour une vétille, ils en vinrent à une dispute sérieuse, et comme aucun d'eux ne voulut céder et reconnoître qu'il avoit eu tort, ils s'accablèrent d'invectives, et finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette division. Lorsqu'il paroissoit une bête féroce, ils ne couroient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré, pour se défendre réciproquement. Celui qui étoit attaqué le premier se voyoit abandonné de tous ses camarades, qui ne songeoient qu'à leurs affaires personnelles. Il y en eut plusieurs qui furent dévorés de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avoit rendu les autres plus sages, et qu'il les eût engagés à

[redacted]

se réunir, ils auroient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus vive que jamais. L'un reprochoit à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des reproches, ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude et de la foiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par-là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprends fort bien qu'un pareil événement n'est point arrivé, et qu'il n'a même jamais pu arriver.

PAULINE.

Oh! oui, maman, je le crois.

mad. DE VERTEUIL.

Et sur quoi le penses-tu?

PAULINE.

C'est que les bœufs sont incapables de parler, et par conséquent de se faire des réponses qui les conduisent à une querelle.

mad. DE VERTEUIL.

Très-bien, Pauline; il y a cependant quelque chose de vrai dans mon récit.

PAULINE.

Quoi donc, maman?

mad. DE VERTEUIL.

C'est, premièrement, qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement, c'est que les bœufs se plaçant en cercle avec les cornes en dehors, peuvent très-bien se défendre contre leurs ennemis. Enfin, c'est que s'ils ne se défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils sont hors d'état de résister aux bêtes féroces qui les attaquent séparément.

PAULINE.

Oui, maman, je conçois ces trois vérités.

mad. DE VERTEUIL.

Mais, comme tu l'as très-bien observé toi-même, que les bœufs puissent se dire des injures, et que ces injures les animent tellement les uns contre les autres, qu'ils refusent de se prêter mutuellement des secours contre l'ennemi commun lorsqu'ils en sont attaqués, c'est ce qui n'est pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes, mais jamais *parmi* les animaux.

PAULINE.

Comment donc, maman ! est-ce que cela peut arriver parmi les hommes?

mad. DE VERTEUIL.

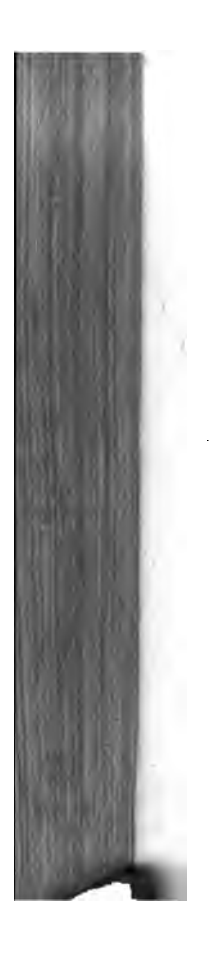
Hélas ! oui, ma chère fille. Si ta raison étoit un peu plus avancée, tu verrois, surtout en ce moment, que les hommes sont assez insensés, non-seulement pour se diviser entre eux, lorsqu'ils devroient se réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres, quoiqu'ils soient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

PAULINE.

Mais, maman, vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux?

mad. DE VERTEUIL.

Cela est vrai, Pauline; mais, par malheur, les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions, telles que l'avarice et la vanité. On a remarqué, au contraire, que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour *cette raison* que l'on voit quelquefois les



hommes agir d'une manière p
nable que les animaux eux-mê

PAULINE.

En vérité, maman, il n'y
d'honneur pour nous dans tou

mad. DE VERTE

J'en ai honte comme toi,
j'avoue que j'aurois peine à l
n'en voyois tous les jours des e
peux remarquer à ce sujet c
honteux de se laisser vaincre
sions, puisque par cette foible
au-dessous des bêtes.

PAULINE

Il me semble qu'après avoir
tise, je ne pourrois plus rega
un bœuf sans rougir.

mad. DE VERTE

Revenons à notre fable, Pa
te souvenir de ce que je te di
te la raconter, qu'on l'avoit i
montrer de quelle importance i
pour les foibles, de vivre dans
union, et dans une dispositio
se secourir les uns les autres
danger. L'exemple des bœufs

vérité de la manière la plus manifeste, puisqu'ils ont mené une vie heureuse et tranquille aussi long-tems qu'ils ont vécu en bonne intelligence. Ils ont, au contraire, commencé à devenir la proie de leurs ennemis, aussitôt qu'ils sont entrés en querelle, et qu'ils n'ont plus voulu se prêter des secours mutuels.

PAULINE.

Oui, maman; cela est bien prouvé.

mad. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, la même chose arriveroit aux hommes s'ils ne vouloient pas se protéger réciproquement, et s'ils refusoient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendroient les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

PAULINE.

Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits?

mad. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille; on en distingue trois. La fable, où l'on raconte ce qu'on sait bien

n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver; le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet; enfin l'histoire où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

PAULINE.

Mais, maman, sans vous fâcher, voudriez-vous me permettre de vous faire une petite question?

mad. DE VERTEUIL.

Voyons, ma fille.

PAULINE.

Raconter ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même pu jamais arriver, n'est-ce pas dire un mensonge, puisque c'est dire ce qui n'est pas vrai?

mad. DE VERTEUIL.

Si, en faisant son récit, on disoit que l'aventure est véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on sût qu'elle n'est pas arrivée en effet, ce seroit assurément dire un mensonge; mais lorsque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il est; lorsqu'on dit, par exemple : Je raconte ceci, non pour faire accroire que la chose soit effective-

nent arrivée, mais seulement comme une invention fabuleuse dont vous pouvez tirer un sens moral, c'est-à-dire une instruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un mensonge, puisque l'on ne veut tromper personne; car on prévient d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai et sur ce qui ne l'est pas.

PAULINE.

Bon, maman; me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

mad. DE VERTEUIL.

Non, sans doute, ma fille; et tu peux même te rappeler qu'en lisant ensemble les *Historiettes et Conversations pour les enfans*, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étoient que des contes ou des inventions, c'est-à-dire des récits d'événemens qui n'étoient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils aient pu arriver naturellement; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulois que te faire voir les suites funestes de ces défauts, pour t'engager à

t'en préserver. J'ai arrangé ces ré
manière la plus conforme à ce qu
tous les jours parmi les enfans. J'i;
exemple, s'il y a jamais eu une
nommée Léonore, assez remplie
pour croire qu'elle valoit mieux
amies, pour imaginer que quelq
mens dans sa personne pouvoient
lieu d'instructions et de talens, q
suite le malheur de perdre à la fo
rens et sa fortune, de se voir rel
toutes ses anciennes compagnes qu'
accablées de ses mépris, et d'être
duite à devenir la servante de l'un
elles. Ce que je sais bien, c'est que
rans et les orgueilleux sont toujo
de cette manière ou d'une autre,
tu voulois suivre l'exemple de Léo
aurois tôt ou tard de justes sujet
repentir. C'en est assez pour t'a
avec quel soin tu dois éviter tou
pourroit te conduire à de pareils 1

PAULINE.

Je sens fort bien toute la force de
çon, et j'espère qu'elle sera toujo
sente à mon esprit.

mad. DE VERTEUIL.

Je le souhaite, ma fille; mais veux-tu que je te dise un conte, pour te montrer, comme par la fable du bœuf, combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement?

PAULINE.

O maman! quel plaisir!

mad. DE VERTEUIL.

Écoute, je vais te le dire, mais à condition que tu chercheras toi-même à découvrir dans ce conte, ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire, suivant les différences que je viens d'établir tout-à-l'heure entre ces trois sortes de récits.

PAULINE.

Voyons, maman, si je serai assez habile pour cela : je vais vous prêter toute mon attention.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX,

CONTE.

Un pauvre homme qui avoit perdu la vue depuis plusieurs années, alloit un soir sur le grand chemin, en tâtonnant avec son

bâton. Que je suis malheureux, s'écı d'avoir été obligé de laisser mon pau' tit chien malade au logis! J'ai cru p me passer aujourd'hui de ce guide pour aller au village prochain. Ah! j mieux que jamais combien il m'est saire. Voici la nuit qui s'approche; c pas qúe j'y voie mieux pendant le jouı au moins je pouvois rencontrer à instant quelqu'un sur ma route, po dire si j'étois dans le bon chemin; a qu'à présent je dois craindre de ne plı contrer personne. Je n'arriverai pas jourd'hui à la ville, et mon pauvr chien m'attend pour souper. Ah! coı va être chagrin de ne pas me voir!

A peine avoit-il dit ces paroles, qu tendit quelqu'un se plaindre tout près Que je suis malheureux! disoit celui- viens de me démettre le pied dans ce nière; il m'est impossible de l'appı terre. Il faudra que je passe ici toute l sur le chemin. Que vont penser mes pa parens?

Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, que j'entends pousser des plaintes si tı

Hélas! répondit le boiteux, je sı

pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenois tout seul du village voisin ; je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.

L'AVEUGLE.

J'en suis bien fâché, je vous assure ; mais, dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pouvez-vous voir sur le chemin?

LE BOITEUX.

Ah! si je pouvois marcher aussi bien que j'y vois, j'aurois bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

L'AVEUGLE.

Ah! si je pouvois y voir aussi bien que je marche, j'aurois bientôt donné à souper à mon chien.

LE BOITEUX.

Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami?

L'AVEUGLE.

Hélas! non; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX.

Avec quel plaisir je me serois chargé de vous conduire!

L'AVEUGLE.

Comme je me serois empressé vous chercher des hommes avec u card !

LE BOITEUX.

Écoutez, il me vient une idée. Il qu'à vous de nous tirer de peine deux.

L'AVEUGLE.

Il ne tient qu'à moi ? Voyons, q votre idée ? J'y tope d'avance.

LE BOITEUX.

Les yeux vous manquent ; à mo les jambes. Prêtez-moi vos jambes prêterai mes yeux, et nous voilà l'u tre hors d'embarras.

L'AVEUGLE.

Comment arrangez-vous cela, plaît ?

LE BOITEUX.

Je ne suis pas bien lourd, et vo voissez avoir de bonnes épaules,

L'AVEUGLE.

Je les ai assez bonnes, Dieu m

LE BOITEUX.

Eh bien, prenez-moi sur votre me porterez, et moi je vous mo

chemin; de cette manière, nous aurons à deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE.

Est-elle loin encore?

LE BOITEUX.

Non, non; je la vois d'ici.

L'AVEUGLE.

Vous la voyez? Hélas! il y a dix ans que je ne l'ai vue. Mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paroît fort bonne. Où êtes-vous? Attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau; vous en grimperez plus aisément sur mon échine.

LE BOITEUX.

Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'AVEUGLE.

Est-ce bien comme cela?

LE BOITEUX.

Encore un peu plus. Bon : je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'AVEUGLE.

Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt; et comme ils avoient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins

d'un quart-d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusques chez ses parens, et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnoissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras; autrement ils auroient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline; l'un a communément ce qui manque à l'autre; et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien; au lieu que s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

mad. DE VERTEUIL.

Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre, qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

PAULINE.

Il est vrai.

[redacted]

mad. DE VERTEUIL.

le laboureur ne vouloit faire venir de s que ce qu'il lui en faut tout juste pour urriture, il n'auroit pas de quoi en :e, et par conséquent il n'auroit pas ent pour acheter des souliers.

PAULINE.

la me paroît clair.

mad. DE VERTEUIL.

: même, si le cordonnier ne vouloit des souliers que pour lui seul, il ne eroit rien de son métier, et par consé- t il n'auroit pas d'argent pour acheter ain.

PAULINE.

la est vrai encore.

mad. DE VERTEUIL.

ais si le laboureur fait venir autant de qu'il lui est possible au-delà de sa sion, si le cordonnier fait des souliers ıt qu'on lui en demande au-delà de sa re chaussure, ils peuvent se procurer l'argent qu'ils retirent de leur travail, ce qui leur est nécessaire pour leurs es besoins.

PAULINE.

h! je sens cela à merveille.

MAD. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour t les autres états de la société. Revenons à l' gagement que tu as pris lorsque je t'ai ce recit, de chercher à découvrir ce qui distingue de celui que je t'ai fait sur la q relle des bœufs.

PAULINE.

Cela n'est pas difficile, maman. La q relle des bœufs n'a jamais pu arriver de manière que vous me l'avez racontée; lieu que l'aventure du boiteux et de l'ave gle auroit pu arriver juste dans tous points.

mad. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien saisi la différence. Ce d nier récit n'est point une fable, parce q n'a rien d'impossible, et cependant ce n' pas une histoire, parce que j'ignore si l'é nement est réellement arrivé.

PAULINE.

Oui, maman, ce n'est qu'un conte une historiette.

mad. DE VERTEUIL.

Si, en passant sur le chemin, j'avois e tendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir

la manière que je te l'ai dit, si je les avois rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit seroit une histoire, et je te le donnerois comme une chose véritablement arrivée; au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles et agréables, et non comme de véritables événemens.

BESOINS GÉNÉRAUX
ET PARTICULIERS
DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Mon papa, je lisois hier un livre où il étoit question des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre étoit sans doute écrit pour des gens que l'on supposoit plus instruits que moi, car on n'y expliquoit pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire sentir, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami. Les besoins généraux sont ceux qui sont communs à tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne *le sont* pas à d'autres.

ɔur te donner un exemple d'un besoin ral, tous les hommes n'ont-ils pas un in égal de se nourrir ?

A D R I E N.

ui, très-certainement, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

a nourriture est donc un besoin général, esoin commun à tous les hommes. Mais les sont les choses dont un menuisier a in pour travailler ?

A D R I E N.

lui faut du bois, une scie et un rabot.

M. DE VERTEUIL.

: ces choses-là sont-elles nécessaires à ıaçon ?

A D R I E N.

on, mon papa; il ne faut au maçon que ι chaux, du sable, une truelle et des 'es.

M. DE VERTEUIL.

ı bien, mon ami, la chaux, le sable, uelle et les pierres forment les besoins culiers du maçon, comme le bois, la et le rabot forment les besoins particu- du menuisier. Les cordonniers, les ɜurs, les tisserands, les horlogers, les rons, etc. ont aussi particulièrement

besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les ouvrages dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont très-nombreux et très-divers, à raison du nombre infini des professions auxquelles les hommes s'adonnent, et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les besoins généraux, au contraire, ces besoins communs à tous les hommes, sont bien plus simples, et d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement; savoir, la la nourriture, le vêtement et l'habitation.

ADRIEN.

Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Avec plaisir, mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre long-temps sans nourriture, c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim et la soif te prennent. Tu tomberois bientôt en défaillance si tu n'avois ni à manger ni à boire; n'est-il pas vrai?

ADRIEN.

Oui, certes, mon papa, et je ne tarderois

guère à mourir, pour peu que cela durât deux ou trois jours seulement.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas d'habit, pourrois-tu courir tout nu dans les rues ?

ADRIEN.

Oh ! non, sans doute ; la garde m'auroit bientôt arrêté, pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas de logement, et qu'il te fallût coucher, la nuit, au coin d'une borne ?

ADRIEN.

Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture, le vêtement et l'habitation sont donc trois choses qui sont absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Par-tout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens contre la rigueur des saisons, et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

ADRIEN.

Oui, je conçois que nous so
égaux sur ces trois points.

M. DE VERTEUI

Si tu réfléchis maintenant sur
faisons pour nous procurer la no
vêtement et l'habitation, tu verr
que ces premiers besoins soient
pour tous les hommes, la maniè
cun cherche à les satisfaire est

ADRIEN.

Aidez-moi, je vous prie, m
trouver ces différences.

M. DE VERTEUI

Tu as bien vu à la campagne
paysans se nourrissent, de quell
s'habillent, et comment leurs n
bâties ?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUI

Compare leurs pois au lard
goûts qui couvrent nos tables;
soles de bure avec nos habits
celans de paillettes d'or et d'a
chaumières étroites avec nos v
verras combien peu toutes c

ressemblent ; et cependant leur objet est exactement le même. Être nourris, vêtus et logés, est tout ce que nous avons en vue, aussi bien que le paysan.

ADRIEN.

Oui, sans doute ; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

M. DE VERTEUIL.

C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons une demeure meublée plus élégamment. Mais si nous en sommes mieux pour cela, c'est un point qui n'est pas encore décidé.

ADRIEN.

Comment donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ce que nous avons de plus que le paysan, nous donne, il est vrai, quelques plaisirs, mais ce n'est pas sans un mélange de peine. Songe combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tout cet embarras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien qu'avec des pâtisseries ; un habit de

bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours; et il n'est pas rare de trouver le laboureur dans sa chaumière, un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

ADRIEN.

Sans compter, mon papa, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

M. DE VERTEUIL.

Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si, par accident, il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous seroit impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et en cela nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire que nous serions obligés de nous imposer, seroit au-dessus de nos forces; au lieu que le paysan n'auroit à

faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

ADRIEN.

Je vois que bien loin de gagner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudroit bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas être exposés à périr de misère et de faim.

ADRIEN.

Hélas! il n'est que trop vrai.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonstances dans la vie où l'on ne peut, même à prix d'argent, se procurer mille choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie, pour prendre ceux d'un paysan; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange dé-

labrée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer, dès sa jeunesse, à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé; et pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer, dès ce jour même, à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; et si je me trouve jamais dans un de ces événemens dont vous venez de parler, je n'en serai pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, te rappelles-tu quels sont les besoins généraux des hommes?

ADRIEN.

Oui, mon papa; c'est la nourriture, le vêtement et l'habitation.

M. DE VERTEUIL.

Tu te souviens aussi que je t'ai fait remarquer qu'il est deux manières différentes de satisfaire ces besoins; avec beaucoup d'apprêts et de dépenses, comme font les riches; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres?

ADRIEN.

Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je ne t'ai pas dit encore, c'est qu'a-

vec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir, se vêtir et se loger, ces premiers besoins n'ont pas laissé de lui coûter des peines infinies à satisfaire.

ADRIEN.

Vous m'étonnez, mon papa. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord, pour sa nourriture, il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

M. DE VERTEUIL.

Ne voudrois-tu pas y ajouter encore des fruits, du fromage, du beurre, et de temps en temps un verre de vin?

ADRIEN.

Oh! que cela ne tienne, mon papa; je ne demande pas mieux que de le bien régaler.

M. DE VERTEUIL.

Malgré tes dispositions généreuses, il seroit difficile de composer un repas plus simple. Tu n'imagines pas cependant combien de travaux il a coûté.

ADRIEN.

Oh! voyons donc, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Ne faut-il pas d'abord avoir labouré deux ou trois fois son champ avant d'y jeter du

grain? Ne faut-il pas avoir planté ses pommes de terre, semé ses raves et ses choux? Ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ses arbres et cultivé ses vignes? Ne faut-il pas avoir fait paître et avoir soigné ses vaches et ses brebis?

ADRIEN.

Voilà déjà bien du mal.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est encore que la première moitié de ses fatigues; car il faut ensuite cueillir ses fruits et ses légumes, moissonner son bled, le moudre et cuire la farine, vendanger ses raisins, les fouler et mettre le vin en tonneaux, travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Vois déjà combien de bras avec les siens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre! Tu n'as qu'à y ajouter une seule dragée, reste du repas du baptême de son dernier enfant; et voilà des vaisseaux et des flottes qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage, et jusqu'à des armées entières qui se sont égorgées pour sa table.

ADRIEN.

O mon papa! passons vîte à son habillement; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

M. DE VERTEUIL.

Son habillement est fort simple; mais quoique ses chemises soient plus grossières que les nôtres, ses habits moins fins, ses souliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile, fabriquer ses étoffes et tanner son cuir. Il a fallu, pour lui, comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis et du gros bétail.

ADRIEN.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui, comme pour nous, planter d'abord des forêts, pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs; et ce n'est qu'après ces immenses travaux que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

ADRIEN.

Je n'avois jamais pensé à tout cela.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ces besoins généraux qui lui sont com-

muns avec tous les hommes : mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien?

ADRIEN.

Non, mon papa; il a été obligé de les payer de son argent.

M. DE VERTEUIL.

Et cet argent, comment l'a-t-il gagné?

ADRIEN.

Par son travail.

M. DE VERTEUIL.

Et quel est son travail?

ADRIEN.

De labourer la terre.

M. DE VERTEUIL.

Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faux?

ADRIEN.

Oui, sans doute.

M. DE VERTEUIL.

C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est nécessaire comme laboureur; et, comme tu le comprends sans peine, il lui faut encore beaucoup de *travail* pour se procurer l'ar-

gent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

ADRIEN.

Il est vrai; mais il les a maintenant; et le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

M. DE VERTEUIL.

J'en conviens. Hélas! ce n'est pas pour long-temps.

ADRIEN.

Comment donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or, pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque autant qu'il en avoit coûté d'abord pour les acheter.

ADRIEN.

Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

M. DE VERTEUIL.

C'est un grand service que tu peux lui rendre. Quel est ce moyen, s'il te plaît?

ADRIEN.

C'est de fabriquer lui-même et de raccommoder ses outils, de faire ses vêtemens, de bâtir et de réparer sa maison. De cette

manière, il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

M. DE VERTEUIL.

Tu te trompes, mon cher ami, car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent, et qu'il les paie au moins pour leurs leçons.

ADRIEN.

Cela est juste.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand il auroit appris tout cela, et qu'il seroit même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il seroit encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il sauroit de choses, moins il pourroit tirer parti de son savoir.

ADRIEN.

Comment cela, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est que s'il étoit seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes et son bled, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à réparer sa maison, à forger ses outils, il ne sauroit guère par où commencer, et il ne trouveroit

jamais assez de temps pour des occupations aussi nombreuses.

ADRIEN.

En effet, je commence à le craindre.

M. DE VERTEUIL.

D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toit?

ADRIEN.

Hélas! oui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudra donc alors qu'il suspende sa récolte, et laisse perdre son bled ou son vin, ou qu'il aille sans vêtemens, ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie, ou qu'il travaille avec un outil brisé, ce qui certainement n'avanceroit pas sa besogne?

ADRIEN.

Vous avez raison, mon papa; je retire le conseil que je voulois lui donner. Il ne vaut pas grand'chose.

M. DE VERTEUIL.

Tu me sauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par-là, mon ami, qu'un

homme qui voudroit agir sans le secours des autres, et se procurer par ses seuls moyens tout ce qui lui est nécessaire, seroit fort embarrassé, et qu'il ne pourroit même en venir à bout.

ADRIEN.

Oui, mon papa; j'en conviens pleinement.

M. DE VERTEUIL.

Nous verrons comment il devroit s'y prendre dans une pareille circonstance.

Ce paysan, frappé de tous les embarras qu'il éprouve, en voulant se passer des secours d'autrui, en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde. Il court aussitôt rassembler ses voisins, et leur dit : Mes amis, je ne m'entends pas mal, comme vous le savez, à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtemens, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire aussi pour tous les autres. Ainsi chacun

n'aura besoin d'apprendre qu'un seul n
tier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage
faire, et il pourra s'en occuper consta
ment, sans être détourné par d'autres t
vaux étrangers à son industrie. Voyez; c
sultez-vous.

ADRIEN.

Oh! je crois deviner leur réponse.

M. DE VERTEUIL.

En effet, une proposition aussi raison
ble ne peut manquer de réunir tous les s
frages. Tous s'écrient ensemble : Oui, c
il faut nous aider les uns les autres, et n
partager les différens travaux, comme n
voisin le laboureur vient de nous le pro
ser. Chaque chose en ira beaucoup mie
et se fera plus commodément pour tou
monde.

ADRIEN.

Ah! je suis bien charmé de leur voir p
dre ce parti.

M. DE VERTEUIL.

Ils ne tardent pas long-temps à en res
tir les avantages. Si l'habit du labou
vient à se déchirer, tandis qu'il est occu
faire sa moisson, il n'a besoin que de pa
chez le tailleur, et celui-ci lui raccom

ı habit, ou lui en fait un tout neuf, tandis e le laboureur continue de recueillir son ɜd. De même encore, s'il survient un orage i endommage le toit de sa maison, il fait nir le couvreur qui répare cet accident, ıs qu'il ait besoin de suspendre le travail ɜssant de sa récolte. De leur côté, le tailır et le couvreur ne sont pas obligés de ìtter leur ouvrage pour aller cultiver la re et faire venir le bled dont ils ont be-n pour nourrir leur famille, parce qu'ils vent que leur voisin le laboureur se charge ce soin, tandis qu'ils sont occupés de son t et de son habit.

ADRIEN.

Voilà qui s'arrange à merveille pour cha-n en particulier.

M. DE VERTEUIL.

Ajoute à cela que tous les ouvrages sont aucoup mieux faits, parce que chacun ıyant besoin d'apprendre qu'un seul mé-ɜr, et s'y adonnant entièrement, il en prend ıe connoissance plus étendue et l'exerce ec une bien plus grande facilité; au lieu ıe l'on ne fait jamais, ni si parfaitement si vîte, une chose dont on ne s'occupe e par intervalles, et qui est confondue

avec d'autres travaux. Tu vois par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

ADRIEN.

Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprends bien maintenant, mon fils, que lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessairement besoin que l'un consomme les fruits du travail de l'autre.

ADRIEN.

Oh! sans doute, mon papa; car si le tailleur ne mangeoit pas les grains du paysan, et que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne seroit bon pour aucun des deux.

M. DE VERTEUIL.

Ta remarque est extrêmement juste.

ADRIEN.

Heureusement ils ont un bon parti à prendre, et je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorsque j'ai fait un grand nombre de dessins, j'en troque une partie avec mes

sœurs, contre une bourse ou des jarretières de leur façon. Ainsi le paysan et le tailleur peuvent troquer ensemble comme nous.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'ils feroient effectivement, si l'on n'avoit imaginé une chose encore plus commode, et que je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant, mon fils, à te faire une question qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

ADRIEN.

Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

M. DE VERTEUIL.

Lequel des deux genres de vie te paroît le plus agréable pour les hommes, de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires, sans former aucune liaison les uns avec les autres?

ADRIEN.

Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul, pour en être plus appliqué à mes études; mais je ne voudrois pas que cette retraite durât toute la journée; et lorsque j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver

avec mon petit frère, avec mes sœurs et m
amis.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien raison, car vous pouvez alo
jouer les uns avec les autres, ou aller vo
promener de compagnie, ou travailler e
semble dans le jardin. Mais s'il vous fall
toujours prendre séparément vos plaisir
comme vous prenez vos leçons, je conç
que vous en seriez bientôt dégoûtés.

ADRIEN.

Oh! c'est bien vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour l
hommes. Nous venons de voir qu'ils tro
vent beaucoup d'avantages à travailler
concert pour leurs besoins mutuels. Ils tro
vent aussi, comme toi, une jouissance pl
douce à prendre ensemble leur récréation
leurs plaisirs.

ADRIEN.

La preuve en est qu'on n'a jamais vu r
quelqu'un lorsqu'il est seul.

M. DE VERTEUIL.

Ce penchant qui porte les hommes à
rechercher pour vivre les uns avec les autr
ur goûter leurs amusemens en commu

pour se partager entre eux leurs travaux, se nomme sociabilité; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet, se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien, tu peux juger combien ce sentiment de sociabilité est un don précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par-là ils sont tous en état, non-seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait, mais encore dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses, auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudroit vivre à l'écart et travailler seul pour lui-même, pourroit à peine se construire une mauvaise cabane, où il seroit bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans

nourriture, de fruits agrestes, d'écorces et de racines : il n'a, pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce, dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé, au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans et les alimens les plus sains, qu'il fait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes, légères et moelleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que seroit-ce encore si je te parlois de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer, pour charmer ses sens et pour amuser son imagination! de ces nobles connoissances qui fortifient sa raison, élèvent son ame, agrandissent son génie, lui font parcourir en un instant de la pensée, la terre, les mers et les cieux, et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensité de l'univers!



MONNOIE,

COMMERCE, MARCHANDS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

DANS l'entretien que nous eûmes l'autre jour, mon cher Adrien, nous demeurâmes bien convaincus par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins, qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie et celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre et la plus abondante, toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore?

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa, je n'ai eu garde de l'oublier.

M. DE VERTEUIL.

Nous vîmes ensuite que pour que chacun pût vivre *de son état*, il falloit que tous eus-

sent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux; le tailleur, par exemple, des grains du paysan; le paysan, à son tour, des habits du tailleur, et ainsi des autres.

ADRIEN.

Je me le rappelle aussi. Je voulois même qu'ils troquassent ensemble, comme je troque de mes ouvrages avec ceux de mes sœurs.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai; et je te dis, à cette occasion, que les hommes avoient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connoître ce moyen; le voici: Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes, toi et tes sœurs, dans votre enfance, c'est-à-dire par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquoit. Celui, par exemple, qui possédoit plus de moutons qu'il ne lui en falloit pour son usage, mais qui, en revanche, n'avoit pas assez de grain, étoit obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste, et de lui demander s'il vouloit lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

ADRIEN.

Voilà précisément ce que je fais, lorsque j'ai quelques dessins de trop, et qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

M. DE VERTEUIL.

Si l'homme au grain étoit content de cette proposition, il donnoit de son bled, recevoit un ou deux moutons en échange, et l'affaire étoit ainsi terminée. Mais il pouvoit arriver que celui qui avoit trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir. Alors il falloit que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement à d'autres personnes, jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain, et qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

ADRIEN.

Cela commence à devenir embarrassant.

M. DE VERTEUIL.

Tous ces échanges, comme tu le vois, coûtoient beaucoup de soins et de peines. Ils ne pouvoient même quelquefois s'effectuer, soit parce que l'on ne s'accordoit pas sur la mesure de bled qui pouvoit répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevoit encore de plus grandes difficultés,

lorsqu'il étoit question d'échanges d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

ADRIEN.

Je vois là bien du temps perdu, et peut-être même que la chicane va s'en mêler.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abréger les négociations et rendre les affaires plus aisées à conclure.

ADRIEN.

Et comment les hommes trouvèrent-ils ce moyen, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-compliquées, ils en vinrent enfin à cette idée bien simple : Nous n'avons qu'à trouver une chose qui puisse être le signe représentatif de toutes les valeurs. Ils imaginèrent donc la monnoie, c'est-à-dire les petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on empreint, dans chaque état monarchique, le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans

ıutres pays, les armoiries seulement, ac-
mpagnées d'une inscription, ou d'une mar-
e quelconque.

ADRIEN.

Ah! je commence à comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Tu connois toutes les pièces de monnoies
i ont cours en France; les louis, les écus,
sous, etc. : tu sais aussi quelle est la va-
ır de chacune de ces pièces à l'égard des
tres? Tu sais, par exemple, que cinq
:ces de douze sous valent autant qu'un pe-
écu?

ADRIEN.

Oh, oui, mon papa; je sais tout cela à
:rveille. Ce que je ne comprends pas bien
core, c'est comment cette monnoie est le
;ne représentatif de toutes les valeurs.

M. DE VERTEUIL.

Te souviens-tu que lorsque nous entrâmes
:r dans une boutique, pour t'acheter des
nts, et que nous en demandâmes le prix,
marchande nous dit : Je les vends vingt-
atre sous, messieurs; c'est un prix fait
mme celui des petits pâtés?

ADRIEN.

Oui, *mon papa*, je me le rappelle

M. DE VERTEUIL.

Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre sous est le signe représentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur et de la même qualité que les tiens, puisque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre sous.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je conçois à présent. De la même manière, un gros sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté.

M. DE VERTEUIL.

A merveille, mon fils. Tu peux déjà voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnoie. Car supposons qu'un pâtissier voulût avoir des gants pour un de ses fils qui seroit de ta taille, et qu'il ne voulût pas débourser d'argent, il pourroit aller chez la gantière et lui dire : J'ai besoin pour mon fils, d'une paire de gants de vingt-quatre sous; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un sou que je vous apporte? Il ne seroit plus question que de savoir si la gantière est assez friande de petits pâtés pour accepter cet échange; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé

par le moyen du signe représentatif de leur valeur, il ne pourroit y avoir de difficulté sur ce point.

ADRIEN.

Oui, cela est vrai, mon papa. C'est comme si le pâtissier avoit dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés, et je vous acheterai une paire de gants. Cela est convenu, n'est-ce pas? Or, maintenant......

M. DE VERTEUIL.

A merveille, Adrien, poursuis.

ADRIEN.

En achetant mes vingt-quatre petits pâtés, qui coûtent un sou la pièce, vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre sous; en achetant vos gants, qui sont du même prix, il faudroit que je vous rendisse votre pièce: il n'est donc pas nécessaire de mettre la main à la poche. Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

M. DE VERTEUIL.

C'est on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par-là que la monnoie est le signe représentatif de la valeur de toutes choses.

ADRIEN.

Il n'est rien de si clair. Mais, mon papa,

quels sont les autres avantages de l'invention de la monnoie?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te les dire, mon fils. Si j'avois besoin d'une mesure de bled, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnoie, alors, comme nous le disions au commencement de cet entretien, je serois d'abord obligé de voir parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurois de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent; il me faudroit ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une personne à qui le troc pût convenir, et enfin m'accorder avec elle sur les conditions de l'échange; ce qui entraîne, comme tu en es convenu, beaucoup d'embarras et de difficultés.

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Mais, depuis l'invention de la monnoie, je n'ai plus besoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop, et que j'aurois proposés en échange; avec cet argent je suis sûr d'avoir, quand je le voudrai, les choses que je desire, parce que les marchands de bled, de vin ou de

laine, aimeront mieux, par la même raison, avoir de l'argent, que tout ce que j'aurois pu leur proposer en troc, parce qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai, toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

ADRIEN.

Cela me paroît clair.

M. DE VERTEUIL.

C'est aussi par une suite de l'invention de la monnoie, qu'il s'est établi dans toutes les villes et dans tous les villages des magasins et des boutiques où l'on peut trouver, pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on desire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller acheter du bled chez le laboureur, du vin chez le vigneron, et de la laine chez le berger. Je trouve ici, à ma porte, des marchands qui ont une grande provision de bled, de vin et de laine, et qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, et de la qualité que je les desire.

ADRIEN.

Mais, dites-moi, je vous prie, comment

les marchands gagnent-ils à cela? Je conçois sans peine que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre le bled qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie; mais les marchands qui vendent du bled, du vin et de la laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit; car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leur magasin, et de l'embarras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement, qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs mains pour gagner de quoi vivre; et c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente, qu'ils peuvent soutenir les dépenses de leur maison, et élever leurs enfans.

ADRIEN.

Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne, acheter le bled, le vin et la laine dont j'ai besoin pour mon usage, comme le marchand va les acheter pour les revendre ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment, rien ne t'en empêche.

ADRIEN.

Alors je n'aurai plus besoin de passer par ses mains ; et j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les payerai pas plus que lui.

M. DE VERTEUIL.

Oh ! voilà où je t'arrête.

ADRIEN.

Et comment, s'il vous plaît ?

M. DE VERTEUIL.

Tu dois nécessairement les payer plus cher, car les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes, achètent en gros au paysan son bled, son vin et la dépouille de ses troupeaux. Or, le paysan trouve plus d'un avantage à se défaire de tout cela à la fois.

ADRIEN.

Et quels sont ces avantages, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, pour son bled, il se délivre de la peine de le remuer de temps en temps dans son grenier, pour empêcher qu'il ne se gâte, et de la crainte de le perdre en tout ou en partie, soit par les vers ou les rats qui le dévorent, soit par les incendies qui arrivent si fréquemment dans les villages; ensuite, pour son vin, il épargne ce qu'il lui en coûteroit pour le nourrir dans ses tonneaux, et il n'a plus à craindre d'essuyer une grosse perte, si le vin venoit à tourner ou à s'aigrir : enfin, pour ses laines, il n'a plus à les battre et à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

ADRIEN.

Vraiment, voilà bien des peines et des inquiétudes de moins.

M. DE VERTEUIL.

Toutes ces considérations l'engagent à vendre ces denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à-la-fois, et à les leur céder à beaucoup meilleur marché qu'il ne le feroit à toi ou à d'autres qui iroient les lui acheter en détail, d'autant mieux que, touchant à la fois une assez forte somme, il voit

mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

ADRIEN.

Oui, en effet, ces raisons me paroissent fort bonnes.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore. Quand le paysan te vendroit en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc aux marchands, tu perdrois encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez ceux-ci.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'il faudroit te détourner de tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, et ainsi perdre un temps qui peut être précieux, et dépenser de l'argent à louer des chevaux et une voiture; en sorte que, tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le marchand, et de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le desires, les choses dont tu as besoin, et de pouvoir faire ton choix pour le prix et pour la qualité.

ADRIEN.

Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du bled, du vin et de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers: en sorte qu'il n'est rien, dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer, dès que l'on en a besoin.

ADRIEN.

Voilà qui est fort commode; mais les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets : ainsi donc, si l'un d'eux vouloit faire sur sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneroient de son magasin, pour aller dans un autre où l'on se contenteroit d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses

confrères, de peur que l'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'auroit bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.

RICHESSE, CAPITAL, INTÉRÊTS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

Je t'ai parlé plus d'une fois, Adrien, de gens qui ont de grandes richesses, et qui possèdent de grands biens. Je vais te dire maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses, et comment on parvient à les acquérir. Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, et le jardinier ses arbres et son potager; l'un

pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des herbages, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres, travaillent aussi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les orfèvres, les serruriers, et ceux qui font de la toile ou des étoffes de laine, de coton et de soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail.

ADRIEN.

Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. Ceux qui dépensent chaque jour ce qu'ils gagnent par leur travail, sont obligés de travailler sans cesse, et ne deviennent, autant que cela dure, ni plus riches, ni plus pauvres; mais ceux qui sont actifs, industrieux, économes, et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier, ramassent l'argent qu'ils épargnent,

pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

ADRIEN.

Et comment font-ils, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils s'y prennent de différentes manières.

ADRIEN.

Oh! voyons-en une, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Supposons, par exemple, qu'un homme qui fait de la toile, gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies, il va chercher un garçon qui sache son métier, et qui veuille travailler auprès de lui, et il lui dit : Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine; mais à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et je pourrai la vendre à mon profit.

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa, je comprends. C'est comme vous m'avez dit autrefois, que vous

avez fait avec Louis le jardinier, pour l'entretien de votre jardin.

M. DE VERTEUIL.

C'est exactement la même chose, mon fils. Lorsque la convention est acceptée, cet homme que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille sous ses ordres, lui donne de la toile à faire, et la revend ensuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est son gain. Ainsi il gagne de l'argent, non-seulement avec la toile qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que son garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus, et ainsi il amasse encore plus d'argent qu'il ne faisoit auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est clair. Mais cet argent, qu'en fait-il?

M. DE VERTEUIL.

S'il n'a pas une manière plus avantageuse de l'employer, il s'en sert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, et pour gagner ainsi encore plus d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour son compte, et par conséquent *plus il* s'enrichit.

ADRIEN.

Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneroient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, puisque le maître a la plus grande partie du produit de leur travail ; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier et des outils ; il faut encore prendre à loyer une maison, et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent, et par conséquent ils sont hors d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent faire ces depenses ; et c'est ceux-ci qui ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

ADRIEN.

Les pauvres gens, que je les plains !

M. DE VERTEUIL.

Et moi aussi, mon fils. Mais ils ont au moins l'espérance de parvenir, par leur économie, à se faire à leur tour un petit établissement?

ADRIEN.

Il est vrai, puisque les maîtres ont commencé comme eux.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du tisserand, tu sens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans, quel que soit leur métier. Le second moyen de gagner de l'argent, est le commerce que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple, on commence par acheter quelques petites marchandises, que l'on revend avec un peu de profit.

ADRIEN.

Oui, mon papa; comme ces petits marchands qui courent les rues.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, mon fils, lorsqu'un de ces petits marchands dont tu parles, gagne chaque jour assez d'argent pour n'avoir pas besoin de l'employer en entier à sa subsistance et à son entretien, il emploie le surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant,

et alors il fait d'autant plus de profit, qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu à peu son commerce, plus il va, plus il s'enrichit; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus à la fin les plus riches particuliers de leur pays.

ADRIEN.

Mais, mon papa, lorsqu'ils sont devenus riches, que font-ils de cet argent? le dépensent-ils?

M. DE VERTEUIL.

Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenses, lorsqu'ils sont riches, qu'ils n'en faisoient lorsqu'ils étoient pauvres; mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne sauroient en dépenser en vivant avec la plus grande aisance.

ADRIEN.

Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de le garder dans leurs coffres?

M. DE VERTEUIL.

Dans leurs coffres! il ne leur rapporteroit rien; ils ne l'y gardent qu'en attendant

l'occasion de s'en servir avec avantage, en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

ADRIEN.

Et comment le placent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple, ils achètènt la maison où ils demeurent, ou d'autres maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an; et cette somme accroît encore leurs richesses, s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas acheter de maison, ou qu'ils en possèdent assez, ils achètent des pièces de terre. Ils les font cultiver à leur profit, ou, s'ils veulent s'épargner ce soin, il ne manque pas de fermiers qui les prennent en ferme, moyennant une certaine somme qu'ils leur payent par an.

ADRIEN.

Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme ?

M. DE VERTEUIL.

Pour les cultiver et y faire venir du bled, ou bien pour y faire nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre

de ces manières les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel que le maître de la terre reçoit, grossit ses revenus, et par conséquent sa richesse; et quoiqu'il ait affermé cette terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur, pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

ADRIEN.

Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

ADRIEN.

Mais si, avant ce temps, un second lui en présentoit un meilleur prix, est-ce qu'il ne pourroit pas l'accepter?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute, mon fils. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire en faisant un traité avec le maître de la terre, pour en

jouir pendant un certain nombre d'années déterminé, a dû être assuré que pendant tout ce temps il ne seroit pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche; et il ne seroit pas juste, lorsqu'il auroit fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

ADRIEN

Oui, vous avez raison, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-temps qu'il en reste possesseur, c'est-à-dire qu'il ne la revend pas à un autre, sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paye.

ADRIEN.

Oui; mais si son fermier ne le paye pas?

M. DE VERTEUIL.

Il se garde bien d'y manquer; car, en ce cas, il seroit exposé à voir vendre tous ses meubles et tous ses outils, au profit du maître de la terre, et même à voir casser son bail.

ADRIEN.

Oh! je sens que cela doit le rendre exact à ses payemens.

[redacted]

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, en sorte qu'il rapporte un certain profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut étendre davantage son commerce ou ses fabriques, et que l'on n'a pas assez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si une telle personne vient à savoir que moi, par exemple, j'ai une certaine somme oisive dans mes coffres, elle vient me trouver, et me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour tel nombre d'années (cinq ans, si tu veux), je vous donnerai chaque année cinquante écus, et au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je consens à cette proposition, parce que la personne me paroît honnête et en état de me payer, je lui compte la somme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour lesquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, et de

me rendre mes mille écus en entier au bout de cinq ans. Elle met sa signature au bas de ce papier ; et c'est ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La somme que je lui prête s'appelle *capital*, et les cinquante écus qu'elle me donne chaque année, s'appellent *rente* ou *intérêts*.

ADRIEN.

Il me semble, mon papa, que cette personne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi le penses-tu, mon fils? c'est sans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, et que, pour cette somme, elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, et qu'au bout de cinq années, elle n'en est pas moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers.

ADRIEN.

Oui, vraiment; n'est-ce pas une duperie de sa part?

M. DE VERTEUIL.

Non, pas autant que tu pourrois l'imaginer. Elle y gagne plus que moi, peut-être.

ADRIEN.

Et comment cela, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'elle n'emprunte ces mille écus que pour les employer d'une manière qui lui rapporte, tous les ans, au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète, par exemple, pour cette somme, une pièce de terre, qu'elle trouve à affermer soixante écus, tu vois déjà que c'est dix écus qu'elle gagne; mais si elle met ces mille écus dans son commerce ou dans ses fabriques, elle peut aisément gagner beaucoup davantage, lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle, mais souvent, au contraire, un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

ADRIEN.

Mais, mon papa, est-il bien honnête de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit?

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, mon fils? Nous avons vu l'autre jour que l'argent étoit le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'achèterois à ce prix. Or, si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète, ne puis-je pas de même affermer, pour ainsi

dire, l'argent avec lequel je l'aurois acheté?

ADRIEN.

En effet, l'un vaut l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Lors donc qu'une personne desire que je lui prête mes mille écus, dont j'aurois pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auroient rapporté si je les avois employés comme elle; autrement je serois un insensé de me priver, sans aucun dédommagement, d'une somme qui m'auroit rapporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre personne qui s'en feroit elle-même un revenu.

ADRIEN.

Oh! c'est clair.

M. DE VERTEUIL.

Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail, ou ménagé par mon économie, lorsqu'il s'agit d'obliger un ami, ou de secourir un malheureux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherois de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurois prêté, puisque j'aurois déjà trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur

éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir, n'est-il pas raisonnable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent, pour me tenir lieu du gain que j'aurois pu faire moi-même si je l'avois employé?

ADRIEN.

Rien de plus juste, mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent?

M. DE VERTEUIL.

Il en est un autre encore, que je veux te dire; mais pour que tu puisses mieux le comprendre, il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire, sur-tout pendant ces derniers temps, que l'état est obligé de faire beaucoup de dépenses, et que tous les citoyens, pour fournir à ces dépenses, payent différentes impositions?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Dans un état bien administré, ces impositions ne s'élèvent qu'à la somme justement nécessaire pour les frais de l'administration, ou seulement à quelque chose de plus, que

l'on tient en réserve pour parer à des événemens imprévus.

ADRIEN.

Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Je me bornerai à te citer celui du moment : la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas surpris.

ADRIEN.

Oui, je comprends.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand la guerre arrive en effet, alors l'état se trouve avoir besoin de plus d'argent que les impôts n'en rapportent, et il a besoin de très-fortes sommes à la fois. Dans une pareille circonstance, où il n'est pas possible d'établir tout de suite de nouvelles impositions, l'état dit aux citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaisseaux, et pourvoir à tous les besoins de la guerre, alors, sur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépense extraordinaire que la guerre va occasionner, je vous payerai, *tous* les ans, cinquante francs pour chaque

somme de mille livres que vous me prêterez, et cela, jusqu'à ce que les nouveaux impôts et mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la somme que vous m'aurez prêtée.

ADRIEN.

Oui, oui, je conçois à merveille. L'état fait alors comme le particulier dont vous me parliez, et qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller ses affaires.

M. DE VERTEUIL.

C'est justement la même chose. Aussi l'état donne-t-il de même que ce particulier, des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Ainsi, pour chaque somme de mille livres que je prête à l'état, il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la somme de mille livres, et que, pour cette somme, il me payera à moi, ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit, cinquante livres d'intérêt par an, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

ADRIEN.

Un mot d'explication, mon papa, je vous prie. Vous dites qu'il payera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui

vous aurez cédé votre droit? je ne comprends pas bien cela.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer. Avec le billet d'état que j'ai reçu pour la somme que j'ai prêtée, je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'état, la somme de cinquante livres d'intérêt, pour l'année qui vient de s'écouler; mais je ne puis redemander, lorsque je le veux, le capital de mille livres que j'ai prêté, parce que l'état n'a pas toujours assez d'argent en caisse pour rembourser les sommes qu'il a empruntées, au moment précis où les prêteurs voudroient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on est convenu.

ADRIEN.

Voilà qui est fort incommode, mon papa, de ne pouvoir pas ravoir son argent lorsqu'on en a besoin.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai, mon fils. Mais lorsqu'on a prêté de l'argent jusqu'à une certaine époque, on devroit savoir qu'on n'en seroit pas remboursé avant ce temps.

ADRIEN.

Cela ne laisse pas cependant d'être fâ-

[redacted]

cheux; car on pourroit mourir de faim avec son chiffon de papier.

M. DE VERTEUIL.

Rassure-toi, mon ami. Il est heureusement une autre manière de ravoir son argent lorsqu'on le desire; ce qui revient au même.

ADRIEN.

Ah! tant mieux. Mais comment donc faire, en pareil cas?

M. DE VERTEUIL.

Aussitôt que j'ai besoin des mille livres que j'ai prêtées à l'état, je vais trouver la première personne qui a de l'argent à placer, et je lui dis : Voici une obligation par laquelle l'état reconnoît me devoir la somme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourser les mille livres, et me payer l'intérêt échu jusqu'à ce jour, je vais vous céder mon obligation. De cette manière, vous pourrez, à la fin de chaque année, aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cinquante livres d'intérêt annuel; et lorsque le temps que l'état a pris pour s'acquitter du capital sera arrivé, c'est à vous qu'il le rem*boursera*, puisque je vous transporte mon

droit. Cette personne accepte avec plaisir ma proposition, parce qu'elle trouve ainsi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui étoit oisif dans ses coffres, et que si elle vient à avoir besoin de son argent, elle pourra faire avec une autre personne ce que je viens de faire avec elle. C'est ainsi que les obligations passent de main en main, jusqu'au moment où l'état les rembourse.

ADRIEN.

Rien de plus commode, en effet.

M. DE VERTEUIL.

Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maisons et des obligations dont il retire un revenu annuel, et qui, au lieu de dépenser tout ce revenu, en réserve une partie pour acheter encore d'autres terres, d'autres maisons et d'autres obligations, doit d'année en année devenir plus riche.

ADRIEN.

Cela est clair.

M. DE VERTEUIL.

Sa richesse s'accroît ainsi, quoiqu'il ne travaille pas de ses mains pour gagner de l'argent, quoiqu'il n'établisse pas de fabri-

ques, ou qu'il ne fasse pas de commerce, parce que l'excédant de son revenu sur sa dépense, grossit tous les ans son capital, et que son capital, en grossissant, augmente chaque année son revenu.

ADRIEN.

Il n'est rien de si aisé à concevoir.

M. DE VERTEUIL.

La richesse de cet homme s'accroît encore davantage, s'il exerce ses talens en qualité d'avocat ou de notaire, ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens : plus il gagne dans ses fonctions, plus il économise sur ses revenus.

ADRIEN.

Et par conséquent, plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenser tout leur revenu, et ceux-là ne deviennent ni plus pauvres, ni plus riches; mais leur fortune reste toujours dans le même état.

ADRIEN.

M. DE VERTEUIL.

D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont, et plus ils deviennent pauvres; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir joui de l'aisance dans leurs premières années.

ADRIEN.

Voilà de grands fous, ce me semble.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils, et ils méritent bien leur sort; mais leurs pauvres enfans, que je les plains! Il auroit bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les parens viennent à mourir, ils laissent tous les biens qu'ils possèdent à leurs enfans, qui les partagent entre eux; mais lorsque les parens ont dissipé leurs biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que les parens l'étoient avant de mourir. Il faut donc que

ces enfans se livrent au travail le plus pénible, pour avoir de quoi vivre; et cela leur est d'autant plus dur, qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'au lieu d'avoir appris quelque métier pour gagner leur vie, ils ont, au contraire, été nourris dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissoient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seroient d'être nés dans la misère, parce qu'alors du moins ils auroient appris de bonne heure à mener une vie dure et à gagner leur pain.

ADRIEN.

Oui, cela n'est que trop vrai, mon papa; mais lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi?

M. DE VERTEUIL.

Cela n'arrive pas toujours. Si des parens n'ont qu'un seul enfant, cet enfant, en héritant de leurs biens, est lui seul aussi riche que son père et sa mère l'étoient ensemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la succession, et chacun d'eux est alors aussi riche que leur père et leur mère l'étoient séparément; mais s'ils sont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il se trouve,

par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart, qu'un cinquième, un huitième, un dixième, ou moins encore, de ce que leurs parens possédoient ensemble. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les enfans de parens très-riches, ne sont pas riches eux-mêmes, lorsque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille; car si le père et la mère avoient ensemble dix mille livres de rente, et qu'ils aient laissé dix enfans, chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour sa portion; ce qui fait, comme tu le vois, une très-grande différence.

ADRIEN.

Et que font alors ces enfans, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils cherchent, chacun de son côté, à se faire un état. L'un se retire à la campagne, et vit du produit de ses terres; l'autre établit une manufacture; celui-ci se met dans le commerce; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chacun d'eux travaille à se tirer d'affairé, et quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étoient leurs parens.

ADRIEN.

Ils doivent avoir bien de la peine. Il auroit bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise, pour n'être pas obligé de travailler.

M. DE VERTEUIL.

Ils auroient peut-être gagné à cet arrangement beaucoup moins que tu ne penses. Il y a beaucoup d'hommes qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune pour n'avoir eu besoin de rien faire, et qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons, de leurs terres et de leurs obligations. Il semble, au premier coup d'œil, qu'ils doivent être les personnes les plus heureuses de la terre; mais lorsqu'on y regarde de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes et les plus mécontens de leur état.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, l'oisiveté dans laquelle ils croupissent, les rend lourds et fainéans; ensuite l'usage d'une nourriture friande et dé-

licate affoiblit leur estomac : enfin, comme ils n'ont pas d'occupations fixes et nécessaires, ils ne savent, pendant la plus grande partie du jour, comment employer leur temps, et ils se voient dévorer par l'ennui, ce qui est le plus grand des malheurs.

ADRIEN.

En ce cas-là je les plains.

M. DE VERTEUIL.

On voit, au contraire, que ceux qui sont forcés par la médiocrité de leur fortune, de mener une vie simple et frugale, jouissent ordinairement d'une bonne santé ; que ceux qui ont un travail journalier qui les occupe, sont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais ; et que la pensée d'être utile aux autres et à eux-mêmes par leurs travaux, leur donne une satisfaction intérieure que les oisifs ne connoissent pas, et dont ils ne peuvent même se former une idée. Tu vois par-là, mon fils, que pour vivre heureux, il s'agit moins d'être riche, que de savoir employer son tems. C'est une observation que je te prie de bien retenir, pour t'assurer toi-même de sa vérité dans tout le cours de ta vie.

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Il y a encore une autre chose à remarquer dans ce que nous disions tout-à-l'heure.

ADRIEN.

Et quoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il est tout naturel de prévoir que ces enfans seront infiniment moins riches que leurs parens.

ADRIEN.

Oui, en effet; vous venez de me le démontrer.

M. DE VERTEUIL.

Les parens, s'ils sont sages, doivent donc alors se garder avec soin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie aussi aisée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent, au contraire, leur faire prendre l'habitude du travail et de la frugalité: et les enfans, à qui l'on aura eu soin d'inspirer cette réflexion, sentiront d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient nécessaire.

ADRIEN.

Oh! oui, sans doute; m'en voilà convaincu pour ma part.

M. DE VERTEUIL.

Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la mollesse; mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail et à la sobriété, sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition, tandis qu'elle ne paroîtroit aux autres qu'une situation indigente, dont ils n'auroient pas même le courage de chercher à sortir par l'exercice d'une sage industrie.

ADRIEN.

O les lâches!

M. DE VERTEUIL.

Tu le vois, mon ami, tout dépend de l'éducation; et c'est pour cela que les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans, parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

ADRIEN.

O mon papa! veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

M. DE VERTEUIL, *en l'embrassant.*

Oui, mon cher Adrien, j'en ferai mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai sur-tout de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, et à te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que tu auras contracté dès l'enfance, te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité; si elle est sujette à quelques embarras, tu auras la patience et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune; les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre, et tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux, dans quelque état que tu puisses te trouver.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.





